

# Journal de la Société des américanistes

Société des américanistes (France). Auteur du texte. Journal de la Société des américanistes. 1904.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

JOURNAL  
DE LA  
SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES  
DE PARIS

---

TOME CINQUIÈME

---

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 02733220 5





# JOURNAL

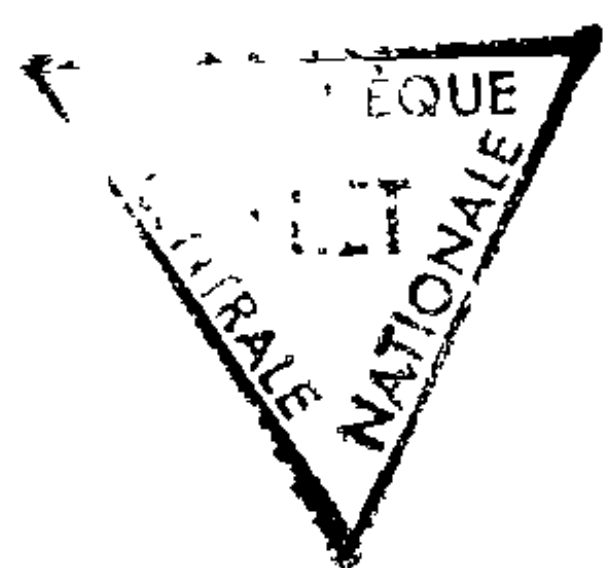
DE LA

## SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

---

TOME CINQUIÈME

---



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES  
61, RUE DE BUFFON

—  
1904

*Per. 60*

*491*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE  
CENTRE DE PRÊT  
Réf. Postale 1101  
78011 VERSAILLES CEDEX









PORTRAIT DE C.-A. LESUEUR  
Par Ch. Bodmer.



*à la Société Normande de  
Géographie  
Hommage de l'auteur  
E. T. Hamy*

# LES VOYAGES

## DU NATURALISTE

### Ch. Alex. LESUEUR

# DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

(1815-1837)

D'APRÈS LES MANUSCRITS ET LES ŒUVRES D'ART  
CONSERVÉS  
AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS  
ET AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DU HAVRE

PAR

Le Dr E.-T. HAMY

Membre de l'Institut,  
Professeur au Muséum d'Histoire Naturelle,  
Président de la Société des Américanistes de Paris.

---

PARIS  
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES  
61, RUE DE BUFFON

—  
1904



CE MÉMOIRE IMPRIMÉ AUX FRAIS DU DUC DE LOUBAT

PRÉSIDENT D'HONNEUR

DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

EST DÉDIÉ PAR CETTE COMPAGNIE

AUX ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

**DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE**

A L'OCCASION DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE SAINT-LOUIS

En souvenir de la part  
prise par les explorateurs Français à la conquête scientifique  
DE CE GRAND PAYS.







Fig. 1. — Péron et Lesueur pêchant dans la rade de Nice.  
(D'après un dessin à la mine de plomb de C.-A. Lesueur).

## INTRODUCTION

---

Tous les hommes de science connaissent, au moins de nom, Charles-Alexandre Lesueur, le collaborateur de François Péron pendant le célèbre *Voyage aux Terres Australes* qui procura tant de découvertes importantes aux sciences géographiques et naturelles dans les premières années du dernier siècle. Il était né au Havre le 1<sup>er</sup> janvier 1778 de Jean-Baptiste-Denis Lesueur et de Charlotte-Geneviève Thieulent. Comme son père était officier de l'amirauté, il avait été accepté à l'âge de neuf ans à l'École Royale militaire de Beaumont-en-Auge, et il y était demeuré comme élève de 1787



à 1796. Il avait fait, à 18 ans, une première campagne dans la Manche à bord de l'avisos le *Hardi* et depuis lors il vivait au Havre, attendant de trouver l'emploi d'un talent déjà remarquable de dessinateur.

L'armement des deux corvettes le *Géographe* et le *Naturaliste* qui devaient entreprendre par ordre du Premier Consul, l'exploration des terres australes encore à peu près inconnues, vient révéler à Lesueur son irrésistible vocation, *Voyager et dessiner*, il ne veut plus autre chose, et ne pouvant se faire accepter comme artiste, les cadres étant déjà pleins, il se fait embarquer, comme le dit Jussieu, *sous un titre vague*<sup>1</sup>, heureux de pouvoir annoncer à son père, peu favorable à ce départ, que Baudin avec lequel *il est bien*, doit l'employer utilement, lui et d'autres camarades, *sans l'obliger à la manœuvre*.

« Notre partie sera plutôt dans le dessin » ajoute-il et, en effet, dès l'arrivée à l'Ile de France, le 4 floréal an IX, il était en mesure de faire savoir qu'il était chargé « de dessiner les objets d'histoire naturelle, d'aller à la chasse et d'aider au secrétaire du commandant qui ne manque pas d'ouvrage...<sup>2</sup> » Baudin l'avait nommé, en effet, pour remplacer le paysagiste Milbert qu'il fallait laisser à terre avec Michel Garnier, peintre de genre et Louis Lebrun, dessinateur-architecte, plus ou moins gravement malades.

Des dix naturalistes de l'expédition, quatre étaient également demeurés à l'Ile de France, trois autres moururent de maladie dans la suite du voyage. Péron et Lesueur restèrent seuls avec le minéralogiste Depuch et le dessinateur

1. Il comptait d'abord sur les rôles du *Géographe* comme novice timonier.

2. Arch. Mus. du Havre.

Petit <sup>1</sup> pour remplir, au point de vue de l'histoire naturelle le but de l'expédition.

Péron n'avait que seize mois de plus que Lesueur <sup>2</sup>; les deux jeunes gens que rapprochaient des goûts communs et des aptitudes complémentaires, se lièrent d'une solide amitié, et ce sont leurs efforts réunis qui ont assuré le succès sans précédent de ce mémorable voyage.

Les collections rapportées par le *Géographe* et le *Naturaliste* se composaient, en effet, suivant le témoignage de Cuvier, de plus de *cent mille* échantillons d'animaux et les nouvelles espèces, de l'avis des Professeurs du Muséum, dépassaient 2500. Péron et Lesueur avaient découvert à eux seuls, « plus d'animaux nouveaux que tous les naturalistes de ces derniers temps ».

Le rapport de Cuvier au nom de l'Institut Impérial <sup>3</sup>, auquel sont empruntés ces chiffres, décida le ministre de la Marine à faire publier un voyage qui devait faire tant d'honneur à notre pays <sup>4</sup>. Péron, chargé de la partie historique (4 août 1806) se mit promptement à l'œuvre et, en 1807, paraissait le premier volume qui conduisait le récit de l'expédition depuis le départ du Havre (19 octobre 1800) jusqu'au 18 novembre 1802. Ce volume était accompagné d'un atlas comprenant un plan et cinq feuilles de vues de côtes, vingt-deux planches de dessins de Lesueur, représentant des paysages, des animaux ou des

1. L'amour des aventures avait conduit ce jeune artiste à s'enrôler comme Lesueur dans l'expédition où il avait commencé par être aide-canonnier (Cf. E. T. Hamy, *L'œuvre ethnographique de Nicolas-Martin Petit* (*L'Anthropologie*, sept.-oct. 1891).

2. Il était né à Cérilly (Allier), le 22 août 1775.

3. Ce rapport est imprimé en tête du premier volume de l'*Historique* du Voyage (p. 1-xv).

4. *Ibid.*, p. xv.

objets ethnographiques, et dix portraits de naturels par Petit.

Péron avait conduit jusqu'à la fin du xxx<sup>e</sup> chapitre l'impression de son second volume, lorsque les progrès de la maladie de poitrine dont il avait contracté le germe pendant le voyage, l'obligèrent à gagner Nice<sup>1</sup> : il est mort à Cérilly (Allier), âgé seulement de 36 ans, le 14 décembre 1810.

Cette mort « aussi affligeante pour les amis des sciences, dit Freycinet, qu'elle le fut pour les siens propres » vint interrompre l'ouvrage « qui avait coûté beaucoup de peine à l'auteur et dont une partie fut écrite sur son lit de mort avec un courage dont il y a peu d'exemples ». En mourant, Péron avait légué ses manuscrits « à son ami le plus intime, au fidèle compagnon de ses travaux et de ses recherches sur l'histoire naturelle, au bon et modeste M. Lesueur<sup>2</sup> ». Comme celui-ci se trouvait bien éloigné, dit Lesueur père dans une des nombreuses pétitions dont il assaillait les autorités compétentes, comme il se trouvait donc « bien éloigné de posséder l'élocution et la chaleur du style attachant de son ami, qui avaient inspiré ses écrits, ses mémoires et sa relation historique, il ne balança pas à réclamer la bienveillance et l'appui de plusieurs hommes de lettres distingués pour revoir et corriger les manuscrits qui devaient composer le restant du deuxième volume. » Toulangeon, Latreille, Noël de la Morinière furent ainsi successivement priés de s'associer à cette publication. Toulangeon qui s'était prêté à cette collaboration,

1. « La santé de mon ami Péron n'étant pas meilleure, écrivait Lesueur à son père à la date du 18 janvier 1809, on lui a conseillé un petit voyage à Nice où je compte l'accompagner. Notre départ est fixé au samedi 21 du mois de janvier » (*Arch. Mus. Havre*).

2. *Voy. de découv. aux Terres Australes. Historique*, t. II. Préface par M. Louis de Freycinet. Paris, Impr. Roy. 1816, in-4<sup>o</sup>.



mourut le 26 décembre 1812; Latreille et Noël se refusèrent et la tâche de terminer le second volume de la Relation du Voyage fut dévolue à Louis Desaulses de Freycinet, enseigne, puis lieutenant de vaisseau de l'expédition, qui venait d'achever la publication du tome III consacré à l'*Hydrographie* <sup>1</sup>.

Ce second volume ne devait paraître qu'en 1816. L'Empire venait de tomber, tout ce qui pouvait en rappeler les gloires était systématiquement effacé. On mutila sans scrupule le texte des derniers chapitres pour éviter de froisser l'Angleterre et toute une suite de superbes gravures de Lesueur et de Petit, qui étaient en épreuves, furent supprimées par mesure d'économie.

Lesueur ne connut que plus tard ce douloureux sacrifice. Il avait quitté Paris pour l'Amérique le 15 août précédent.

La chute de l'Empire avait particulièrement éprouvé le malheureux artiste. Il n'avait pas pu se faire payer par les Droits-Réunis de nombreux dessins exécutés depuis 1812 dans les bureaux de la première division. Une manufacture qui l'employait avait dû fermer ses portes au commencement de 1814; il ne lui restait qu'une pension modeste de 1,500 fr. que lui avait donnée l'Empereur le 24 août 1806 <sup>2</sup> et un petit logement à la Sorbonne qu'il partageait avec son père.

C'est dans cette situation fort gênée, que Lesueur trouvait

1. Lesueur ne suivit pas son père dans les querelleuses revendications qu'il adressait à Freycinet au sujet de cette nomination qui ne tenait pas compte du décret impérial du 4 août 1806. Il était surtout préoccupé de rassembler les mémoires d'histoire naturelle qu'il avait faits en commun avec Péron en un volume qu'il aurait dédié à la comtesse Mollien. On trouve deux variantes de cette dédicace dans les archives du Muséum du Havre, l'une des deux porte la date du 6 juin 1815. Le départ de Lesueur pour l'Amérique vint arrêter ce projet de publication.

2. Voir le texte de la lettre de Champagny, août 1806, annonçant la décision impériale à Lesueur dans la notice du Dr Ad. Lccadre, *Dicquemare et Lesueur*, Le Havre, 1874, in-8°, p. 12.

un jour sur sa route le riche et savant géologue et philanthrope américain, William Maclure <sup>1</sup>, qui réussissait sans peine à le décider à partir avec lui pour le Nouveau Monde <sup>2</sup>.

Après s'être occupé d'affaires commerciales à New-York et à Londres pendant plus de vingt années, William Maclure était venu une première fois en France en 1803, chargé à titre officiel, avec Mercer et Burnett, de présenter les réclamations des citoyens américains qui avaient subi des dommages au cours de la Révolution. Après avoir mené à bien cette tâche délicate et préparé la Convention signée le 10 floréal an XI (30 avril 1803) <sup>3</sup>, il avait entrepris des excursions géologiques à travers l'Europe, pour s'entraîner à réaliser ce qu'il appelait *le grand objet de son ambition*, un premier *Geological Survey* des États-Unis.

Réduit à ses seules forces, sans appui officiel, sans collaborateur, Maclure était cependant en mesure, moins de six ans plus tard, de soumettre à l'*American Philosophical Society* <sup>4</sup>

1. Il était fils de David et d'Anna Maclure et était né en 1763 à Ayr, en Ecosse (*A Memoir of William Maclure*, Esq. Late President of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia, by Samuel George Morton, M. D. one of the Vice-Presidents of the Institution. Read July, 1, 1841. Philadelphia, 1841, in-4°, 37 pp. avec portrait).

2. Voici en quels termes Lesueur raconte son enrôlement. « Sollicité depuis longtemps par M. Maclure pour l'accompagner dans les excursions qu'il voulait faire aux États-Unis, je me laissai tenter, tant je désirais encore visiter quelques mers éloignées afin d'ajouter quelques faits de plus à mes nombreuses observations... » Lesueur reconnaît d'ailleurs que les offres étaient généreuses et apprécie l'avantage d'avoir un compagnon de voyage instruit. (Voir au Mus. du Havre le petit cahier de 10 pp. intitulé : « *Traversée de Falmouth aux États-Unis d'Amérique, croquis et vues depuis notre départ* »).

3. Cette convention datée du 30 avril 1803 (30 floréal an XI) est signée de Bonaparte premier Consul et Barbé-Marbois, pour la France, et pour les États-Unis de Robert Livingston, ministre plénipotentiaire des États-Unis et James Monroe, également membre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire auprès du gouvernement de la République Française.

4. Ce mémoire est intitulé *Observations on the Geology of the United States explanatory of a Geological Map*. Il a été lu le 20 janvier 1809 et publié dans le sixième volume des *Transactions* de la Société.

Laméthrie, ami de Maclure, en a donné un résumé français, écrit par l'auteur lui-même, qui possédait fort bien notre langue (*Journal de Physique*, t. LXIX, p. 201-215, 1809).

toute une suite d'observations précises, coordonnées avec méthode, et embrassant dans leur ensemble les territoires de l'Union depuis le Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique <sup>1</sup>. Maclure revenait à Paris, après les Cent Jours, pour y chercher un naturaliste-voyageur qui pût l'accompagner dans le *Survey* complémentaire qu'il méditait. On lui présenta Lesueur et il n'eut pas de mal à déterminer l'aventureux artiste à le suivre aux États-Unis.

Le 8 août 1815 William Maclure et Alexandre Lesueur signaient un acte en neuf articles qui réglait leurs rapports au cours du voyage projeté <sup>2</sup>. Lesueur s'engageait à faire tous les dessins relatifs à l'histoire naturelle, à recueillir toutes les notes sur les habitudes et les mœurs des animaux observés, à conserver dans la liqueur ou à faire empailler les objets que Maclure jugerait dignes d'être mis en collection.

Le voyage terminé, l'artiste apporterait ses soins à surveiller les travaux de gravure commandés par le chef de l'expédition. Si une publication devait avoir lieu, elle se ferait « sous les noms communs de MM. Maclure et Lesueur » et les profits et bénéfices qui en pourraient résulter seraient « disposés en faveur du sieur Lesueur après le prélèvement fait de tous les frais de l'entreprise ». Dans le cas où la publication ne pourrait s'exécuter, Lesueur se réservait de conserver un double des collections.

Défrayé pendant tout le voyage des dépenses générales (frais de passage, transport des effets, nourriture, logement,

1. *In this extraordinary undertaking, écrit Morton, we have the forcible example of what individual effort can accomplish, unsustained by Government patronage, and unsisted by collateral aids*, p. 10.

2. *Articles des conditions et engagements faits et conclus ce 8<sup>e</sup> jour du mois d'août 1815, etc. (Arch. Mus. du Havre, ms.)*.



etc.) et particulières (fournitures de papiers, crayons, couleurs, bocaux, esprit de vin, etc.), Lesueur reçoit en outre un traitement de 2,500 fr. payable par quartiers. La durée prévue du voyage est de deux ans. *En cas d'événement* arrivant à M. Lesueur pendant ce laps de temps. Maclure s'engage à renvoyer tous les effets, qu'il aura emportés, à sa famille « s'en rapportant à cet égard à la bienveillance et à la confiance que M. Lesueur a placées dans sa personne ». Un dernier article assure à l'artiste voyageur son retour en France avec les choses qui lui appartiennent « sans garantie des risques de mer ».

Les deux naturalistes quittent Paris <sup>1</sup> le 13 août <sup>2</sup>, arrivent à Dieppe le 17 et descendent à New-Haven le 18 <sup>3</sup>. Lesueur est tout heureux de reprendre la carrière active de voyageur naturaliste qui lui a valu les meilleures heures de sa vie, et le premier soir le surprend, observant et dessinant dans les rochers calcaires qui tapissent la grève de New-Haven, la *sabelle alvéolée* d'Ellis <sup>4</sup>. Pendant qu'il étudie les formes et les mœurs des sabelles, des flustres et des sertulaires, Maclure prend la coupe des falaises entre New-Haven et Brighton.

1. Lesueur emportait 473 kilogs de livres brochés et reliés, des fournitures de bureau évaluées à 200 fr., des objets d'histoire naturelle estimés à 500 fr. et pour 1,500 fr. de hardes et linge (*Arch. Mus. Havre*).

2. Lesueur écrivait le 9 à l'Assemblée des Professeurs du Muséum pour lui offrir les planches des deux premières livraisons de ses *Méduses* et annoncer son départ pour Londres, et demandait « un mot de recommandation pour quelques membres des sociétés les plus recommandables de cette capitale » (*Arch. du Mus. d'Hist. Nat. de Paris*, cart. 33).

3. J'emprunte ces détails précis à une note inachevée de la main de Lesueur, intitulée *Itinéraire du Voyage de Ch.-A. Lesueur depuis le 15 août 1815 jusqu'à son retour en France le... 18...* et à ses carnets de voyage qui font partie d'un lot de papiers qui m'ont été donnés par l'un de ses neveux, feu M. Quesney.

4. C'est par la description de ce curieux animal qu'il inaugure le carnet intitulé : *Descriptions zoologiques et de géologie, commencées le 18 août 1815, à New-Haven, en Angleterre*. — Les quarante-sept premières pages renferment des notes sur divers mollusques vivants, sabelle, flustre et fossiles, cerithe, etc., observés à New-Haven, Falmouth, etc., le reste (10 pages) est un journal de route, de Penzance à Saint-Yves, etc.



Puis on part pour Londres, et une note de Lesueur nous transmet ses impressions sur le musée Hunter <sup>1</sup>, les Jardins de Kew <sup>2</sup>, les dessins de Bauer, les oiseaux de Bulow, les fossiles de Sowerby. Il dessine pour Cuvier quelques pièces rares de ce dernier naturaliste et les lui fait passer par Leach qui va en France. Le 4 octobre, après une route de quatre jours, pendant laquelle on a visité les célèbres mégalithes de Stone-Henge, dont Lesueur a laissé une précieuse aquarelle <sup>3</sup>, on revient à Falmouth où le paquebot la *Louisia* arme lentement pour les Antilles.

En attendant le jour du départ, les voyageurs parcoururent la contrée voisine; Penzance, patrie de Humphry Davy, où Lesueur dessine l'humble maisonnette qu'ont illustrée les premiers essais du grand chimiste <sup>4</sup>; Saint-Michael's-Mount dont il a également reproduit la physionomie pittoresque; Land's End et ses granites dénudés; la *Roche mouvante*; *Longship's Stone* et son célèbre phare,

1. Le musée de M. Hunter, écrit Lesueur, contient une collection d'objets d'autant plus intéressants « qu'ils ont été tous préparés par le seul docteur » dont il porte le nom : ce sont, en particulier « de nombreux bocaux renfermant une multitude de parties anatomiques très bien préparées prises dans tous les règnes de la nature, rangés partie par partie, de manière qu'une portion quelconque d'animal présente toutes les différences d'organisation, en suivant chaque série depuis la plante jusqu'à l'homme. »

2. « Les serres sont très riches en plantes étrangères, M. le directeur nous les fit visiter les unes après les autres; elles renferment beaucoup de plantes intéressantes que nous ne possédons pas au Jardin des Plantes à Paris; la collection de celles de la Nouvelle-Hollande est bien complète, toutes les espèces de *Banksia* qui nous manquent s'y trouvent réunies. » (*Ibid.*)

3. Cette aquarelle qui montre l'état du célèbre monument en 1815 se trouve avec quelques autres et un certain nombre de charmants dessins dans un petit portefeuille oblong intitulé *Séjour en Angleterre en août 1815* qui est conservé dans la bibliothèque du Muséum du Havre.

4. C'est une petite maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage bas dans lequel ouvre sous le bord du toit une fenêtre de 16 petits carreaux, la fenêtre d'Humphry Davy. Lesueur a deux fois dessiné cet humble logis, vu d'ensemble et isolé. Ce seraient des images à reproduire.

qui date de 1797 et dont Lesueur a fait une vue à la sépia; Saint-Just et ses rochers sauvages; Saint-Yves et sa gorge accidentée; Cooper-House et Redruth enfin, au centre de la péninsule. Un géologue de cette petite ville, le Dr Paris, fait à Maclure les honneurs du pays minier: Lesueur dessine avec ardeur les principaux sites, ou étudie les animaux marins si abondants le long de ces rivages, alcyons, vorticelles, planaires, néréides, etc. Ici c'est une petite espèce d'ascidie, qu'il observe, vivant en société autour des tiges d'un fucus; là c'est un ver aplati, qui agite doucement sur le fond de longs faisceaux qui servent de filets à ce pêcheur chevelu.

La *Louisia* n'est pas encore prête et une dernière excursion conduit par Helfort et Saint-Yvan, Maclure et Lesueur au cap Lizard, où ils admirent la pyramide rocheuse dite *Le Géant*, les arches et les grottes marines, Saint-Kynan, etc.

Enfin le 16 novembre, après 43 jours de retard, la *Louisia* capitaine Gibbon, avec quatorze hommes d'équipage et quelques passagers anglais, quitte Falmouth pour La Barbade<sup>1</sup>, et, avec le même zèle que naguère à bord du *Géographe*, Lesueur se reprend à noter les petits faits de chaque jour qui peuvent intéresser les sciences naturelles; la phosphorescence, dont il connaît bien les causes multiples, et dont il marque chaque nuit le degré; la température de la mer à la surface qu'il compare à celle de l'air libre ou de l'intérieur du vaisseau; les animaux dont il mentionne la rencontre: dauphins, pétrels, phaëtons, exocets, dorades, etc.

1. Un second petit portefeuille contient 88 pages de notes relatives à cette traversée; dix de ces pages renferment des observations météorologiques prises pendant 33 jours du 24 nov. au 24 déc. 1815. Un cahier oblong n° 2 est intitulé *Description zoologique des animaux observés pendant la traversée d'Europe aux Indes occidentales sur le paquebot la Louisia capitaine Gibbon*.

Le filet à la main, aussitôt que le temps le permet, il va s'efforcer d'arrêter au passage quelque bestiole inconnue, égarée sur la vague; ce crustacé, par exemple, voisin des crangons, et dont le corps jette de vives lueurs; cette petite geryonie aux tentacules annelés et aux mouvements si vifs; un mollusque voisin des carinaires qu'il saisit dans sa nage; une nouvelle espèce de physalie, etc.; puis des physophores, des veelles, des hyales, des atlantes. Une fois on a pris une coryphène, dont il copie les superbes couleurs et analyse l'estomac.

Le temps s'est mis à la tempête: le 5 décembre le navire reçoit les plus violents assauts; la grande vergue est rompue, la misaine emportée, et Lesueur qui compare cet ouragan à ceux qui accueillirent le *Géographe* par le travers du Cap ou vers le détroit de Bass, assure qu'il n'a rien éprouvé de pareil pendant tout le grand voyage. Le calme revient, la mer est belle, il reprend son filet et il montre à son compagnon les fragments de cette même spirule, dont la découverte, au cours du voyage aux Terres Australes, a éclairé d'une si vive lumière l'histoire des Ammonites.

Cette rencontre, et les circonstances où elle vient de se produire, évoquent la mémoire d'un collaborateur tendrement chéri, et Lesueur dont la plume inhabile trahit comme toujours le sentiment, jette sur une des pages de son carnet de notes, dans un style embarrassé, un appel ému et impuissant à celui qui savait donner naguère une forme si brillante à leurs observations communes!

---

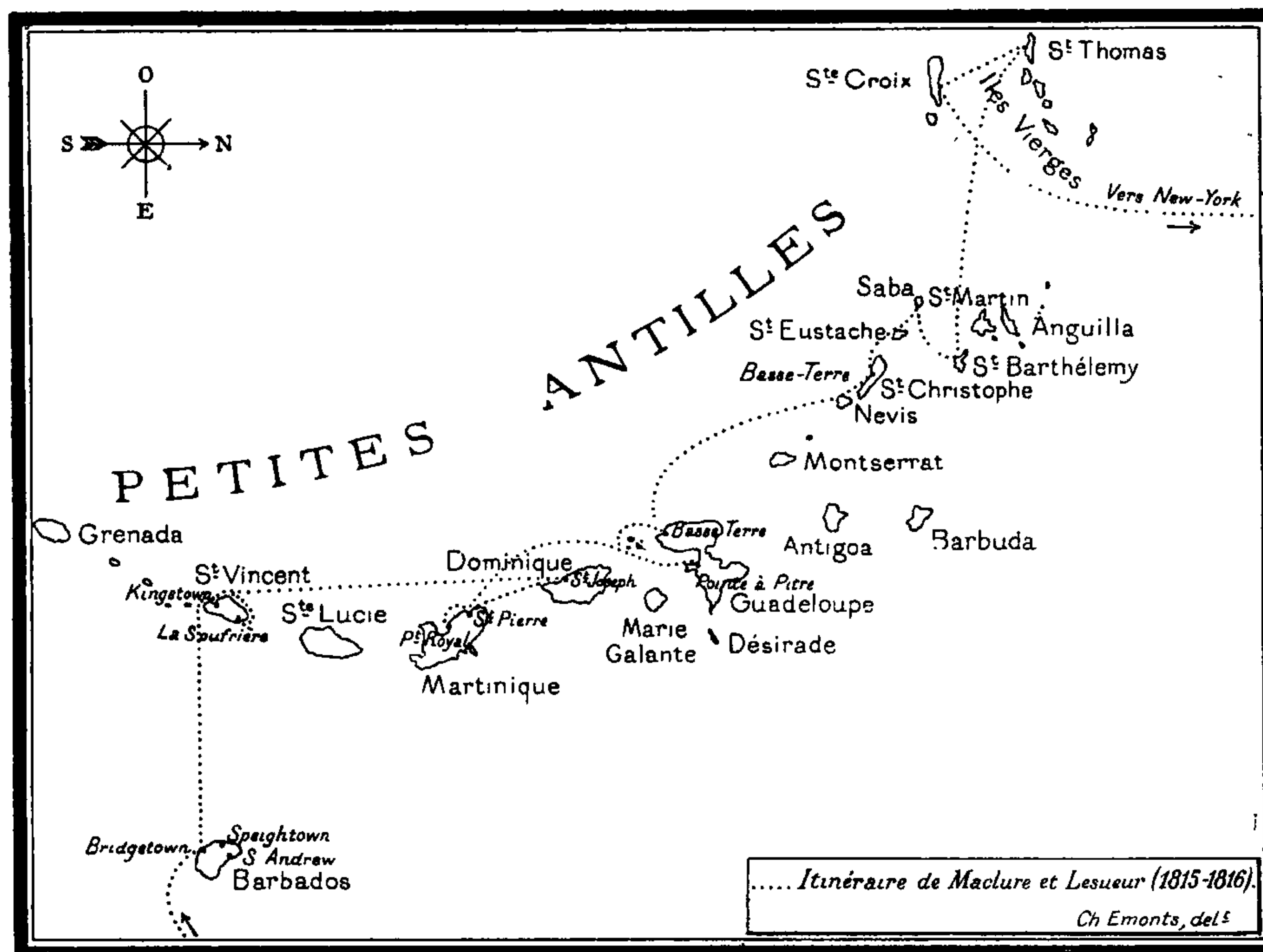


Fig. 2. — Itinéraire de Maclure et Lesueur dans les Petites-Antilles.

# I

BARBADOS <sup>1</sup>, SAINT-VINCENT, DOMINIQUE, MARTINIQUE, GUADELOUPE, NEVIS, MONTSERRAT, SAINT-EUSTACHE, SABA, SAINT-BARTHELEMY, SAINT-THOMAS ET SAINTE-CROIX (1815-1816).

Maclure et Lesueur ont consacré les premiers mois de l'année 1816 à visiter les Petites-Antilles de Barbados à Sainte-Croix (Fig. 2). Maclure recueillait les éléments d'une notice qu'il devait lire le 28 octobre 1819 à l'Académie des sciences

1. Le séjour de Lesueur dans les Petites-Antilles est représenté dans ses notes par une suite de petits cahiers, contenant : Barbados, 14 pp.; Saint-Vincent, 14 pp.; Dominique, 9 pp.; Martinique, 41 pp.; Nevis, etc., 5 pp. plus un portefeuille de jolis dessins conservés au Muséum du Havre.



naturelles de Philadelphie<sup>1</sup>; Lesueur poursuivait ses observations zoologiques. Barbados, la Barbade, qu'ils abordent la première (29 décembre 1815) est, comme l'on sait, une sorte de vigie, sise à 150 kilomètres environ à l'Est de la chaîne des Antilles, récif madréporique soulevé en plusieurs fois du fond de l'Atlantique et où abondent les astroïtes de différentes espèces.

Elle se montre d'abord à nos voyageurs sous l'aspect d'une plaine verdoyante légèrement inclinée vers la mer. Les rochers de la plage rappellent à Lesueur ceux de l'île de Timor, ils forment plusieurs niveaux les uns derrière les autres et des moulins à cannes, des habitations variées s'échelonnent en recul au milieu des plantations. Bridge-Town, la capitale est assise au fond de la baie de Carlisle; le fort Charles défend la pointe Needham, un autre petit fort apparaît à fleur d'eau sur une langue de terre à gauche. De majestueux cocotiers ombragent la ville anglaise; des collines s'élèvent en arrière et viennent se terminer à droite vers la mer au château Sainte-Anne, qui complète la fortification de Bridge-Town.

Des embarcations montées par de jeunes mulâtresses se disputent les voyageurs; et après quelques hésitations, leur choix se fixe sur une habitation dont la maîtresse vient de la Martinique et parle couramment français.

Maclure et Lesueur, aussitôt installés dans ce logis hospitalier, parcourent la ville et le rivage, et leur collection d'his-

1. *Observations on the Geology of the West India Islands from Barbadoes to Santa Cruz inclusive (Journ. of the Acad., t. I, p. 134-149).* — Notes on Barbadoes (p. 135), Marie-Galante, Grande-Terre ou Guadeloupe (135), Deseada (135), Antigua (136), Saint-Barthelomew (136), Saint-Martin, Anguille, Saint-Thomas (137), Santa Cruz (137), Grenadine, Saint-Vincent (139), Martinique (141), Dominique (143), Basse-Terre ou Guadeloupe (143), Montserrat (145), Nevis (145), Saint-Christophe (146), Santa-Eustatia (147), Saba (148).

toire naturelle s'enrichit rapidement de poissons, de crustacées, d'ascidies, d'actinies <sup>1</sup>, de serpules, d'aplysies, etc.

Guidés par un amateur du pays, M. Wint, de Hole-Town, ils gagnent à cheval cette ancienne capitale de l'île, que les progrès de Bridge-Town ont rendu presque déserte. La route laisse à droite des falaises calcaires, que coupent de temps à autre des ravins creusés par les pluies, dont les parois escarpées montrent au grand complet la faune madréporique. Les habitations ensoleillées présentent leurs murailles d'un blanc éblouissant, construites avec ces mêmes calcaires; il n'y a pas d'autre pierre dans l'île, et l'on sait, depuis les travaux récents de sir Thomas Graham Briggs, que les indigènes primitifs se confectionnaient, faute d'autres matériaux durs, des haches taillées dans la charnière de grandes coquilles bivalves <sup>2</sup>.

Le rivage de Hole-Town est abondant en crustacées et Lesueur réussit à s'emparer de trois espèces remarquables.

Le même jour on s'achemine, à travers un paysage qui ne varie guère, vers Speight-Town on traverse une large coupure qui borde un second plateau de madrépores, on longe la plantation Bourbon, ainsi nommée parce que les cannes à sucre qu'on y cultive viennent de l'île de ce nom et l'on arrive enfin à la *grotte des animaux-fleurs*, de Sloan, réputée une des curiosités de l'île. La houle du large frappe constamment la roche, les madrépores se réduisent en une sorte de sable, et la mer finit par creuser des cavernes profondes où

1. Ces actinies ont fourni à Lesueur la matière d'une moitié du mémoire intitulé : *Observations on several Species of the Genus Actinia illustrated by figures.* — Read Nov. 18, 1817 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphie*, vol. I, 149-154, 169-187 et pl. VII, VIII, 1817).

2. Cf. E. T. Hamy, *Etudes ethnographiques et archéologiques sur l'exposition coloniale et indienne de Londres*, Paris, 1887, 1 vol. in-8, p. 53, fig. 18.

dans des bassins abrités se sont tranquillement développées de brillantes colonies d'*amphitrites* aux merveilleuses couleurs. <sup>1</sup> On rentre à Bridge-Town par Saint-Andrew, qui est dès lors la seconde place de l'île.

La *Louisia* a continué sa route et nos deux naturalistes se font conduire à Saint-Vincent (13 janvier 1846) par un brick qui est venu toucher à la Barbade. On laisse à gauche Bequia et les autres Grenadilles, on passe devant la baie de Carriacoua, « défendue par un rocher isolé qui est couronné au sommet par une batterie <sup>2</sup> » et l'on mouille, non sans peine, à Kingstown. La terre est haute et déchirée par les phénomènes volcaniques; il y a moins de quatre ans que la Soufrière, une montagne de 3,000 pieds anglais, a bouleversé le nord de l'île dans une violente éruption.

La ville est au fond de la baie, entourée de hauteurs plantées de cannes à sucre à la base, couvertes de bois au sommet; plusieurs ravins y entretiennent la fraîcheur de leurs eaux courantes.

Les maisons bâties pour la plupart en sapin d'Amérique (quelques-unes seulement sont en blocs de basalte) n'ont qu'un étage à cause des tremblements de terre.

Ni chevaux pour gagner l'intérieur, ni bateaux pour côtoyer la rive. Lesueur fait à pied le tour de la baie et il en trouve les rochers tapissés de milliers d'actinies d'un genre tout à fait nouveau, réunies en massifs ornés de courts tentacules, tantôt d'un beau vert violacé et tantôt d'un velouté roux sombre.

1. Lesueur a fait deux aquarelles de cette belle grotte. Il a aussi dessiné une vue générale de la capitale, sa maison à Bridge-Town, des moulins à sucre, un village nègre au bord de la mer, le *blé de Guinée*, etc.

2. Une vue de ce fort existe dans le portefeuille du Havre, où l'on trouve en outre la baie de Saint-Vincent, le débarquement des canots, la route entre les cratères, le jardin botanique, la baie de Layou, enfin, les Grenadilles.



Un médecin d'Antigoa, le docteur Osborne, qui arrive de la Martinique avec des minéraux et des tableaux pour son cabinet, procure une barque à nos naturalistes ; tous trois remontent la côte vers le Nord, côte rocheuse taillée à pic et battue par le flot, derrière laquelle s'étagent des *mornes* qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux hautes montagnes qui terminent le paysage. Les eaux ont creusé des ravines profondes couvertes d'une abondante végétation ; les paysages se succèdent verdoyants et pittoresques.

Un Français, du nom de Combes, est établi au Layou, son hospitalité est empressée ; un Anglais, M. Jackson, prête une pirogue caraïbe avec les nègres pour la conduire, et l'on continue à suivre la côte.

« Ces pirogues, dit Lesueur, sont faites par les Caraïbes, qui les vendent ensuite aux habitants ; celle-ci avait douze pas de longueur, et était taillée dans un seul arbre ; on avait ajouté deux fargues sur toute la longueur pour en hausser le bord. C'était une des plus belles que j'aie vues ; les autres sont petites, il y en a même qui ne peuvent contenir que deux Noirs tout au plus ; ces dernières sont employées pour la pêche et peuvent être facilement échouées et portées sur le rivage. »

Des roches détachées de la rive ont des noms fort bizarres. L'une s'appelle *la Culotte* parce qu'elle est percée, dit Lesueur, et ressemble plutôt à une porte qu'à une culotte <sup>1</sup>, d'autres, plus loin, ont reçu les noms de *glass and bottle*, le verre et la bouteille. La pointe du Diable est doublée et nos voyageurs pénètrent, non sans quelque peine, dans l'anse où la curiosité les a amenés. Il s'agit pour Maclure et pour ses compagnons

1. C'est la *Roche Percée*, devant Ouchelabou (voir la carte de Bellin).

de visiter les lieux ravagés par l'éruption volcanique de 1812. Les cendres et les pierres ont été lancées par le volcan jusqu'au bord de la mer, et un mois après, des eaux bouillonnantes s'échappant du cratère ont creusé dans l'épaisseur de cette couche volcanique toute récente un ravin profond, si bien qu'on peut étudier sur place tout à la fois l'intensité des phénomènes éruptifs et la violence du travail des eaux.

Les désordres produits par les deux actions successives sont véritablement effrayants ; on recueille des échantillons de roches et l'on arrive chez M. Grand, un ami d'Osborne. Les eaux bouillantes de la Soufrière ont entraîné avec elles une masse énorme de pierres, de sable, de cendres qui ont tout englouti chez le malheureux colon ; plusieurs noirs ont péri, trente ont été blessés ou brûlés, et là où s'élevait naguère une importante sucrerie, dans une belle plaine plantée de cannes à l'embouchure d'une petite rivière, on ne voit plus qu'un chaos caillouteux où apparaissent de ci de là les cimes des cocotiers ensevelis dans le dépôt volcanique <sup>1</sup>.

L'ascension de la Soufrière est pénible au milieu d'arbres renversés à demi-consumés par le feu. On s'élève peu à peu par des sentiers rapides, la vue s'étend plus large sur les ravins visités la veille, et on se rend compte de mieux en mieux de l'horreur de cette scène grandiose et terrible. Le cratère est très vaste, rempli d'une eau blanchâtre dans sa partie la plus déclive ; des roches d'un gris bleuâtre, toutes semblables à celles qui forment la bande de l'île, en décrivent le pourtour. Le temps se gâte, au moment d'atteindre le bord

1. On trouvera une description de cette éruption de la Soufrière dans les actes de la Société de Londres. Elle a pour auteur un résident de l'île, le Rev. Guilding, dont Lesueur vante les collections géologiques, zoologiques, etc.

du nouveau cratère, qui reste caché dans la brume et l'expédition redescend au milieu d'une abondante pluie.

La traversée de retour se fait au milieu de difficultés très grandes, et les voyageurs arrivent chez leur hôte français du Layou, tout mouillés et ayant en partie perdu leurs récoltes de la Soufrière. On avait cependant pêché des poissons et des crustacés et rassemblé pour notre collectionneur tous les insectes du Layou.

Le 20, on était de retour à Kingstown, on visitait le lendemain le cabinet du R<sup>d</sup> Guilding. Le 23 une dernière course conduisait Lesueur à la baie de Cariacoua, tout au sud de l'île et quelques coups d'une drague prêtée par le missionnaire anglais rapportaient diverses espèces d'holothuries et d'actinies.

La *Queen Charlotte*, venant de Suriname, touche à Kingstown; Maclure, Lesueur, Osborne y prennent place, le 25 janvier, et après une navigation de quatre jours et demi, contrariée par les vents et les courants, se trouvent en vue de la Dominique.

Le court séjour dans cette île n'a été marqué par aucune observation bien nouvelle, Lesueur prend quelques esquisses rapides crayonnées avec un talent de plus en plus facile <sup>1</sup>, il pénètre dans l'intérieur et en rapporte de belles fougères et quelques coquilles terrestres. Mais pas plus à la Dominique qu'à Saint-Vincent, il ne s'occupe des indigènes. Avec Péron l'anthropologie et l'ethnographie prenaient dans les recherches communes une place importante; Lesueur, livré à lui-même ne s'intéresse plus qu'aux poissons, aux

1. J'ai beaucoup admiré quelques-uns de ces crayons dans le petit portefeuille des Antilles déjà mentionné. Ils représentent la baie de la Soufrière et quelques autres vues de la Dominique.



mollusques des plages, aux fossiles des falaises. Quelles précieuses informations il aurait pu nous recueillir en 1816 sur les derniers survivants de la race caraïbe ! Il passe sans les voir près de ces malheureux débris d'un peuple qui s'en va <sup>1</sup> !

Un cétacé faillit renverser un canot, comme on doublait la pointe de la baie de la Soufrière ; au surplus les baleiniers américains fréquentent les Petites-Antilles, où montés sur de petites goélettes ils chassent les cachalots et font la contrebande.

Quatorze jours (3-16 février) sont consacrés à l'île de la Martinique où Lesueur rencontre ses neveux du Havre, MM. Vieillard père et fils. On visite Saint-Pierre, la Pointe aux Nègres, le Port-Royal, le Lamantin, etc. Les arceaux de palétuviers, qui envahissent les plages ; une invasion de chenilles arpeuteuses ; les pêches des noirs à la nasse ; tant de mollusques nouveaux qui se montrent et notamment ces ptéropodes dont il fera plus tard le genre *firoloïde* <sup>2</sup>, tout cela absorbe l'attention de Lesueur, pendant que Maclure est parti voir l'autre bande de l'île.

1. Il restait à la Dominique, il y vingt-deux ans (1881) 309 Caraïbes, dont 173 tout à fait purs et Saint-Vincent en nourrissait encore 431, correspondant assez exactement comme type, suivant M. E. F. Im Thurn aux métis d'Indiens et de Nègres de la Terre Ferme. (Cf. E. T. Hamy, *op. cit.*, p. 51).

2. *Arch. Mus. Havre.*

2. Ce genre nouveau de *firoloïdes* décrit par Lesueur dans une note lue à l'Académie des Sciences Naturelles de Philadelphie le 15 avril 1817, comprenait trois espèces, *Demarestia*, *Blainvilliana* et *aculeata*, dont les deux premières avaient été recueillies dans les eaux de la Martinique (*Characters of a new Genus and description of three new species upon which it is formed ; discovered in the Atlantic Ocean in the months of March and April 1816, lat. 22°91. — Read April 15 1817 (Journ. of the Acad. of Natural. Sc. of Philadelphia, vol. I, p 37-41, pl. II, 1817).*

Nos voyageurs passent à la Guadeloupe sur une barque de la Pointe-à-Pitre (16-17 février); au milieu de la faune des îles madréporiques <sup>1</sup> l'entrée de la Rivière Salée vient révéler l'existence de plusieurs espèces nouvelles de méduses très belles et très délicates; les palétuviers sont tout garnis de grappes d'une sorte d'huîtres plates voisine des *pinnæ*; des actinies, de petits crustacés vivent dans ce milieu tout spécial.

Cette Rivière Salée coupe l'île en deux parties bien distinctes « l'une entièrement volcanique avec de très hautes montagnes se relie à la Dominique par Les Saintes, etc.; l'autre produite par les madrépores se rattache à la Barbade, par Marie Galante et La Désirade qui sont de même nature »...

L'île a beaucoup souffert dans les vingt-cinq dernières années; la guerre civile entre les Blancs, les révoltes des Noirs, les massacres, les proscriptions, la lutte contre les Anglais en ont dépeuplé les paroisses jadis florissantes. La Pointe-à-Pitre a subi un bombardement et une épidémie de fièvre jaune; maint village naguère prospère est maintenant abandonné <sup>2</sup>. Toute la côte de la Basse-Terre est déserte au-delà de la Pointe des Vieux Habitants : les créoles sont ruinés, et l'avenir se présente sur de sombres couleurs. Les Français sont rentrés depuis six mois à peine et Lesueur, qui se fait l'écho des doléances des Blancs qu'il a connus, pose le problème du morcellement de la grande propriété, qui lui paraît le seul moyen de relever la fortune de la colonie.

1. Les Astrées notamment abondent ainsi qu'une porite et une caryophyllie (C. A. Lesueur, *Description de plusieurs animaux appartenant aux polypiers lamellifères de M. le Cher de Lamarck*, *Mém. du Mus. d'Hist. Nat.*, t. VI, p. 271-299, 1820, in-4°).

2. En 1790 il y avait à la Guadeloupe près de 14000 blancs, plus de 3000 affranchis et 90000 esclaves.

De la Basse-Terre une goélette américaine porte Maclure et Lesueur dans la petite île de Nevis (8 mars). Lesueur, qui souffre d'une vieille blessure au pied se décide à prendre un peu de repos en mettant ses dessins au net <sup>1</sup> tandis qu'une pluie torrentielle interdit à Maclure l'accès du Morne qui couronne la petite île.

Un étroit canal détache Nevis de Saint-Kist ou Christophe, un autre canal sépare cette dernière de Saint-Eustache et un rocher conique apparaît à moitié route entre les deux îles. La baie de la Basse-Terre est belle, spacieuse et bien abritée, quinze gros bâtiments y sont mouillés pour l'instant. Par contre Saint-Eustache est presque désert et les établissements que l'on y avait construits tombent en ruines. Nos naturalistes font l'ascension du Punch-Bowl, dont ils visitent le cratère où les fougères, les bananiers, les caféiers ont poussé à l'envie et, après avoir touché à Saint-Barthélemy, explorent Saint-Thomas dont les bancs de polypiers révèlent à Lesueur des types nouveaux de caryophyllies et de méandrinés <sup>2</sup>. De Saint-Thomas ils gagnent Sainte-Croix (14 avril).

La traversée a permis à Lesueur de ramener des raisins des tropiques, surchargés de toute sorte de petits animaux

1. C'est à son séjour de Timor que remonte cette blessure que le surmenage vient de réveiller. Il a été piqué au pied droit par un serpent. Depuis cet accident, il est faible de la jambe correspondante, et il est sujet, dit Taillefer, l'un des chirurgiens de l'expédition aux Terres Australes, à un engorgement lymphatique du genou qui rend l'extension de cette partie pénible. Il ne peut se reposer sur elle sans la sentir fléchir (Certificat du 1<sup>er</sup> février 1814). Il a dû suspendre son service de garde-national (21 août 1814) et ce n'est guère qu'en 1816 qu'il pourra annoncer à son père (*Lettr.* du 2 juin 1816) que le mal est entièrement dissipé. Si j'insiste sur ces détails, un peu menus, c'est qu'ils montrent une fois de plus la volonté ardente de Lesueur, qui ne s'arrête qu'une fois, quoique malade, dans toute cette longue période de voyages très fatiguants.

2. C. A. Lesueur, *Description de plusieurs animaux appartenant aux polypiers lamellifères de M. le Cher de Lamarck* (*Mém. du Mus. d'Hist. Nat.*, t. VI, p. 721-299, 1820, 4°).



morts, qu'il étudiera plus tard. On passe neuf jours à Sainte-Croix, visitant l'intérieur de l'île et recueillant surtout des roches volcaniques; les autres productions de la nature y sont à peu près sans intérêt.

C'est le 23 avril 1816 à midi que *la Virginia*, capitaine Rogers, déjà très chargée de passagers, prend pour New-York Maclure et Lesueur. Ils quittent sans regret « une terre où tout est fort cher <sup>1</sup> et dont la circulation monétaire en papier écarte les commerçants ! »

1. Dans une lettre à son père datée de La Martinique, 7 février 1816 Lesueur estimait les frais de ce voyage aux Antilles à 120 fr. par personne et par jour. « Je regrette que la rapidité avec laquelle nous passons d'île en île ne me donne que peu de temps pour en étudier les mollusques et tous les autres objets en histoire naturelle qui sont très nombreux. Mais les dépenses et les frais seraient excessifs, si on persistait à vouloir ne laisser rien échapper. Autrement les ressources d'un département n'y suffiraient pas dans un pareil voyage, tout ce qui coûte en Europe 12 à 18 francs par jour, il faut calculer icy 120 fr... » *Lettre de Lesueur à son père (Saint-Pierre, île Martinique) du 7 février 1816.* (*Arch. Mus. Havre*).

---



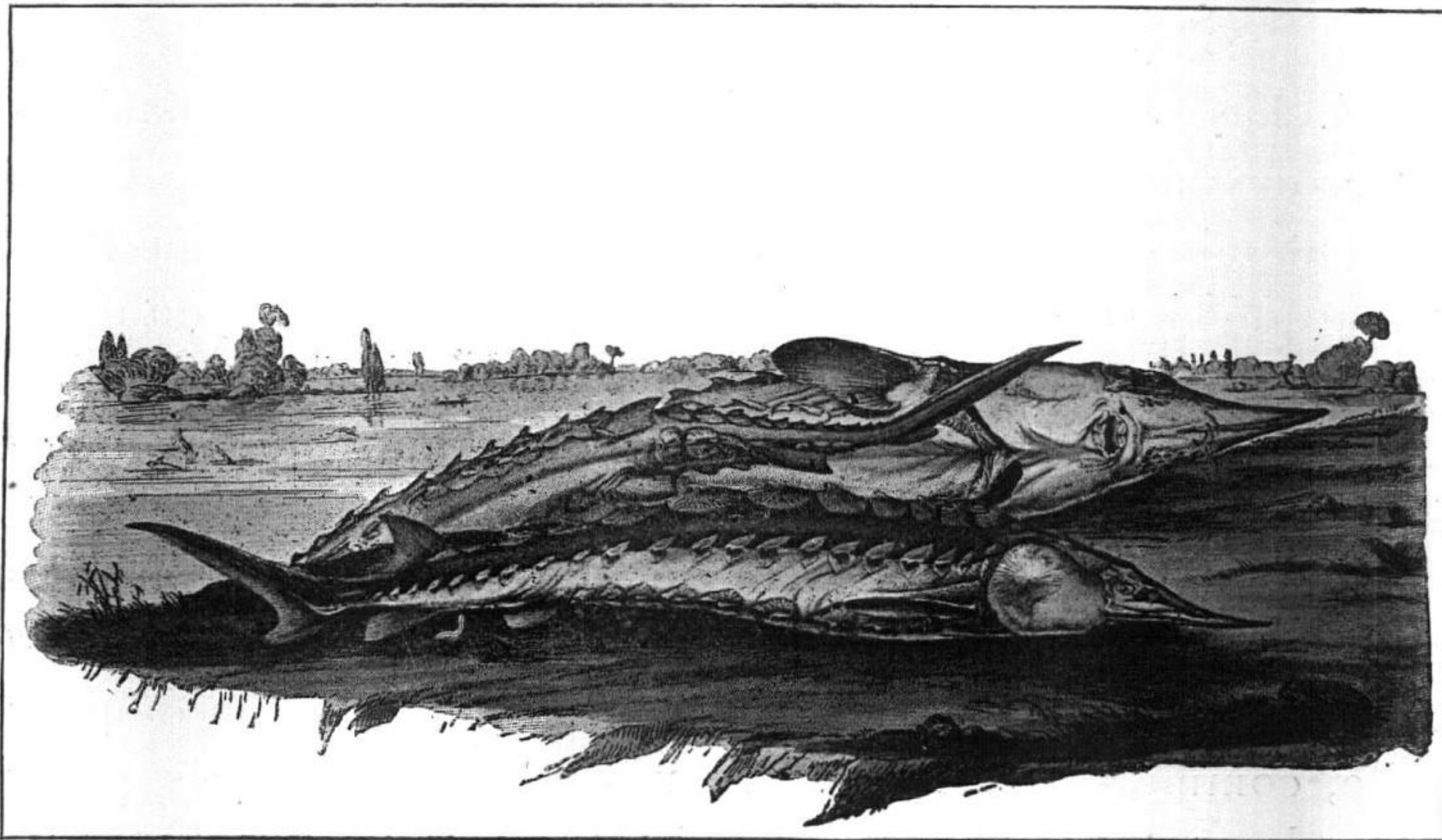


Fig. 3. — Au bord de l'Hudson; groupe d'Oxyrinques.  
(D'après une gravure coloriée de Lesueur).

## II

DES ANTILLES A NEW-YORK. — LES ALLEGHANYS, LES LACS  
ERIE ET ONTARIO. — DU NIAGARA A L'HUDSON ET AU CON-  
NECTICUT, PUIS A BOSTON ET NEWBURY PORT, PAR LE LITTORAL.  
— DE NEWBURY A NEW-YORK ET PHILADELPHIE (1816).

Lesueur a repris son carnet et ses crayons; il note de  
nouveau jour par jour les noms des animaux qui passent au  
voisinage du navire et en dessine parfois les portraits.  
Quelques-uns, comme l'exocet à bandeau, *exocetus fasciatus*,  
appartiennent à des espèces encore inconnues <sup>1</sup> des natura-

1. *Description of a new Genus and several new species of fresh-water Fish indigenous to the United States*, Read, Dec. 19, 1820 (*Journ. of the Acad., of Nat. Hist. of Philad.*, vol. II, p. 2-8 et pl. I-III, 1821).



listes. Les eaux du golfe du Mexique contiennent en abondance des méduses, des *glaucus*, des crustacés, etc., qui intéressent notre observateur. Il a, d'ailleurs, particulièrement remarqué la présence de « divers corps globuleux contenant quantité de petits corps semblables à des réunions d'œufs. » Le *fucus nataus* est fort abondant « les bancs plus ou moins épais sont dirigés du nord-est au sud-ouest ».

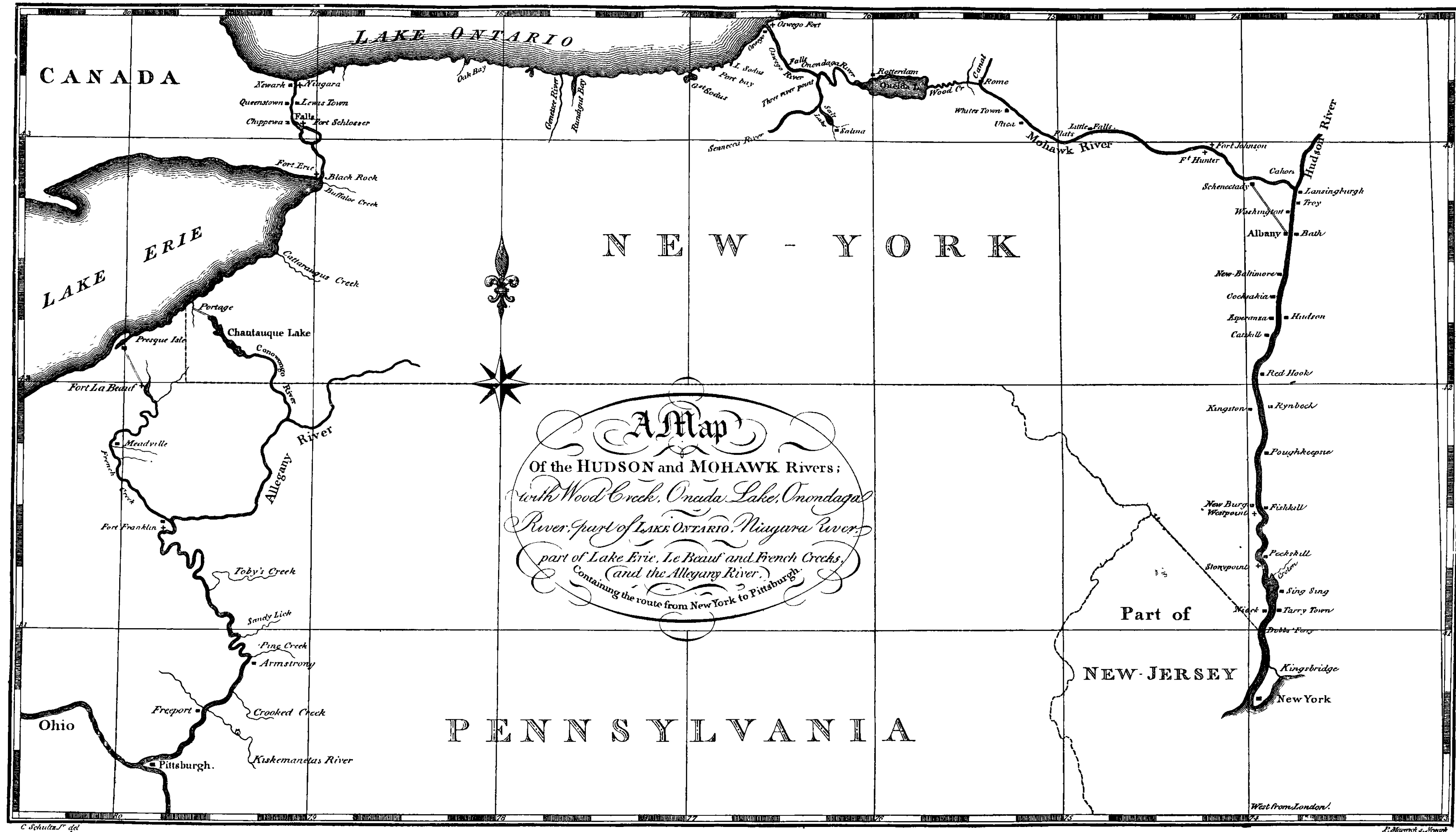
Le temps assez mauvais jusqu'au 1<sup>er</sup> mai a contrarié les premières recherches, mais, dès cette date, il s'améliore et les captures deviennent abondantes sur les *fucus* qui donnent asile, comme on sait, à de nombreux êtres animés parmi lesquels notre naturaliste a reconnu plusieurs botrylles nouveaux, un bulime inédit qu'il nomme *bulime des fucus*, de petites hyales, des protomédées, enfin quantité de crustacés phosphorescents.

Le calme est maintenant parfait (2 mai) ; de longues bandes de fucus continuent à défiler de l'est à l'ouest, puis, ce sont de grandes méduses roussâtres qui mesurent jusqu'à 8 pouces de diamètre et que leurs longs tentacules et leurs bras exagérés font prendre pour des chrysaores. C'est encore une physalie de grande taille, (long. 6 à 7 pouces) qu'il est possible à Lesueur de dessiner. Puis se montrent de petites balanes, des corallines, etc., etc.

Il en est ainsi de toute la route jusqu'à New-York. Lesueur annote et esquisse, et, à son arrivée aux États-Unis, il possède des centaines de figures qu'il montrera plus tard à Plet pour l'inciter à suivre son exemple dans le voyage qu'il doit faire des États-Unis au Brésil avec Hyde de Neuville.

Le 10 mai on débarque dans le grand port de l'Hudson. Mais Maclure est pressé de revoir et de contrôler à l'aide des nouveaux termes de comparaison qu'il vient de rassembler







les terrains distingués dans sa carte de 1809, dont il prépare une nouvelle édition <sup>1</sup>. Lesueur l'accompagnera pour dessiner les reliefs du sol et recueillir les fossiles et les roches.

On passe donc quelques jours seulement à New-York et le Dr Mitchill, avec lequel Lesueur est entré dès lors en relations amicales, l'accompagne dans ses reconnaissances de naturaliste à travers la ville. Lesueur est depuis longtemps persuadé de l'importance des études ichthyologiques, beaucoup trop négligées à ses yeux par les naturalistes, et c'est surtout au marché aux poissons qu'il se fait accompagner par son savant et obligeant cicerone qui a d'ailleurs, en cette matière, une compétence reconnue. Lesueur a conçu dès son arrivée aux États-Unis, le projet qu'il va longtemps poursuivre d'une monographie des *Poissons de l'Amérique du Nord* et il serait tout disposé à commencer dès lors à en rassembler les éléments.

Mais il lui faut gagner auparavant avec Maclure Philadelphie, point de départ du voyage qu'ils vont d'abord faire à l'intérieur des États-Unis. Une lettre écrite de cette ville à son père par Lesueur le 2 juin suivant, nous fait part de ses impressions les plus saisissantes en arrivant dans cette ville. C'est surtout l'activité nautique des Américains qui excite son admiration. « C'est dans ces contrées qu'il faut venir voir le tableau animé de toutes ces machines employées par les hommes pour traverser les rivières ; c'est ici qu'elles sont en plus grand nombre, les plus variées, les plus en usage. Hommes,

1. Le travail définitif intitulé *On the geology of the United States of North America* a été imprimé en tête du volume I, n. sér. des *Transactions of the American Philosophical Society held at Philadelphia*. Philadelphia, 1818, in-4°, avec une carte où sont distinguées par des couleurs différentes *Primitive Rocks, Transition, Old Red sandstone, Secondary, Alluvial*, etc. C'est de cette carte que se sert toujours Lesueur, c'est à cette carte qu'il renvoie dans ses notes.



femmes, tout ici navigue... etc., etc.<sup>1</sup> » Il a vu le bateau double à roue centrale mue par un manège à huit chevaux tournant au milieu du pont, avec portes doubles aux deux bouts pour laisser entrer les voitures. Il a vu les steam-boat à aubes, munis au centre d'un grand rouf, qui font le service de la Delaware ou relie Philadelphie à Baltimore, etc.

..... On se procure une petite voiture à deux chevaux avec laquelle les deux voyageurs se mettent bientôt en route. Les chemins sont médiocres, limités par de lourdes branches d'arbres horizontalement alignées en barrières fort sommaires. Près de là quelque potence supporte le cartel d'une méchante auberge, des poutres grossièrement équarries sont jetées en travers des fondrières les plus creuses.

On franchit la Susquehannah et plusieurs petits ruisseaux, on traverse une partie du Delaware et du Maryland et bientôt on touche à Baltimore (18 juin), d'où la petite expédition montera jusqu'à Mercer qui porte le nom d'un des négociateurs qui accompagnaient Maclure en France en 1803, puis atteindra Bedford, dans une jolie vallée des Alleghanys.

Ils recourent le long de cette route, à peine frayée au milieu des rochers et des bois, toutes les grandes lignes de la carte géologique de Maclure : « J'ai recueilli, écrit quelque part Lesueur, le long de cette route des fossiles appartenant aux encrines, aux térébratules, etc., etc., et mes croquis donnent la position des stratifications dans les hautes montagnes où ils ont été recueillis. »

De Bedford, Maclure et son compagnon poursuivent leur chemin, passant à travers les terrains de transition pour atteindre les formations secondaires à Pittsburg et au Port

1. Lettre du 2 juin 1816 (*Arch. Mus. Havre*).

Érié. « Pendant cette route, que nous faisons le plus souvent à pied, dit Lesueur, pour collectionner les échantillons de roches », aux haltes des repas ou le soir avant de se coucher, l'infatigable naturaliste visitait les pêcheurs pour se procurer les petites espèces de poissons localisées dans les divers ruisseaux. C'est ainsi que le cyprin maxillingue, le catostome tacheté, l'hydrargyre diaphane ont été découverts à Pipe-Creek, que le catostome cyprin a été capturé dans l'Elk-River, etc., etc. <sup>1</sup>.

Pittsburg, la grande cité industrielle de l'Ohio, n'est encore qu'une petite ville, dont Lesueur a fidèlement copié la mesquine silhouette, dans un bon dessin du Muséum du Havre. La ville du fer et du feu, *Iron-City*, *Fire-City*, n'a pas de cheminées d'usine; la ville qui sera bientôt la plus noire des États-Unis est propre et jouit encore d'un ciel pur. Un autre crayon de l'habile artiste nous montre un de ces *quille-boat* qui font alors le principal commerce du fleuve; longs bateaux plats avec une quille sur toute leur longueur, chargés jusqu'au rebord qui court à fleur d'eau, surmonté d'une sorte de cambuse quadrilatère allongée. Dans cette caisse de bois sont serrées les marchandises, les passagers s'asseoient sur le toit qui se prolonge en avant par un auvent qui couvre les rameurs.....

De Pittsburg la petite expédition s'est portée vers le lac Érié qui va lui fournir un certain nombre de nouveautés zoologiques.

1. Cf. C. A. Lesueur, *Description of a new Species of the Genus Cyprinus*. — Read August. 19, 1817 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 81-86). — Id. *A New Genus of Fishes, of the order Abdominales, proposed under the name of Catostomus; and the Characters of this genus, with those of its species*. — Read Sept. 16. 1817 (*Ibid.*, vol. I, p. 85-86, 102-111, pl. 1817).

« Nous quittâmes bientôt, dit Lesueur, dans un de ces lambeaux de relations qu'on trouve parfois au milieu de ses papiers, nous quittâmes l'État de Pennsylvanie et nous acheminâmes au milieu des forêts en suivant à peu près la direction des bords du lac Érié, à une petite distance de celui-ci. La route était agréable, le terrain presque uni, couvert d'une belle végétation. » La roche se montre rarement, Maclure reconnaît cependant qu'il est toujours en terrain secondaire, « le même que celui où est situé la ville d'Érié ».

« Nous entrâmes, continue Lesueur, sur le territoire de l'État de New York... Nous continuâmes notre route toujours sur le même terrain au milieu de la forêt, et après avoir laissé à droite et à gauche, plusieurs jolies fermes, nous nous rapprochâmes des bords peu élevés du lac... Nous descendions de voiture pour en examiner la *banque* <sup>1</sup>. » C'est un calcaire schisteux, friable dont les éboulements renferment de nombreux fossiles que Lesueur a classés dans les genres *Productus* et *Corbicula* <sup>2</sup>. Certaines strates ne renferment guère que des térébratules, d'autres espèces de ce genre se mêlent ailleurs à des encrines, des alcyonites, des caryophyllites, des favosites, des gyrogonites, etc. Dans une autre strate encore près de Eighteenmile-Creek, Lesueur a trouvé des alcyonites, des trilobites, une térébratule à valves plates, une favosite, enfin une large coquille discoïde d'un genre inconnu qu'il a dédiée à Maclure <sup>3</sup>.

On s'est embarqué au fort Érié sur le lac dont on longe les rives jusqu'à Buffalo (10 juillet). Parmi les poissons aban-

1. Lesueur se sert très couramment de ce terme anglais de *bank*, sans le traduire.

2. C. A. Lesueur, *Mém. cit.* (*Mém. du Mus.*, t. VI).

3. Id. *Observations on a New Genus of fossil Shells*, Read Juny 3<sup>o</sup> 1818 (*Journ. of the Acad. of Nat. sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 310-317, pl. XIII). — Ce genre rentre en réalité dans celui que Sowerby a créé sous le nom d'Eumphalus.



donnés sur la rive, Lesueur, a reconnu des espèces tout à fait inconnues, le gade tacheté (*Gadus maculosus*)<sup>1</sup>, une sciène, deux corégones<sup>2</sup> et deux de ces poissons abdominaux qu'il a groupés dans son genre *Catostomus*<sup>3</sup>. Une tortue inconnue s'est laissé capturer, elle sera décrite un peu plus tard sous le nom de *Testudo geographica*<sup>4</sup>; un *esox* qui paraît nouveau (*E. estor*), un esturgeon qui paraît une variété du *rubicondus* de l'Ohio, un hiodon aussi de l'Ohio, un pimelode, deux cichles complètent la liste de ces découvertes faites en quelques jours dans des eaux inexplorées<sup>5</sup>.

Maclure et Lesueur ont abordé à Buffalo's Black Rock, le rocher noir du Buffalo, qui dominait alors une vaste solitude, peuplée aujourd'hui de plus de 250,000 habitants. Ils ont passé sur la rive canadienne et visité les fameuses chutes du Niagara, dont Lesueur a rendu l'aspect grandiose dans une série de fort belles études<sup>6</sup>. On est rentré par Lewiston sur le territoire de l'Union et on s'est rendu à la chute de la Belle Rivière (Genesee) dans le lac Ontario. Une ville encore sans nom se fonde le long des grandes cascades qui précipitent les eaux de 80 mètres de hauteur du plateau dans le lac.

1. C. A. Lesueur, *Description of three New Species of the Genus Gadus* — Read August. 26 1817 (*Ibid.*, vol. I, p. 83-85).

2. Id. *Description of several Species of North-American Fishes*. — Read March 3 1818 (*Ibid.*, p. 222-235, 359-368, pl. X, XI, XII et XIV).

3. Id. *A new Genus of Fishes of the order Abdominales proposed under the name of Catostomus and the Characters of this Genus with thoses of its Species*. — Read Sept. 16, 1817 (*Ibid.*, vol. I, p. 88-96, 102-111 et pl.).

4. Id. *An Account of an American Species of Tortoise not noticed in the System*. — Read Sept. 28-1817 (*Ibid.*, vol. I, p. 86-88 et pl. V).

5. Cf. C. A. Lesueur, *Notice de quelques poissons découverts dans les lacs du Haut-Canada durant l'été de 1816* (*Mém. du Mus. d'Hist. Nat.*, t. V, p. 148-159, pl. XVI-XVII, 1819, in-4°).

6. Une lettre de Brongniart du 14 décembre 1818 nous apprend qu'il a acquis plus tard de Lesueur plusieurs vues du Niagara. Il ne serait pas sans intérêt de savoir ce que ces dessins sont devenus?

C'est Rochester qui, grâce à l'étonnante force motrice mise ainsi à la disposition de ses colons, va voir s'élever en 70 ans sa population à 133,000 habitants. Il est vrai que l'admirable vue des chûtes de la Genesee, l'une des plus grandioses du Nouveau-Monde, que le crayon de Lesueur a fixée dans son artistique portefeuille, a dû céder la place à des spectacles d'une industrielle banalité.

Même fortune, plus ou moins opulente, est advenue pour des causes analogues à plusieurs autres villes dont Lesueur a salué les débuts sur sa route de Rochester à Albany. Si Marcellus et Vernon, qu'il a vu sortir de terre en 1816, sont restés de simple villages de 300 à 500 âmes, Utica doit aux conditions favorables de sa situation géographique d'être devenue une ville de 44,000 habitants.

La route de Maclure et Lesueur traverse le plateau lacustre du nord-ouest de l'État de New-York; ils voient en passant les lacs de Geneva, de Cayuga, d'Auburn, où Lesueur enrichit sa collection de plusieurs murènes. Puis ils descendent la rivière Mohawk pour atteindre l'Hudson à Albany. C'était encore en 1816, la grande route de l'Ouest : on n'en connaissait point d'autre pour aller de New-York à la région des lacs et au bassin de l'Ohio <sup>1</sup> c'est la seule qui figure dans l'atlas classique de C. Schultz <sup>2</sup>. Les magnifiques chutes de Cohoes, les sources jaillissantes de Bathstown et de Saratoga-Springs, les

1. On se rendra compte des progrès extraordinairement rapides qui se sont accomplis dans les années suivantes en lisant les premiers chapitres du voyage de Max de Wied-Neuwied (1832).

2. *A Map of the Hudson and Mohawk Rivers; with Wood Creek, Oneida Lake, Onondaga River, part of Lake Ontario, Niagara River, part of Lake Erié, Le Beauf and French Creeks and the Alleghany River, containing the Route from New-York to Pittsburg.* C. Schultz j. del, F. Maverich sc. Newark. (voy. ci-contre une reproduction de cette carte).

cascades de Glenn, les falaises du lac Saint-George, attirent successivement l'attention des deux naturalistes. Les eaux minérales dont les Indiens connaissaient les vertus, sont dès lors fort appréciées et les croquis pittoresques et humoristiques s'accumulent dans les cartons de Lesueur<sup>1</sup>. Le Congress Hotel est des plus confortables avec de superbes jardins, mais il est telle enceinte où s'assemblent les buveurs d'eau que l'on prendrait pour un parc à moutons (6 août 1846).

Lesueur que les événements historiques intéressent assez peu, en général, a pourtant dessiné — serait-ce pour un patriote américain — ce qu'il reste du camp du malheureux général anglais Burgoyne cerné avec ses troupes qui viennent du Canada, et contraint de se rendre aux Républicains (1777). Un peu plus loin — pour faire le pendant de ce dessin patriotique — il montrera sur le Champlain, les mâts des bâtiments coulés dans le lac pendant la seconde guerre de l'Indépendance.

Lesueur pêche dans le lac Saint-Georges, comme il a pêché à Saratoga de nouvelles murènes et une hydrargyre, pendant que Maclure explore attentivement les deux berges du lac si profondément différentes.

Les explorateurs ont poussé jusqu'à la mine de Fort-Crown Point, sur le lac Champlain (17 août), et le 19 ils étaient à Vergennes d'où ils gagnaient la mer par la rivière Connecticut en s'arrêtant successivement à Whibridge, Bratelboro, Rochester, Putney, Greensfield et Middleton que Lesueur a

1. Il existe une vue de Bathstown dessinée par Lesueur, gravée par Hill (A View of Bathston Springs taken from Aldridge. Drawn by C. A. Lesueur, engraved by J. Hill.) — C'est une réclame industrielle qu'il aura réussi à vendre.



crayonnées dans son album (19-26 août 1816) <sup>1</sup>. De là on s'en va jusqu'à Boston en longeant la côte. On s'arrête dans les petits ports de pêches à Newport, à Buzzard, à New-Bedford et à Sandwich. Les résultats de cette excursion sont merveilleux au point de vue zoologique. Les genres raie, murène, clupe, myliobate, hydrargyre fournissent maintes espèces tout à fait nouvelles pour la science. La *Raja Macluri*, par exemple, pêchée à New-Port ouvre une série où sont venues un peu plus tard s'inscrire la raie de Say, la quadrilobée et d'autres encore <sup>2</sup>. Entre New-Port et Boston on prend à la ligne l'*Osmerus viridescens* <sup>3</sup>. C'est au cours de ce voyage que nos voyageurs ont assisté à l'épisode final, bien américain, d'une querelle entre deux sectes religieuses de New-Bedford <sup>4</sup>. Ces deux sectes avaient bâti à frais communs une assez vaste chapelle en bois. Ne pouvant plus avoir de relations amicales, elles décidèrent que le bâtiment serait scié en deux dans l'axe de la porte et que l'une des deux sociétés, désignée par le sort, emmènerait sa moitié de chapelle. Un dessin de Lesueur, exécuté d'après nature, nous montre un attelage de 24 paires de bœufs, détachant de l'ensemble de la charpente un énorme carré scié, puis, monté sur deux grandes roues et qui ne comprend pas moins de trois fenêtres de façade et la moitié de la grande porte. On a traîné cette demi-chapelle dans une

1. Deux poissons nouveaux ont été pêchés dans le fleuve, le *Gadus Connecticut*, et le *Catostome gibbeux*.

2. C. A. Lesueur, *Description of three New Species of the Genus Raja*. Read July 13, 1817 (*Journ. of the Acad., of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 41-45, pl. II<sup>1</sup>, II<sup>2</sup>, II<sup>3</sup>, 1817). — Id., *Description of Several Species of the Linnæan Genus Raja of North-America*. (*Ibid.*, vol. IV, p. 100-121, pl. IV-VI, 1824).

3. Id., *ibid.*, vol. I, p. 739.

4. New-Bedford, à l'embouchure de l'Acushnet dans la baie Buzzard, la ville baleinière, principal port d'armement de l'Amérique du Nord pour la pêche de la baleine.

prairie, où Maclure et Lesueur ont pu la voir, à quelques milles de la ville <sup>1</sup>.

Après quelques jours employés par Lesueur à inspecter le marché aux poissons de Boston et à faire une courte visite à Needham <sup>2</sup>, la petite expédition continue sa route en remontant au Nord de Boston jusqu'un peu au delà de Newbury. En sortant de la ville on traversait alors de grandes prairies marécageuses que la mer couvrait à chaque marée ; de petits bras, que l'on franchissait sur des ponts de bois, s'enfonçaient en serpentant dans l'intérieur.

Nos voyageurs passent sur une digue naturelle de sable et de cailloux roulés que la mer et les vents ont formée et qui joint au continent les terres arides et les roches qui constituent le cap Ann. A droite et à gauche sont de larges baies : l'une communique avec Boston, l'autre est ouverte au N. N. E.

Lesueur séjourne à Packham où ses pêches ne lui donnent pas d'autres espèces que celles qu'il s'est déjà procurées au marché au poisson de Boston. Tout ce pays est aride et il n'y a d'arbres qu'au voisinage du petit fort qui commande le Cap.

1. Voici en quels termes Lesueur racontait l'aventure dans une lettre à Frédéric Cuvier, qui fait partie de la bibliothèque de mon excellent ami G. Lennier. « Vous me parlez de la désunion qui règne dans la Société Philomatique, cela me donne l'occasion (du récit) d'un fait qui s'est passé devant nous entre deux sectes religieuses, à qui la même église servait. Ne pouvant donc vivre d'accord, ils prirent le parti de partager l'église... Le bâtiment, quoique assez grand et construit tout en bois fut scié en deux sur le milieu de la porte et une moitié mise sur deux roues fut traînée par vingt-quatre paires de bœufs de l'autre côté de la ville de New-Bedford, au travers de laquelle cette moitié d'église passa avec grand bruit accompagnée des gens de la secte religieuse!... Nous la vîmes à quelques milles de New-Bedford lorsque nous continuâmes notre route. » (*Lettre à Frédéric Cuvier* du 30 oct. 1818).

2. Needham, petite bourgade qui se blottit au pied d'un rocher qui la protège des vents du Nord. Tout le monde y est cordonnier ; on y fait spécialement la chaussure pour dames pour les États du Sud.

Une maison d'été, élevée pour le plaisir, des Bostonnais est entièrement abandonnée.

La contrée qu'on traverse en quittant le Cap Ann est entièrement rocheuse et semble avoir été récemment abandonnée par les eaux <sup>1</sup>. De nombreuses découpures creusent le long de la côte, de petits havres fréquentés par les pêcheurs qui vont au Grand-Banc chercher la morue qu'ils salent et apportent en Virginie.

Jusqu'à Sandy-Bay ce sont les mêmes amas rocheux, les mêmes terrains presque sans arbres, les mêmes entrées de mer au milieu des marais. De loin en loin seulement, là où un peu de bois a été conservé, surgit un coin pittoresque et agréable <sup>2</sup>.

Remontant toujours au Nord, Maclure et Lesueur viennent à Newbury-Port. Cette ville maritime était construite en bois comme presque toutes les cités naissantes des États-Unis : un terrible incendie, dont on voyait encore les traces, l'avait réduite en cendres et on la rebâtissait en briques. Ainsi faisait-on aussi à Salem ! Sous les yeux même de nos voyageurs, le feu prend à une maison située en face de l'hôtel où ils reposent ; la maison est du nouveau type et l'incendie est promptement éteint....

Lesueur gardait le souvenir d'une chasse en bateau dans le bras de mer qui se prolonge près de Newbury-Port. Sur les

1. Les environs de Marblehead et de Salem sont de même nature. A Marble-Head, Lesueur a fait d'heureuses captures ; un sélacien notamment, le *Somniosus brevipinnis*, une clupée, la *lupea Celongata*, le brochet jaune (*B. flavescens*).

2. Tout ce pays a dû bien changer depuis lors ; les sables, continuant à s'amasser sous l'action des vents, ont en mainte place comblé les entrées des canaux et le marais salé a dû se dessécher lentement, et, plus que jamais, la contrée est devenue propice aux nourrisseurs. Déjà au temps de Lesueur, tout ce qui n'était point pâturage servait à cultiver la pomme de terre ou le maïs. Les indigènes obtenaient le blé qui leur était nécessaire en l'échangeant contre leurs salaisons.



bancs de sable qui couvrent les prairies du côté de la mer, les phoques vivaient en grand nombre; les canards, les sarcelles, les pluviers formaient, plus en arrière, des bandes innombrables.

La pêche, contrariée par les grands vents soufflant de l'Est, fut beaucoup moins heureuse; elle ne laissa pas cependant d'enrichir la faune maritime du Nouveau-Monde de nombreuses espèces.

Nos deux naturalistes sont rentrés de Newbury par Worcester, ville inhospitalière à l'étranger; Springfield, toute pleine de visiteurs, venus à l'occasion d'une grande revue de la milice; Westfield enfin, et Newburg-sur-l'Hudson, où ils laissent chevaux et voitures pour descendre par le *steam-boat* prendre quelque repos à New-York. Ils refaisaient quelques jours plus tard le même chemin en sens inverse.

Newburg où nos voyageurs venaient reprendre leur véhicule, était alors une bien modeste bourgade de l'Hudson, qui, comme toutes les cités naissantes des États-Unis avait été fondée sur un plan des plus ambitieux et Lesueur contemplait avec un certain scepticisme ces préliminaires de grande ville qui ne se réalisèrent pas sur place <sup>1</sup>, mais d'où sortirent, par contre, des cités puissantes (comme Buffalo) dont Lesueur n'a pas toujours prévu, il faut le reconnaître, le brillant avenir.

Newburg, bâti en partie en briques sur le terrain de transition, est située sur la pente d'un coteau de la rive occidentale de l'Hudson. Les montagnes de roche primitive qui s'élèvent à l'Est, sous le nom de Taconie-Ranges, forment à la petite

1. Newburg, malgré sa situation sur le fleuve Hudson, et ses lignes de chemins de fer sur New-York, etc., ne dépasse guère 18,000 habitants.

ville des environs pittoresques. Son commerce, sans importance contribue seulement à approvisionner New-York <sup>1</sup>.

Un chemin fort mauvais mène de Newburg à Berlin. Le terrain s'améliore, le pays est mieux cultivé; un certain calcaire que vient étudier sur place W. Maclure abonde en fossiles et le Kateskil, longé à droite, est riche en pétrifications variées.

On revient vers le Sud, le sol est plus uniforme, et une belle plaine s'ouvre, ancien lac desséché entre deux collines qui l'enceignent. Au petit village de Bath, on fait la rencontre dans une taverne du premier *quaker* que l'on ait encore vu. Le pays est assez beau jusqu'à Bethléem, joli endroit, dans un site agréable où les *Moraves* sont solidement établis et dans une taverne tenue par un frère de la société, nos voyageurs font la connaissance du botaniste Leconte, de Savannah, venu de son côté, explorer la contrée.

On visite ensemble la maison d'éducation que dirige les sœurs moraves et l'on entend à l'église de très bonne musique faite par les indigènes qui sont tous allemands. Cette colonie germanique cultive avec beaucoup de soin un sol uni et propre. Le blé est de beaucoup la plante la plus répandue.

Le paysage change peu jusqu'à Philadelphie où nos voyageurs parviennent le 20 octobre pour faire quelque séjour, après un voyage de quinze mois.

---

1. Il se fait aujourd'hui à Newburg un grand commerce de bois et de charbons.



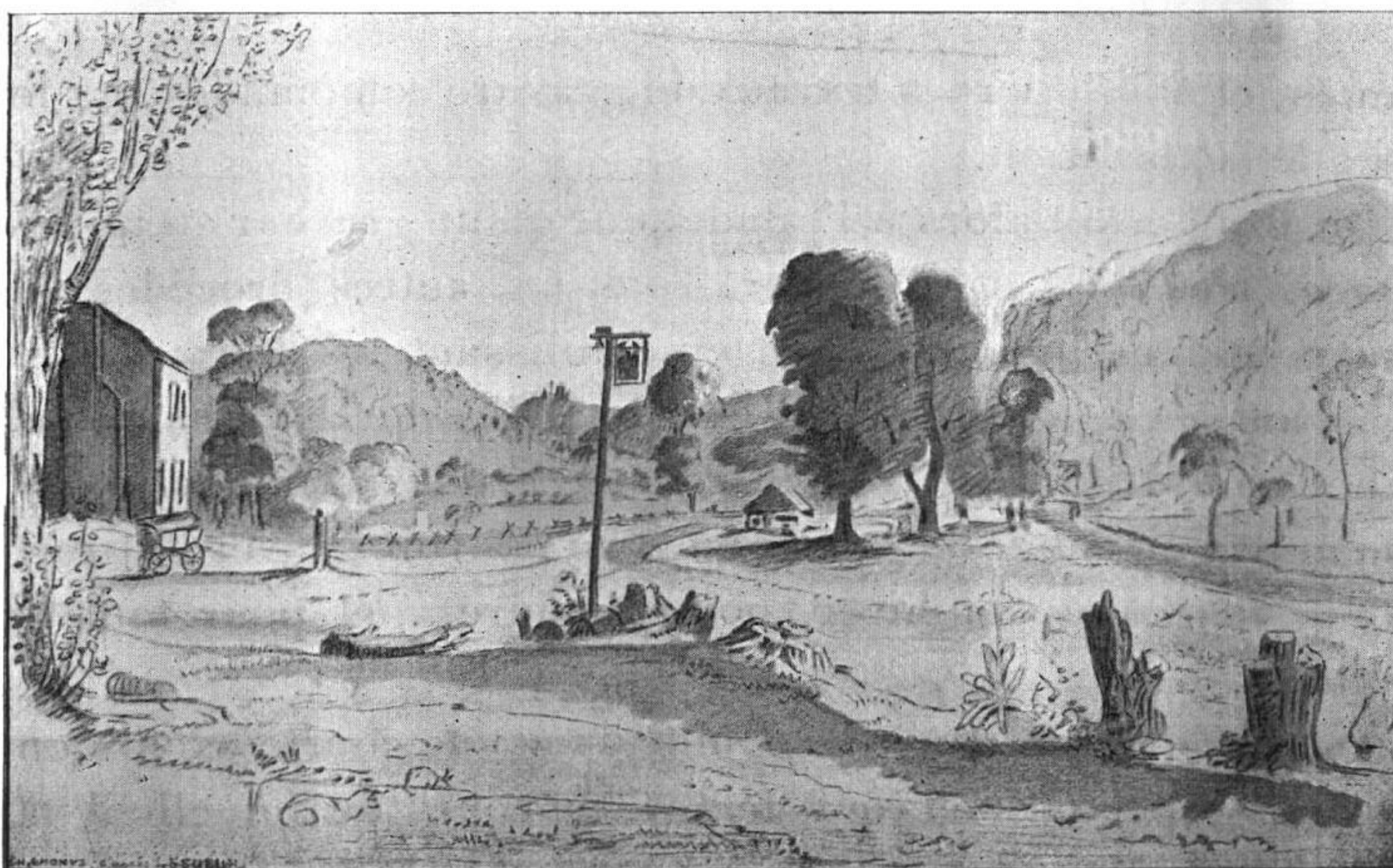


Fig. 4. — Une route dans l'intérieur de la Pensylvanie (1816).  
(D'après une aquarelle de C.-A. Lesueur).

### III

AUTOUR DE PHILADELPHIE. — DANS LE NEW-JERSEY ET SUR LA  
FRONTIÈRE CANADIENNE. — KENTUCKY ET HUDSON  
(1816-1825).

En arrivant à Philadelphie où il allait s'établir pour une période de neuf ans (1816-1825), Lesueur était encore engagé par son traité avec Maclure, qui ne prenait fin qu'au commencement d'août 1817. Il se mit donc en mesure pour se trouver prêt, le cas échéant, à satisfaire aux obligations qu'il avait contractées. Il devait tout à la fois, comme nous l'avons vu, faire les dessins utiles, préparer les pièces reconnues intéres-



santes, et surveiller les travaux de gravure commandés par le chef de l'expédition.

Or, il n'y avait alors à Philadelphie qu'un graveur en taille-douce, très lent et très cher ! Tous les autres procédés en usage étaient inusités. Tout en établissant les diagnoses et achevant les figures des espèces nouvelles qu'il a recueillies depuis son départ de Falmouth, notre artiste installe donc de son mieux un modeste atelier où il va pouvoir graver et tirer, s'il le faut, dès cet hiver, pour Maclure... et pour tout le monde <sup>1</sup>.

Au printemps Maclure l'entraîne dans une courte excursion de vingt-sept jours en New-Jersey, au cours de laquelle il va se lier avec deux hommes qui compteront bientôt parmi ses meilleurs collaborateurs et amis. Ce sont Thomas Say et Gehrart Troost.

Thomas Say, descendant d'une famille de huguenots émigrés en Angleterre après la révocation de l'Édit de Nantes, est un homme dans toute la force de l'âge <sup>2</sup>. Il a participé à la fondation de l'Académie des sciences naturelles et travaille laborieusement depuis cinq ans à l'étude de la zoologie américaine <sup>3</sup>, et, en particulier des insectes, des crustacés et des coquilles d'eau douce <sup>4</sup>. « C'est un gentleman, dit Morton,

1. Dès le 14 mars 1817 il envoie à son ami Desmarest, de l'Académie des sciences, des gravures de *son impression*. J'emprunte ce renseignement à une abondante collection de lettres écrites par Lesueur à Desmarest de 1817 à 1837 et que M. G. Lennier possède dans sa bibliothèque personnelle.

2. Né à Kingsessing, Pennsylvanie, le 27 juillet 1787, il est mort à New-Harmony, Indiana, le 21 février 1836.

3. Cf. Benjamin H. Coates, *A biographical Skotch of the late Thomas Say, read before the Academy of Nat. sc. of Philadelphia*. Dec. 16. 1834. Philadelphia, 1835, br. in-8°.

4. Say a publié sur ce dernier sujet un important ouvrage imprimé à New-Harmony en 1830, et dédié à Maclure. *Small but sincere tribute of respect and friendship* (Th. Say, *Conchology or Description of the Shells of North America illustrated by coloured Figu-*

qui unit à un remarquable degré l'amour de la science et toutes les vertus sociales ».

Gehrart Troost, un hollandais de Bois-le-Duc <sup>1</sup>, ancien pharmacien à la Haye, est aussi l'un des fondateurs de la même Académie. Il a été élève d'Haüy et s'occupe spécialement de minéralogie. En 1809, le roi Louis de Hollande l'avait attaché à une expédition scientifique envoyée à Java. Fait prisonnier par un croiseur anglais, il avait, au bout d'un certain temps, recouvré sa liberté, et, après un second séjour à Paris, s'était rendu aux États-Unis pour gagner de nouveau Java par le Pacifique. Maclure l'avait fait renoncer à ce chimérique projet.

Say a déjà été à Great-Egg-Harbour en 1814; il conduit la compagnie. A moitié route, on découvre dans une argile d'un gris bleuâtre, analogue à celles de la Hève, un crabe fossile extrêmement curieux. L'itinéraire en New-Jersey procure, en outre, au géologue des bélemnites, des comes, etc., et au zoologiste quelques espèces nouvelles, la raie de Say, la raie quadrangulaire, un batrachoïde pris à Egg-Harbour et la sertulaire de Desmarest qui couvre les valves des huîtres sur toute cette côte. Troost a recueilli des minéraux intéressants à Franklin-Mine et Eastown <sup>2</sup>.

C'est le dernier épisode du voyage en commun de Maclure et de Lesueur. George Ord remplace ce dernier dans l'exploration en Floride que Maclure poursuit d'octobre 1817 à mai 1818 <sup>3</sup>.

*res from original drawings executed from Nature.* New-Harmony. Indiana. Printed at the School Press, 1830, in-8°. — Cf. *A Glossary to Say's Conchology*, New-Harmony, Indiana, print. by R. Beck and J. Bennett, 1832, br, in-8° de 25 pp.

1. Né à Bois-le-Duc, le 15 mars 1776, il est mort à Nashville, Tennessee, le 16 août 1850.

2. C'est dans les minerais de Franklin-Mine que Nuttall a découvert précédemment la *maclurite*.

3. George Ord est un autre membre de l'Académie des sciences naturelles. Mammalogiste et surtout ornithologue, il achève le grand ouvrage de Wilson sur les *Oiseaux*

Libre désormais de son temps et de sa personne, Lesueur s'est installé à Philadelphie comme graveur-naturaliste et comme professeur de dessin. Son établissement est d'ailleurs des plus sommaires : « Si vous voyiez ma chambre, écrit-il à son ami Desmarest, de l'Académie des sciences, c'est un monde ». Et il énumère « les peaux de poisson, les bocaux, les fossiles, coquilles et autres ». Ce sont des tortues qui se promènent au milieu des collections..... les dermestes qui lui ont dévoré des oiseaux et des quadrupèdes... les larves dont il nourrit ses tortues!!...

« Au beau milieu de tout cela est l'atelier de gravure, de dessin : il y a peu de jours c'était la presse, le noir, etc.

« Quand on demande l'imprimeur, je me présente; quand on demande le graveur, je me présente; quand on demande le dessinateur, je me présente encore, etc... Je fais tout ce que je peux pour rendre tout le monde content et je n'en viens pas à bout... et la fortune me fuit... Les écus.... ne viennent point..., etc. ».

Il faut vivre cependant, et, dans ce pays tout est cher. Les 125 dollars, que Lesueur a touchés jusqu'ici de Maclure chaque trimestre, lui assuraient à peine le plus strict nécessaire. Sa pension de France ne lui arrive que très irrégulièrement <sup>1</sup>.

*d'Amérique.* Il est des plus zélés pour les intérêts de la Compagnie et Lesueur affirme quelque part que *sans lui, pas de bulletin*. George Ord avait beaucoup d'amitié pour Lesueur et c'est lui qui, après la mort du voyageur, lut son éloge, en avril 1849, à la Société Philosophique Américaine (*A memoir of Charles Alexander Lesueur*. Read before the American Philosophical Society, at the stated meeting. on the 6th of april 1849, by George Ord (*from the Americ. Jour. of L. C. and Arts.* 2<sup>o</sup> Sér. Vol. VIII, n<sup>o</sup> 23, sept. 1849).

1. On lit dans une lettre de Lesueur père du 31 janvier 1817, relative aux certificats de vie de notre voyageur : « Tachez doresnavant de m'envoyer ce certificat peu après les époques des 22 juin et 22 décembre, car nous sommes dans des circonstances difficiles..... Quand il est question de réclamer des fonds on ne paye aujourd'huy que très difficilement...., .....tout est bien incertain dans ce bas monde, et on n'est que trop souvent déchu de ses espérances. »



Il ouvre donc une Académie où l'on dessinera sous ses yeux trois fois par semaine, de cinq à sept heures du matin. De plus, il donne régulièrement des leçons en ville et même à la campagne et il arrive rapidement à subsister de son crayon et de son pinceau. « Mes affaires ne vont ni bien ni mal, écrit-il à Desmarest le 6 décembre 1818, je fais assez pour vivre ». Mais quelle existence de fatigue et de labeur !

« Je pars le mercredi et le samedi à 4 heures du matin à pied, écrit-il à son ami, je parcours 15 milles durant lesquels je me repose trois fois pour donner mes leçons à de très aimables demoiselles <sup>1</sup> qui parlent grec, latin, etc., et font de la botanique, et je rentre le soir à la maison; souvent chargé de roches, poissons, lézards, etc. que mes courses m'ont fournis. Le vendredi et le dimanche qui sont mes jours francs, je les emploie, comme vous le voyez, à écrire à mes amis. »

- Ces amis ce sont à Paris les naturalistes Desmarest, Latreille, S. Léman, Blainville, le graveur Meunier, l'historien Noël de la Morinière, et aux États-Unis Thomas Say, Gehrart Troost dont j'ai déjà parlé et plusieurs autres membres des Sociétés Savantes de Philadelphie et de New-York qui se sont empressées d'ouvrir leurs portes au collaborateur de Péron.

L'Académie des Sciences Naturelles de Philadelphie est la première de ces institutions dont Lesueur soit devenu membre. Fondée en janvier 1812, la jeune compagnie n'a reçu son *incorporation* que le 25 avril 1817 et le premier numéro de son journal paru en mai suivant débute par une note de Lesueur à laquelle on a bien voulu faire les honneurs de la

1. Lesueur a conservé soigneusement dans ses papiers un petit certificat que lui ont donné ses gentilles élèves de Brandywine qui l'avaient retenu prisonnier, *detained M. Lesueur by main force* (2 sept. 1822).

nouvelle publication. A défaut de travaux d'un ordre plus élevé, notre naturaliste a donné dans ces quelques pages le diagnose de six espèces du genre *Firola*, observées avec Péron dans la Méditerranée en mars et en avril 1809 <sup>1</sup>. La note est accompagnée d'une planche dessinée et gravée par notre artiste *C. A. Lesueur D. et Sc.* D'ailleurs toutes les autres planches de ce premier volume, au nombre de trente, ont été également dessinées et gravées par lui, sauf deux pages de botanique de Nuttall, dont il a exécuté les dessins, mais dont ce botaniste a confié la gravure à deux artistes en taille douce de Philadelphie ou d'ailleurs. Le premier volume ne contient pas moins de dix notes de Lesueur, et les quatre volumes suivants qui continuent les publications de l'Académie jusqu'à 1826 en renferment seize autres et sont ornées de 41 planches de sa main <sup>2</sup>. De 1817 à 1825 Lesueur fut l'un des trois *curateurs* de l'Académie.

Il avait été nommé, en outre, membre étranger de l'*Ame-*

1. C. A. Lesueur, *Description of six new species of the genus Firola, observed by Messrs. Le Sueur and Péron in the Mediterranean Sea in the months of March and April 1809* (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc.* Vol. I, p. 3-8 et pl. I, 1817, in-8°).

2. Il est vrai que sur ces 71 planches de l'exemplaire du Muséum de Paris que j'ai sous les yeux, il y en a 14 qui n'existent pas dans les exemplaires ordinaires. Lesueur faisait ainsi des tirages à petit nombre de planches supplémentaires qu'il envoyait à quelques privilégiés : « Vous trouverez dans mon envoi, écrivait-il à Desmarest (*Lettre du 22 décembre 1824, Coll. Lennier*) plusieurs planches qui ne sont pas et ne seront pas dans le journal de la Société d'Histoire Naturelle de Philadelphie. C'est pourquoi je vous engage à les conserver pour les joindre et en faire un *miscellanea*. Vous y trouverez la figure du *Cepholopter Giorna* (*Journ. cit.*, Vol. IV, pl. VI), dont j'avais fait passer une description et un dessin en France. J'ai attendu un an sans en entendre parler, je me suis décidé à le publier avec les autres... » Desmarest recevait dans le même paquet le portrait de sa raie (*R. Desmarestt*).

J'ai retrouvé dans les papiers de Lesueur que m'a remis son neveu M. Quesnay une vingtaine d'autres planches de poissons ainsi tirées à petit nombre et qui ont fourni à M. Vaillant, mon collègue du Muséum l'occasion d'une communication spéciale à la Société Philomatique (L. Vaillant, *Note sur l'œuvre ichthyologique de C. A. Lesueur*, (*Bull. Soc. Philomat. de Paris*, 8<sup>e</sup> sér. T. VIII, p. 15 et suiv. 1895).

*rican Philosophical Society* de la même ville (1818), à laquelle il a donné quelques diagnoses <sup>1</sup>.

Il faisait aussi partie de la *Societas Medica Philadelphensis*, du *Maclurian Lycœum of Philadelphia* et du *Lycœum of Natural History of New-York*.

La Société Philomatique de Paris dans laquelle il était entré le 12 mars 1814 avait publié quelques courtes notes qu'il avait présentées, tantôt seul et tantôt associé à son ami Desmarest <sup>2</sup>. Les Sociétés d'Histoire Naturelle et Linnéenne de Paris, la Société Linnéenne du Calvados avaient inscrit son nom sur leurs listes. Enfin il avait obtenu le 29 novembre <sup>3</sup> 1815 le titre envié de *Correspondant du Muséum* et dès l'année suivante il avait commencé à correspondre avec ce grand établissement <sup>4</sup>.

Toutes ses lettres — ou bien peu s'en faut — de 1819 à 1834 ont été soigneusement gardées; les inventaires de ses caisses signés de Dufresne, de Valenciennes, de Duméril et Bibron, existent encore et l'on peut se rendre compte de l'importance réelle des services rendus aux sciences naturelles pendant ces quinze années par le laborieux voyageur.

Les lettres de Lesueur aux professeurs du Muséum, écrites sans agrément, sont ternes et monotones. Il y annonce ses envois, en indiquant parfois l'intérêt qu'ils peuvent offrir; il communique des notes défectueuses qu'il voudrait que l'on imprimât dans les *Annales* <sup>5</sup>; il signale des achats à faire;

1. Cf. *Transact of the American Philosoph. Soc.* N. S. Vol. I, p. 383-394, pl. XII, 1818.

2. Voy. *Bull. des Sc. de la Soc. Philomat. de Paris*, 1814, p. 5, 45, 52; 1815, p. 70, 74; 1817, p. 157.

3. *Mus. d'Hist. Nat., Proc. Verb. des Séances*, t. XXI, p. 2.

4. Le premier envoi de Lesueur a été reçu au Jardin des Plantes le 17 février 1819.

5. Il reconnaît toutefois que ses notes sont parfois bien informes, pleines d'erreurs et qu'elles ont besoin de corrections : « lorsque je vous les adresse, écrit-il aux professeurs du Muséum, je me repose sur votre indulgence et sur votre bienveillance pour en écarter



indique des correspondances à établir; provoque la rédaction et l'envoi de *desiderata*; présente des naturalistes américains qui viennent visiter Paris; enfin sollicite des moyens d'action qui lui font cruellement défaut à Philadelphie.

Lesueur voudrait pouvoir entreprendre dans quelques-uns de ces pays neufs qui bordent les territoires déjà colonisés, en Floride, par exemple ou sur le Missouri, des recherches étendues, dont il sent fort bien l'intérêt.

« Pour pouvoir étudier, s'écrie-t-il dans une lettre à Frédéric Cuvier <sup>1</sup> il faut avoir l'esprit dégagé des besoins journaliers, besoins qui nous occupent sans cesse et nous détournent du plaisir de poursuivre nos recherches ». « Confiné dans ma sphère ou courant pour mes leçons de dessins, écrit-il à un autre <sup>2</sup>, je ne puis plus observer.... ».

« Mes occupations me forcent d'être sédentaire, je ne puis pas courir le pays comme je le désirerais, séjourner sur les

les choses inutiles et y rétablir plus d'ordre que je n'en mets » (*Arch. Mus.*). Ce correcteur qu'était pour lui Péron, il ne le retrouvera pas plus au Muséum qu'ailleurs; il s'en irritera à la longue et cessera d'envoyer ses essais de rédaction.

« Je n'ai plus entendu parler des espèces nouvelles de *béroe* que j'ai fait passer en France et qui y sont bien arrivées, ainsi que des notes et dessins des *Stephanomye* et de plusieurs autres genres que j'avais adressés au Muséum.

« Je comptais faire de nouveaux envois de ce genre pour ne pas priver une patrie des choses nouvelles que j'ai rencontrées et dont je lui faisais hommage. Peut-être ne les trouve-t-on pas suffisamment intéressantes. Je me propose à l'avenir de les publier ici. On m'en fera le reproche, je le sais, mais on le devra à cette espèce d'indifférence qui existe chez nous. Une seule note suffirait pour constater leur existence, les hommes sont partout les mêmes, ils ne pensent qu'à eux, et ici la maladie gagne.

« Je m'aperçois de cela tous les jours pour les objets d'histoire naturelle que l'on découvre. Personne ne veut les laisser aller en Europe avant qu'ils ne soient publiés en notes ici. On devient égoïste... bientôt ils le seront plus que dans l'Europe » (*Lettre à Desmarest*, s. d.).

1. Lettres à Frédéric Cuvier du 30 oct. 1818 (*Coll. Lennier*).

2. Lettres à Desmarest, 6 déc. 1818 (*Ibid.*).

côtes pour observer les animaux marins, multiplier mes dessins et augmenter mes collections. Mes moyens ne me le permettent pas. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent est dû à la libéralité de M. Maclure <sup>1</sup> ; peu d'hommes feront ce qu'il a fait et ce qu'il fait encore... ».

Un voyage surtout le tente à cette époque, voyage singulièrement intéressant pour un naturaliste et dont il trace ainsi le programme. On partirait de la Nouvelle Orléans, en mars ou en avril, avec un petit bateau l'on irait, de banc en banc, en contournant la Floride et l'on monterait vers Terre-Neuve, tout en draguant de temps en temps à quelques milles de la côte. Comme le développement des animaux est plus tardif dans le Nord que dans le Sud, on se trouverait arriver successivement sur les lieux au moment précis où ils viennent à la surface pour y reproduire leur espèce, et l'on pourrait observer tout à la fois la succession des faits dans l'espace et dans le temps.....

Il sollicite tout le monde en faveur de cette mission sur le littoral floridien. Mais voici que le bruit se répand (oct. 1818) qu'une expédition va être faite sur le Missouri *avec un bateau à vapeur* et le voyage en Floride passe au second plan, dans les préoccupations de l'explorateur.

Lesueur écrit alors à Frédéric Cuvier : « Ce serait une belle occasion pour des recherches sur les quadrupèdes... Say en est... et peut-être Leconte, de Savannah ! J'ai le projet de les accompagner et de visiter au retour le golfe du Mexique pour les mollusques !... Mais pour cela il faut que j'abandonne les ressources que j'ai ici... Me trouvant sans moyens

1. Maclure retournait sur ces entrefaites en Europe, il arrivait au mois d'avril à Paris, d'où il envoyait des lettres à Lesueur... Le voyage de Maclure en Espagne, dont il sera question plus loin, est quelque peu postérieur.

je ne ferais qu'un voyage pénible et fatigant à la fin duquel je n'aurai rien pour me remettre de mes privations...

« Si j'étais commissionné du gouvernement et jouissant, comme les autres naturalistes français envoyés dans les autres parties du globe, d'un traitement honorable, les frais de voyage payés, je pourrais m'y livrer avec sécurité et abandonner les autres travaux étrangers à mes goûts et dont la perte de temps est irréparable; mais comme il faut vivre avant tout, il faut faire des sacrifices... »

A défaut d'autre voyage plus important, Lesueur se laissait enrôler au commencement de 1819 dans la mission de la frontière Canadienne. Il s'agissait de terminer la carte dressée par le Commissaire du Gouvernement Américain chargé de déterminer la limite entre le Canada et les États-Unis <sup>1</sup>.

Nous n'avons d'autres renseignements précis sur cet épisode de la carrière de notre naturaliste que quelques lignes écrites à Desmarest le 22 mars 1819 et un album de croquis, suivant l'Hudson d'Albany à New-York et portant la même date.

Il a passé les vacances de 1821 dans le Kentucky, il est retourné à Albany au commencement de 1822 et nous le retrouvons sur l'Hudson, toujours observant et dessinant, vers le milieu de 1823 <sup>2</sup>.

1. Il apprenait au cours de ces opérations, par une lettre de son père, que le gouvernement lui avait fait, beaucoup trop tard « une grâce de 200 fr. par mois pour accompagner l'expédition du Missouri! » (*Lettre à Fr. Cuvier du 22 mars 1819. Coll. Lennier*).

2. Lesueur pense toujours au golfe du Mexique, et le 14 octobre 1823, il écrit *en confidence* à Desmarest, que « le consul général l'a recommandé au Ministre de la marine et l'ambassadeur de France au Ministre de l'Intérieur afin d'obtenir les moyens d'une exploration du golfe du Mexique ». Deux milles gourdes par an (10,000 francs) ne sont pas trop dans ce pays... « En attendant, je continue mes élèves qui m'occupent depuis le matin jusqu'au soir; jouissant d'un peu de considération dans la ville, j'ai les meilleures et les plus respectables maisons de Philadelphie et de très jolies pupilles. »



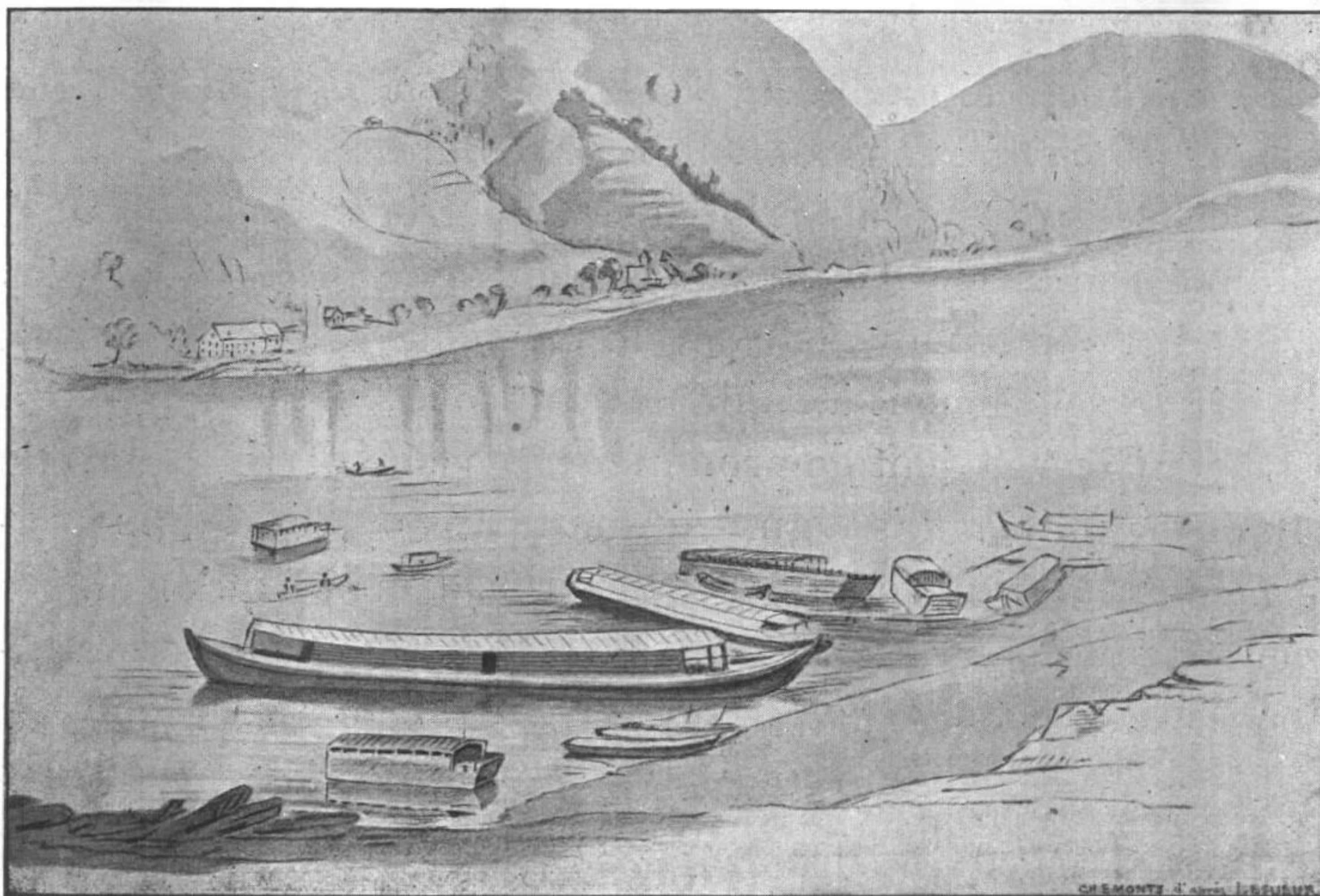


Fig. 5. — Sur l'Ohio, en arrivant à Pittsburg.  
(D'après une aquarelle de C.-A. Lesueur).

#### IV

#### DE PHILADELPHIE A NEW-HARMONY PAR PITTSBURG ET L'OHIO (1825-1826).

Toute l'activité de Maclure s'était tournée, dès 1819, vers l'étude des questions sociales et en particulier de celles qui se rattachaient à l'éducation populaire <sup>1</sup>.

1. Nous avons vu que son travail définitif sur la géologie des États-Unis avait paru en 1818.

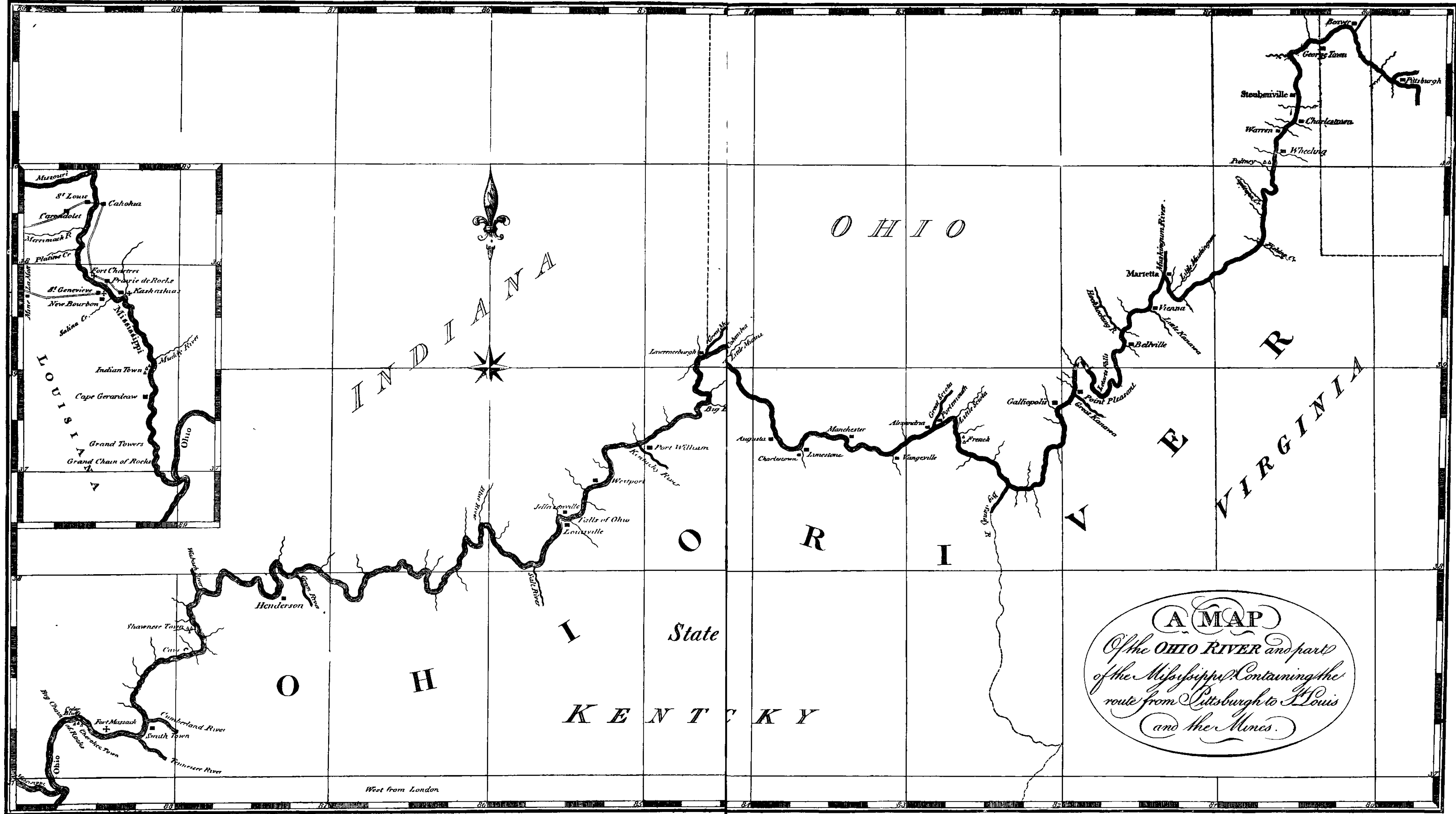


Il avait imaginé un plan d'enseignement sous la forme d'une *école d'agronomie*, dans laquelle on combinerait le travail physique à la culture morale et intellectuelle. L'enseignement ainsi ordonné s'adresserait exclusivement aux *basses classes*, privées jusque là de tout moyen de développement et dont il espérait obtenir le relèvement à l'aide de ses procédés pédagogiques.

Les Cortès venaient de promulguer une constitution nouvelle qui promettait à l'Espagne, si longtemps opprimée, un gouvernement relativement libéral. Il parut à Maclure qu'un milieu comme celui-là serait particulièrement favorable à ses expériences intellectuelles et morales. Il acquit donc du nouveau gouvernement espagnol 10,000 acres de terre aux environs d'Alicante et il était prêt à commencer son *schema de bienveillance pratique*, suivant l'expression de Morton, son biographe, (*to commence his schema of practical benevolence*), lorsque le gouvernement constitutionnel, avec lequel il avait traité, fut renversé et l'ancien régime avec tous ses abus, imposé de nouveau à ce malheureux pays. La propriété achetée par Maclure était du bien d'Eglise confisqué par les Cortès ; les moines revinrent et le philanthrope américain fut dépossédé « sans cérémonie et sans remboursement ».

Désappointé et mortifié tout à la fois de ce lamentable avortement de ses plans humanitaires, Maclure aurait voulu, avant de quitter ce pays qu'il avait rêvé de régénérer, en étudier tout au moins les ressources géologiques et minéralogiques. Mais, obligé de renoncer à visiter les cantons les plus intéressants, occupés par des bandes de brigands qui rançonnaient les voyageurs <sup>1</sup>, il se résolut à rentrer aux États-

1. Voy. les lettres de Maclure à Silliman dans l'*American Journal of Sciences and Arts*. Vol. VII, p. 187, 1824. Vol. IX, p. 157, 1825.— « Fatigued and tired with the injustice, cruelty, oppression and folly of despotism I left Alicante », etc.







Unis pour y mener à bien ce qu'il n'avait pas pu réaliser en Espagne (1824).

C'était le moment où le *settlement* de New-Harmony, sur le Wabash <sup>1</sup>, venait d'être acquis par l'excentrique auteur du *Social system*, l'Écossais Robert Owen<sup>2</sup> (avril 1825). Plusieurs personnes intelligentes, séduites par les théories du novateur, s'étaient laissé entraîner à donner leur concours à une tentative qui n'était qu'une *utopie*.

Maclure, toujours préoccupé de ses projets en faveur de l'éducation populaire, crut trouver là un centre favorable pour son *Agricultural School*, non pas qu'il adoptât toutes les vues des communistes de New-Harmony, dont un grand nombre trouvaient chez lui, au contraire, un accueil plutôt hostile ; mais parce qu'en faisant certaines concessions, il pouvait se mettre en état de réaliser — du moins le croyait-il — le programme qu'il résumait dans cette belle formule : *The greatest good for the greatest number*.

1. Ce *settlement* avait été fondé par un allemand, nommé George Rapp, chef de la secte des *Harmonistes*. Après s'être établi d'abord à la Crique de Conaquanetta (Old-Harmony) Rapp avait amené ses sept à huit cents coreligionnaires souabes dans le Wabash et ils avaient construit le village de New-Harmony (1814), qu'ils venaient de vendre, après dix ans d'occupation, pour 190,000 dollars, au fameux réformateur écossais Robert Owen (1814). (Cf. G.-S. Cumings, *The Western Pilote containing Charts of the Ohio River and of the Mississippi from the Mouth of the Missouri to the Gulf of Mexico accompanied with Direction for navigating the same, and a Gazetteer or Description of the Towns on their Banks. Tributary Streams*, etc. Cincinnati, 1829, in-8°. — Le même auteur avait publié sept ans plus tôt, en 1822, à Philadelphie, un ouvrage dont le titre est presque semblable, *The Western Navigator containing Charts of the Ohio River in its whole extent and of the Mississippi*, etc. (Philadelphia, Littell, 1822, 2 vol. in-fol). Ces deux ouvrages, aujourd'hui très rares, figurent l'un et l'autre parmi les livres de Lesueur à la bibliothèque du Muséum du Havre, ainsi que les ouvrages de même nature de Gilleland et de Collot.)

2. On trouvera beaucoup de renseignements sur R. Owen et sa *New View of Society* dans l'article que lui a consacré M. Leslie Stephen dans la biographie anglaise (*Dictionary of National Biography*, vol. XLII, p. 444-452). Je ne reprocherai qu'une chose à M. L. Stephen, c'est d'avoir méconnu la puissante personnalité de Maclure et d'avoir tout ignoré de lui. Il l'appelle *A Mr Maclure* !!

Il envoya à New-Harmony sa riche bibliothèque <sup>1</sup>, ses instruments, ses collections d'histoire naturelle, de façon à faire tout de suite de cette localité un *centre d'éducation* pour l'ouest des États-Unis.

Il acheta de vastes terrains dans la ville nouvelle et aux environs et il put ainsi poursuivre dans toute son indépendance, pendant plusieurs années, son *rêve humanitaire* <sup>2</sup>.

Maclure avait le plus grand désir d'attirer dans le centre intellectuel nouveau qu'il fondait, quelques-uns des hommes distingués dont il aimait à s'entourer à Philadelphie <sup>3</sup>. Il s'adressa notamment à Lesueur, à Say et à Troost, ses compagnons habituels et ses amis. Le souci de plaire à un bienfaiteur qui tenait essentiellement à l'emmener directement dans l'Indiana ; sa vieille passion de voyages et d'aventures que cette proposition venait réveiller ; le désir depuis longtemps comprimé d'élargir le champ de ses explorations, l'insuccès des demandes de missions qu'il avait adressées en France, tout cela décidait rapidement Lesueur à abandonner *l'existence que ses travaux lui assuraient à Philadelphie* pour reprendre ses explorations, dans une contrée presque inconnue des naturalistes.

Say fit comme Lesueur, et Troost ne tarda pas à les rejoindre. Le 27 novembre 1825 un *quille-boat*, qui portait le beau nom de *Philanthropist*, s'éloignait de Pittsburg et descendait

1. Cette bibliothèque fut ramenée à l'Académie de Philadelphie par Ch. Pickering en 1835. Elle comptait alors 2259 volumes.

2. New-Harmony est demeurée une bourgade d'un millier d'habitants (2,600 avec le *township*) ; c'est une station du chemin de fer de Mount-Vernon ; on y signale seulement une minoterie et une distillerie.

3. In leaving Philadelphia for New-Harmony M. Maclure induced several distinguished naturalists to bear him company, as coadjutors on his educational designs ; and among them were M. Say, M. Lesueur, Dr Troost and a few others, who had already earned an enviable scientific reputation (S. G. Morton, *loc. cit.*, p. 21).



l'Ohio, avec 27 passagers et 10 hommes d'équipage. C'étaient d'abord l'acquéreur et le vendeur, W. Maclure et R. Owen, ce dernier accompagné de l'un de ses fils. Puis c'étaient Thomas Say et C. A. Lesueur dont il vient d'être question, puis encore deux instituteurs, suivant la méthode de Pestalozzi, recrutés à Paris, William Phiquepal et Madame Fretageot <sup>1</sup>, un certain M. Price, sa femme et ses trois enfants, les sieurs Smith, Dupalais, Bill et sa fille, miss Hale, cinq autres femmes et six jeunes enfants <sup>2</sup>.

Rien de plus curieux que de voir nos philanthropes, comme les vit Lesueur, sur le toit de la lourde barque, descendre gravement le fleuve parfois encombré. La navigation n'est pas dangereuse par elle-même sur l'Ohio; Français et Américains ont dressé à grande échelle de bonnes cartes qu'on vend à Pittsburg <sup>3</sup> et, d'ailleurs, on ne marche presque jamais que de jour, et le soir on s'amarré à quelque arbre de la rive. Mais il gèle et parfois le bateau se laisse prendre dans les glaces et il faut lui tailler un chemin jusqu'au courant.

1. Maclure avait présenté au public américain ces deux collaborateurs dans une note insérée en février 1826 dans le journal de Silliman (W. Maclure, *An Epitome of the Improved Pestalozzian System of Education, as practised by William Phiquepal and Madam Fretageot, formerly in Paris and new in Philadelphia* : communicated at the request of the Editor (*The Americ. Journ. of Sc. and Arts*, vol. X. febr. 1826, p. 144-145.) — Silliman faisait observer à la fin de cet article que le système d'éducation de Pestalozzi a été introduit aux États-Unis *by the public spirit and liberality of Mr. Maclure*.

2. J'emprunte ces renseignements minutieux au volume manuscrit de Lesueur intitulé : *Esquisses et croquis des lieux où nous avons passé depuis le départ de Philadelphie à Pittsburg et de Pittsburg à New-Harmony pendant notre navigation à bord du quille boat en descendant l'Ohio depuis le 27 novembre 1825 jusqu'au 26 janvier 1826* (Bibl. du Mus. du Havre).

3. *The Ohio and Mississippi pilot consisting of a Set of Charts of those Rivers, representing their Channels, Islands, Ripples, Rapids... accompanied with Direction for the Use of Navigation, to wich is added the Geography of the States and Territories West and South of the Alleghany Mountains, etc.*, by A. C. Gilleland.

Le fleuve charrie abondamment. Arrivé le soir à Louisville (19 janvier), le bateau a été amarré en amont du pont qui franchit la Grass-Deer-Creek, avec d'autres *quille-boats*, *flat-boats*, etc. : les glaçons s'accumulent et l'on est obligé de remonter le lourd bateau de quelques centaines de verges, « afin de prendre mieux le courant pour passer le rapide ». On visite la ville et tout en admirant la belle ordonnance de ses rues larges, coupées à angles droits, Lesueur se souvient qu'il y a juste un tiers de siècle montait sur l'échafaud le pauvre roi dont la ville américaine porte le nom en souvenir de la guerre de l'Indépendance. Le lendemain matin, on franchit le *fall* non sans quelque émotion, ballottés quelques instants dans sa rapidité écumante <sup>1</sup>.

L'artiste, du haut de son rouf, dessine au passage toutes les vues qui l'intéressent, et son album est un véritable état des lieux de cette contrée si profondément modifiée depuis lors : il représente en ses croquis rapides les îles du fleuve, les bourgades naissantes qui en animent les bords, les confluents des rivières, les moulins, les fermes, etc. Plusieurs fois, il a crayonné quelques uns de ces *mounds* dont la lettre de Brackenbridge lui a fait apprécier l'intérêt.

Puis ce sont des notes de paysages, où l'auteur a relevé brièvement les éléments des scènes qui se déroulaient sous ses yeux, les accidents du sol, les essences végétales, les espèces d'oiseaux, les couleurs du ciel, etc.....

Toute cette navigation de l'Ohio est déjà très bien connue et Lesueur n'a d'autre prétention que d'ajouter quelques détails nouveaux à la zoologie fluviale. Il pêche, quand il

1. Le, canal creusé dans le roc pour contourner le rapide, ne sera ouvert qu'en 1828.

peut, et recueille plusieurs espèces nouvelles pour la grande monographie qu'il médite.

....On parvient enfin, le 26 janvier 1826, à Mount-Vernon où Maclure et les deux Owen, Madame Fretageot et un certain nombre d'autres *philanthropistes*, débarquent pour gagner par terre New-Harmony sur les lourds wagons qui les attendent au bord de la rivière. Les naturalistes sont restés à bord; ils arriveront en faisant le grand tour par le Wabash.

---





Fig. 6. — Plan de New-Harmony, par C.-A. Lesueur.

## V

### DE NEW-HARMONY A WYACONDA. — WABASH ET BAS-OHIO (1826-1827).

Le *settlement* est situé sur la rive orientale du Wabash dans une contrée forestière parsemée de petites prairies ; le pays est beau et riche, l'emplacement salubre et bien choisi.

Georges Rapp, le fondateur, y avait érigé depuis 1814 une centaine de constructions larges et confortables, alignées le long de plusieurs rues coupées à angle droit, qu'entouraient déjà des plantations prospères <sup>1</sup>.

C'est un de ces *cottages* que représente la gravure ci-jointe fidèlement reproduite par la plume habile de M. A. Noury d'après un dessin à la mine de plomb de Lesueur. Le naturaliste voyageur a demeuré plus de dix ans dans cette humble et charmante retraite, toute enveloppée de verdure; il y a observé, dessiné, gravé maintes choses alors toutes nouvelles pour la science, mais sa plume a continué à se montrer aussi rebelle que son crayon était agile et fécond, et si nous avons les épreuves de plusieurs cuivres finement exécutés, qu'il a laissés prêts à paraître, le texte qui les accompagne n'est jamais qu'un grimoire tout raturé, où la même ébauche de phrase revient plusieurs fois inachevée, et dont les lignes terminées sont trop souvent d'une incorrection lamentable.

C'est dans cet hermitage de New-Harmony que Lesueur a mis en train son grand ouvrage sur les *Poissons de l'Amérique du Nord*, dont M. Léon Vaillant a retrouvé le *prospectus* <sup>2</sup> et

1. Cf. S. Cumings (1829), *op. cit.*, p. 45. — Sur le plan de New-Harmony que je reproduis ci-dessus d'après un dessin de Lesueur, ces maisons (*fram buildings*) sont au nombre d'une cinquantaine : il y a aussi quelques *log cabins*. Un certain nombre de carrés de terrain sont coupés par des rues à angle droit. Ce sont de la Rivière au Mount Vernon qui est à 6 milles, Main-Street, puis Brewery-Street et West-Street, et perpendiculairement South-Street, Steam mill Street, Church Street et Granary Street. L'église et une trentaine de maisons sont construites en briques.

2.

#### PROPOSALS

FOR PUBLISHING BY SUBSCRIPTION

A WORK ON THE

FISH OF NORTH AMERICA,

WITH PLATES DRAWN AND COLOURED FROM NATURE

BY

C. A. LESUEUR.

This work will be published at New-Harmony. Indiana, in numbers, with four coloured



Fig. 7. — La Maison de Lesueur à New-Harmony (d'après la copie d'un dessin de C.-A. Lesueur, par M. A. Noury).



qui s'est arrêté en 1827 à la septième page et à la sixième planche <sup>1</sup>.

C'est là qu'il a dessiné, en 1827, le frontispice <sup>2</sup> et quelques planches d'une publication avortée *Vues pittoresques des Etats-Unis d'Amérique*. C'est là encore qu'il gravait, en 1828-1829, l'album inédit de feuilles de fossiles de *Walnut Hills* <sup>3</sup>, sur le Mississipi, dont je reparlerai plus tard. Le *cottage* de New-Harmony a été le laboratoire où se sont accumulées, classées et emballées d'énormes collections qui ont enrichi les musées d'Amérique et les nôtres.

Des visiteurs illustres, parmi lesquels il convient de citer au premier plan le prince Max de Wied et le peintre Bodmer, ont été les hôtes bien accueillis de l'artiste naturaliste...

Pendant que Maclure et Robert Owen réglaient leurs affaires et que s'installait la petite troupe des *philanthropistes*, Lesueur et Troost inoccupés entreprenaient, sous les auspices du chef de la colonie, du 26 février au 20 avril <sup>4</sup>, un voyage de fructueuse reconnaissance qui les conduisait à Saint-Louis par la Trinité et Tawagapati-Bottom. Les documents sur ce voyage, notes sans suites et dessins variés, forment le tome IV de la

plates in each, and the necessary letter-press containing the description of the species represented. Twelve numbers will constitute a volume.

Messrs. Tiebout, and other artists from Philadelphia, who were there occupied on the « American Entomology » are engaged for this work.

Books, with coloured plates, are generally beyond the reach persons of limited means, but it is intended, that the present work shall be adapted to the circumstances of all. The price to the subscribers will therefore be forty cents each number.

SUBSCRIBERS NAME	RESIDENCE	COPIES.
------------------	-----------	---------

1. Cf. L. Vaillant, *Note sur l'œuvre ichthyologique de C. A. Lesueur* (*Bull. Soc. Philomat. de Paris*, 3<sup>e</sup> sér., t. VIII, p. 15, 1895-1896).

2. On peut voir ce frontispice à la fin du tome III des dessins de Lesueur au Muséum du Havre.

3. J'ai reproduit la première de ces planches un peu plus loin.

4. Il y avait juste un mois qu'ils étaient arrivés à New-Harmony.

Tome V. — N° 1

collection du Muséum du Havre <sup>1</sup>. Les premières notes nous mettent en présence d'un *Sugar Camp* où une famille composée du père, de la mère et de cinq enfants s'emploie à récolter le jus des érables à sucre et à le faire bouillir. Un hangar, couvert en paille, ouvert de toutes parts, sert d'abri à la fabrique : le matériel est composé d'auges grandes et petites creusées dans des troncs d'arbres et reliées par des conduits en roseaux. Le liquide sucré, recueilli en blessant les arbres à coup de hache, s'amasse dans les auges, et un fourneau, creusé en terre, au-dessus duquel sont posées trois ou quatre marmites de fer, fait bouillir le liquide pendant vingt-quatre heures. Nos voyageurs dégustent le sirop qui leur paraît fort agréable, mais ils déplorent la destruction des beaux arbres qui le produisent. Chaque arbre blessé est un arbre mort.

Traîné par des chevaux d'Irlande, l'attelage du *settlement* leur fait rapidement franchir les dix milles qui séparent New-Harmony de Mount-Vernon ; le *flat boat* les attend au milieu de l'Ohio et ils s'y font conduire par un petit esquif. Ils vont exécuter la première partie du voyage sur une barque rustique dont le warf, bourré de sacs de farine, de pommes de terre, d'avoine, de maïs et de jambons fumés, occupe toute la surface. Les passagers sont à l'arrière, les jambes pendantes ; à l'avant se tient le capitaine enveloppé dans une couverture de laine. On pousse à la perche en marchant sur un étroit bordage qui court tout autour du pesant bateau. On va ainsi jusqu'à Shawnee Town où l'on rencontre un agent de New-Harmony qui remonte de la Nouvelle Orléans avec un certain nombre de caisses, en par-

1. Croquis pris de New-Harmony à Saint-Louis. New-Harmony à Mont Vernon, sur la rivière l'Ohio, à la Trinité dans l'État de l'Illinois à Tagawapati-Botton dans l'État de Missouri. Depuis Tagawapati-Botton à Saint-Louis. Retour de Saint-Louis à la Trinité sur la rivière du Mississippi depuis le 26 février au 20 avril 1826.

tie fracassées, appartenant à la communauté. On passe sur un steamboat, chauffé au bois, et Lesueur reprend la suite de ses dessins et de ses notes topographiques. A Westwood, il esquisse l'embouchure de la Cumberland dans l'Ohio; à Smilhland, tout près de là, le dépôt des cotons qui viennent de l'intérieur et du sel apporté par les *quille boats* et qu'on vend 9 cents 1/2 à 10 cents la livre. On cause avec le minéralogiste Bowen qui s'en va professer à Nashville où doit si vite le remplacer Troost, aussi rencontré par hasard sur la route!

Le 28 février, quand on arrive par une nuit profonde à Trinity, la berge est haute, et presque à pic, le sentier boueux et glissant; un nègre par devant, un autre par derrière hissent et poussent l'infortuné voyageur qui arrive, demi disloqué, à la porte d'une infâme auberge encombrée de cotonniers qui dorment jusque sur les planchers. Après une nuit sans sommeil, Lesueur et Troost se sont risqués sous une pluie battante, à travers des chemins éboulés par les eaux, pour gagner un *ferry boat* qu'ils ont manqué et les voilà, le 1<sup>er</sup> mars, perdus dans un grand abatis au milieu de la forêt boueuse.

Commerce-Town, aussi nommé Tawagati-Bottom, leur apparaît heureusement avec ses tours de rocher si curieusement découpées et à Baldwin-Farm ils aperçoivent pour la première fois le Père des Eaux, le grand fleuve Mississippi.

C'est la région minière de l'Ouest qui les a surtout attirés, et ils visitent Jackson, «un petit chef-lieu assez misérable», où on leur montre des pétrifications; Valle's Diggings, où ils découvrent un important gisement de calamine <sup>1</sup>; La Motte-Mine, une mine de plomb dont M. Wilkinson leur fait les honneurs,

1. Cf. *Silliman's Journal*, t. XII, p. 376, 378, 379, 1827. — Une mine de cobalt est signalée dans la localité dans l'Etat de Missouri par nos voyageurs.



Burton Mine, Potosi, etc., où les guide M. Mac Culloch. C'est un voyage souvent pénible : les maisons sont mal tenues par des esclaves noirs et leur affreuse malpropreté soulève le dégoût des voyageurs. Les routes n'existent guère ; ici c'est un sycamore brisé, là c'est une roche éboulée qu'il faut franchir pour passer un cours d'eau et qui fournissent à notre artiste de pittoresques modèles. On a recueilli de nombreux fossiles en route ; ils seront dessinés avec soin par Lesueur sur des planches qui ne paraîtront jamais.

Lesueur et Troost, revenus à Commerce-Town, ont gagné Saint-Louis par le fleuve ; ils ont même atteint beaucoup plus haut à Wyakonda le confluent de la Fox-River dont nous avons une vue dans l'album du voyage.

Ils redescendent par le fleuve à Commerce-Town, passent à Trinity, puis à Mount-Vernon, et ils sont de retour le 20 avril à New-Harmony, après une absence de près de deux mois.

Pendant leur absence W. Maclure a commencé ses expériences pédagogiques et ses premiers essais lui ont laissé une impression qui est plutôt favorable. Voici à peu près en quels termes il s'exprime à ce sujet dans une lettre du 16 mars 1826 à Benjamin Silliman, le directeur du journal très répandu *The American Journal of Science and Arts* <sup>1</sup>.

Nous avons été ici à peine deux mois, faisant quelques expériences sur les effets du nouveau système sur notre espèce. Connaissant la ténacité de vieilles habitudes profondément enracinées, on ne pouvait pas théoriquement attendre grand'chose d'un essai aussi court... Toute considération faite de matière et d'opportunité, nous avons mieux réussi

1. *Notice of Mr Owen's Establishment, in Indiana — in a Letter from William Maclure Esq. to the Editor Silliman's Journ.*, vol. XI, p. 189, 1826.

qu'il n'y avait de raison de l'attendre, *we have succeeded better than we had any reason to expect*. Nous avons trouvé qu'il est beaucoup plus aisé d'assimiler un petit nombre de sujets ayant les mêmes *poursuites*, qu'un grand nombre ayant différentes occupations auxquelles ils demandent leur vie quotidienne. La connaissance de chacun, nécessaire pour répandre cette confiance qui est la principale source de l'ordre social dans les communautés, est bien plus facile à établir entre un petit nombre d'amis, de même commerce et profession, que dans une *mixture* de métiers dont les chemins relatifs sont trop différents, à première vue, dans le système individuel (*individual system*)...

L'échelle intellectuelle est d'ailleurs trop étendue dans de larges communautés et en dehors de la sphère de la plupart des participants.....

Pour toutes ces raisons on a résolu de diviser en petites communautés les terrains acquis. On a formé deux Sociétés, l'une avec 1,200 acres de bonne terre, l'autre avec 1,400. L'acre sera vendu de 3 dollars et demi à 5 dollars, avec 7 ans de crédit et les 5 années suivantes pour s'acquitter; on avancera 500 à 1,000 dollars argent à 5 0/0 d'intérêt.

La terre restera toujours dans la communauté et ne pourra pas être partagée en lots individuels. Lorsque l'on aura subvenu aux besoins de la communauté, les bénéfices serviront à former des communautés semblables.

Après avoir exposé rapidement cette organisation qui lui semble si raisonnable, *So reasonable*, Maclure exprime l'espoir que le territoire entier de New Harmony sera, dans ces conditions, rapidement occupé en son entier, étant donnés surtout les moyens d'instruction qu'il offre à la jeunesse.

Il renonce d'ailleurs à son premier système des *experi-*

*mental farming schools*, celui d'Owen lui offrant les mêmes moyens matériels d'effectuer les mêmes réformes, *I am joined him in all her undertakings on this Side of Atlantic*. Près de 400 enfants sont dès lors les pupilles de la Société, en dehors des enfants étrangers venus des divers États de l'Union.

Une partie des garçons font leurs souliers eux-mêmes et seront bientôt en état de chausser toute la communauté. Il y aura de même des ateliers de tailleurs, de charpentiers, de tisseurs. Tous ces métiers seront alternativement exercés par les enfants en manière de récréation de leur travail mental de mathématiques, d'histoire naturelle, etc.; cela leur remplacera la gymnastique. On y ajoutera de l'agriculture et du jardinage.

Les filles reçoivent un enseignement analogue de M<sup>me</sup> Fretagéot et sont alternativement employées à travailler le coton et la laine, à blanchir, à cuisiner. Comme il n'y a point de servantes dans la société, tout le monde doit savoir s'en tirer pour son propre compte. Aucun des travaux manuels ne dure plus d'un demi jour, on évite la fatigue par la variété.

L'éducation doit être l'apprentissage de la vie, *the apprenticeship of life*, par une sage application de l'instinct d'imitation inné chez l'homme. Au lieu d'imposer aux enfants tant de petites choses inutiles ou incomprises, qu'on leur donne à confectionner, en s'amusant, leurs vêtements, leurs chaussures, etc., et bientôt au lieu d'être une charge, ils deviendront une aide pour la communauté.

« Affranchis des caprices de la mode, aussi bien que de cette admiration servile de l'antiquité, qui limite les efforts à copier les imperfections des aïeux, ils procéderont chaque jour par improvisation et s'efforceront de développer leurs



facultés mentales en les mettant au niveau des inventions physiques... »

Pas de désœuvrés..., le défaut d'occupation est une des grandes sources du mal. Que nos enfants soient constamment occupés du matin au soir à bénéficier les uns des autres ! Que leurs travaux soient variés, pour ne point amener la lassitude ! Etablissons une balance de travail mental et physique, de façon à ne pas nuire à la santé.....

Pas de ces vacances qui sont une injure à la jeunesse et ne servent qu'à augmenter les frais de l'éducation en la prolongeant !....

L'un des agents sur lesquels compte le plus M. Maclure, quoiqu'il n'en dise rien dans la lettre à Silliman que l'on vient d'analyser, c'est *le journal*, dont il apprécie très justement l'importance. Robert Owen a fondé au mois d'août précédent la *New-Harmony Gazette* <sup>1</sup> et ce périodique hebdomadaire sera bientôt entre les mains de Phiquepal et de ses pupilles, et deviendra, en même temps qu'un organe de propagande pour les idées de notre philanthrope, l'écho des découvertes des hommes de science qu'il a groupés autour de lui. Dès le retour de Lesueur et de Troost des États de Missouri, *The New Harmony Gazette* résumera les principaux résultats de leur exploration... <sup>2</sup> Thomas Say a enfoui dans ce recueil

1. C'est un journal hebdomadaire de huit pages in-4°. Son titre complet est ainsi formulé : « *The New Harmony Gazette. Fifty first Year of American Independance, first Year of Mental Independance* ». Les numéros que j'en ai pu voir entre les mains de M. Lennier sont les nos 48 (23 août 1828), 50 (6 sept.) etc. Il a duré jusque vers la fin d'octobre 1828 et a été continué le 29 octobre de cette année par *The New-Harmony and Nashoba Gazette or The Free Ingenior*, imprimé par William Phiquepal *and his pupils*, devenu le 29 juin 1830 *The Disseminator* printed and published every Tuesday by the Pupils of the School of Industry, § 2 *per annum*, hebdomadaire, 4 pp. pet. in-fol.

2. Je ne connais ces notes, évidemment rédigées par Troost, que par les résumés que Silliman en a données (Tome XII, pp. 376, 378, 379).

introuvable quelques-unes de ses monographies les plus estimées... <sup>1</sup>.

Say, Troost, Lesueur n'ont d'ailleurs pour l'instant d'autre emploi dans la communauté que de rassembler les éléments d'un musée pédagogique. « L'établissement dans lequel je suis, écrit Lesueur aux Professeurs du Muséum à la date du 4 août 1826, n'accorde aucun appointement. » On paie de son travail « son nécessaire ». Chargé en ce qui le concerne, de « former un petit cabinet d'histoire naturelle pour l'instruction des habitants de cette place », Lesueur collecte « ce que les environs et les lieux sauvages de cette contrée » peuvent offrir, ce qui pourra *équivaloir à son entretien*.

Du point où il se trouve, il lui sera facile de pousser plus loin ses excursions, mais il lui faudra quelques moyens pécuniaires que l'établissement de New-Harmony ne lui fournit point <sup>2</sup>.

En attendant ces subsides qui ne lui feront pas défaut, Lesueur explore les rives du Wabash, riches en chéloniens dont plusieurs nouveaux pour la science et en mollusques, où dominant les *Unio* dont il recueille une quarantaine d'espèces bientôt expédiées à Paris. Mais l'animal qu'il a bien de la peine de faire passer en France, c'est un skunk ou *pool-cat*, dont on n'a jamais vu l'espèce vivante en Europe, mais que personne ne veut prendre, à cause de son odeur. A la fin un juif allemand, qui part de la Nouvelle Orléans pour Le Havre, se charge de la bête fétide, et l'amène au Jardin du Roi <sup>3</sup>.

1. L'auteur de la notice sur Th. Say que j'ai utilisée plus tôt, exprime déjà le regret de n'avoir pas pu s'en procurer la lecture. Nous n'avons en France de ce journal et de ceux qui l'ont suivi, que quelques numéros conservés par Lesueur dans ses papiers.

2. Lettre aux professeurs du Jardin Royal du 4 août 1826.

3. Lettre aux mêmes du 8 juin 1829.







Fig. 1 - Lesueur et Croost visitant un Sugar-Camp

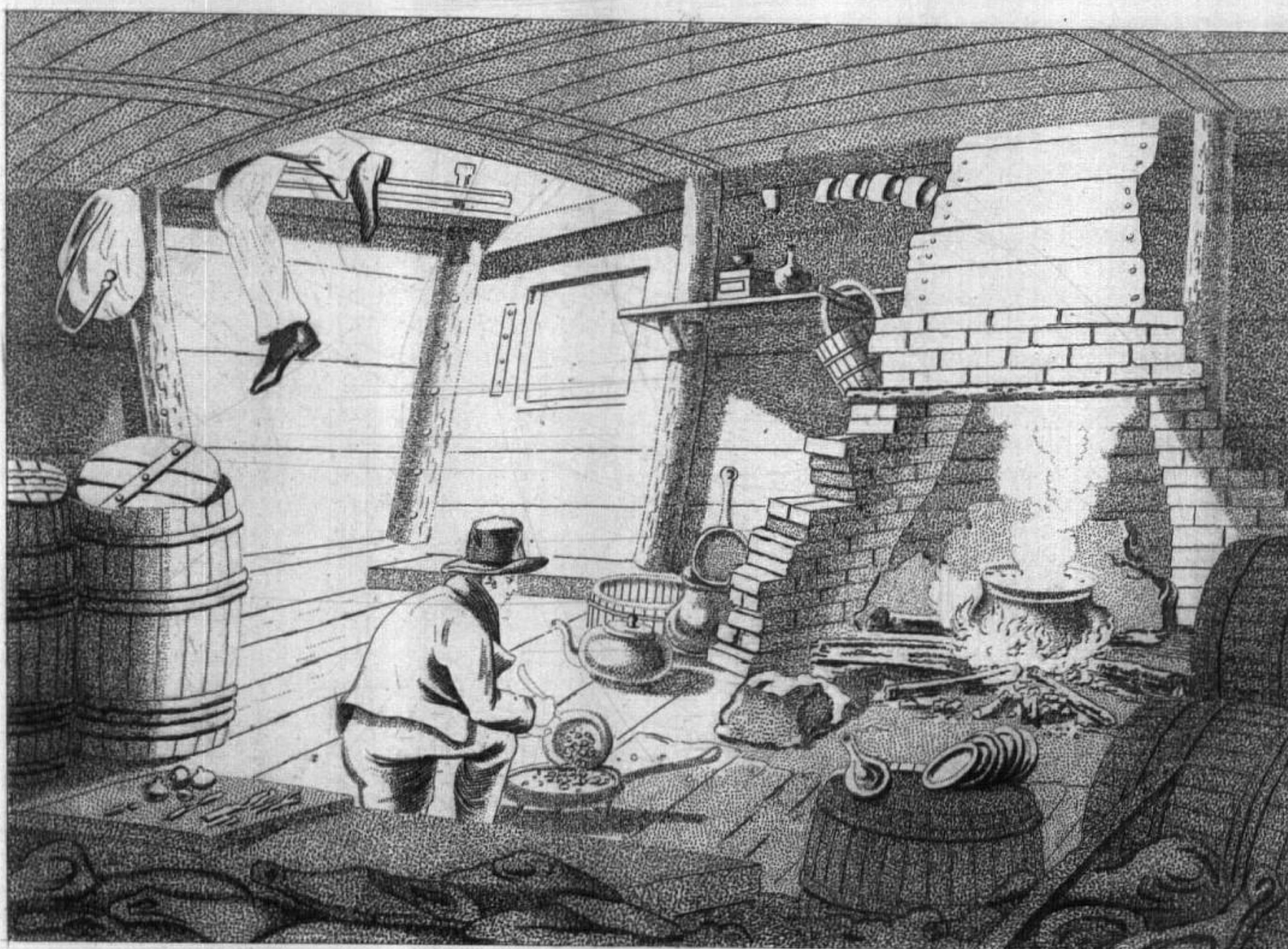


Fig. 2 - Intérieur d'un family-boat sur le Mississippi.



Lesueur découvre aux environs de New-Harmony de nombreux fossiles; ici dans les graviers du Wabash ce sont des troncs d'encrines, plus loin des spécimens du genre *Bellerophon*. Sur la fin de novembre 1826 il étudie avec Bossom un banc rocheux mis à nu à 2 milles S.-E. de la Colonie près du moulin à scie de la Société et il y trouve des coquilles marines en bon état de conservation. Enfin, dans des argiles ocreuses micacées à 18 milles de New-Harmony, près de Mount Vernon, sur l'Ohio, il s'est procuré une corne d'un élan fossile analogue au *Moose deer* des Américains.

A l'occasion le naturaliste se transforme en arpenteur et, tout en continuant ses coupes géologiques pour Maclure, il limite des lots de terrain pour les besoins de la Société. C'est au cours de ces travaux d'arpentage qu'il a trouvé d'une part une *nécropole indienne* aux bords de Wabash sur la *Colline des Tombeaux* à 168 ou 170 pieds au-dessus des basses eaux de la rivière, et d'autre, dans le *Cimetière des Souâbes*, un groupe de *mounds* intéressants, malheureusement déjà visité par les chercheurs.

Le dessin ci-joint, reproduit d'après un croquis de Lesueur, nous met en présence d'un de ces groupes de tumulus si nombreux dans la vallée de l'Ohio, sur lesquels on a beau-

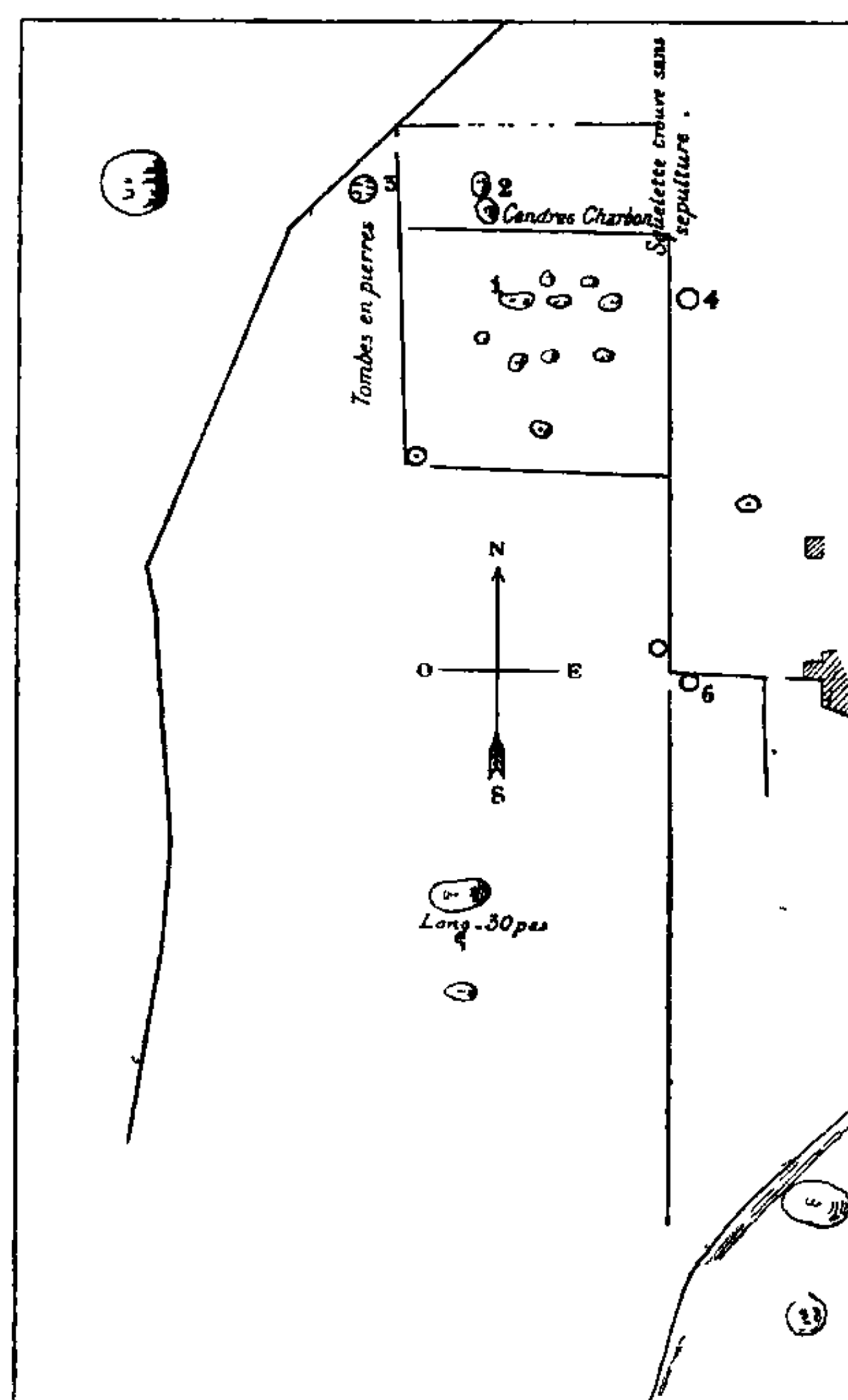


Fig. 8 — *Mounds*  
du cimetière des Souâbes à New-Harmony. (C.-A. Lesueur).

coup écrit déjà <sup>1</sup> et dont une lettre de Brackenridge à Thomas Jefferson, publiée en octobre 1813 par l'*American Philosophical Society*, a bien précisé la nature et l'antiquité relative <sup>2</sup>.

C'est justement dans la zone où Lesueur opère, que ces *mounds* ou tumuli sont le plus nombreux, entre l'embouchure de l'Ohio et celle de l'Illinois dans le Mississippi. Ils sont bien antérieurs aux populations que les Européens ont rencontrées, puisque les Kaskaskias (une tribu des Illinois) dans leur guerre contre les Iroquois s'en étaient servis pour se fortifier contre leurs terribles adversaires <sup>3</sup>.

Les *mounds* de New Harmony formaient un groupe d'une vingtaine de tumulus, hémisphériques pour la plupart, quelques-uns ovoïdes et dont la majeure partie étaient ombiliqués plus ou moins vers le centre, par suite des excavations qu'y avaient pratiquées les chercheurs de trésors. Une quinzaine de ces *mounds* étaient plus serrés et cinq formaient ensemble une sorte de quinconce. « Une de ces buttes, dit Lesueur dans une ébauche de notes *sur les antiquités indiennes* <sup>4</sup>, que j'ai fouillée au nord de la principale (n° 2 du plan), m'a offert des débris de poterie brûlée par l'usage ; des *pierres à sable* qui les supportaient avaient subi l'action du feu. Des os et des mâchoires de cerf ; un andouiller qui

1. Cf. Warden, *Recherches sur les antiquités des États-Unis de l'Amérique septentrionale* (*Rec. de Voy. et de Mém. publié par la Soc. de géographie*, Paris, 1825, in-4°, Tome II, p. 370 et suiv.). — On trouve dans l'*Introduction* de cet intéressant travail un exposé de travaux relatifs aux antiquités indiennes et notamment aux *mounds*, publiés avant 1825.

2. Brackenridge, *On the Population and Tumulus of the Aborigines of North America* (*Loc. cit.*, oct. 1813, pp. 151-153).

3. Le souvenir de cet événement, transmis oralement dans la tribu, avait été recueilli de la bouche du chef Ducoin par M. Rice Jones.

4. Ces notes et quelques autres que j'utiliserai plus loin ont été réunies par M. G. Leu-  
nier à la fin du tome VI de la collection du Muséum du Havre.



avait été travaillé par un instrument tranchant; enfin, une petite lame de silex noirâtre, étroite et recourbée, tranchante comme un scalpel des deux côtés », complétaient la trouvaille, fort médiocre, comme l'on voit.

Une butte plus grande, fouillée par un des disciples de Rapp dans le nord-ouest (n° 3), contenait deux rangées de tombes exactement orientées, formées de pierres plates fichées perpendiculairement dans le sol, circonscrivant une chambre funéraire et surmontées d'une dalle, également de pierres de 6 pieds anglais de long. Le fond n'était point pavé et les pierres qu'on y pouvait rencontrer étaient des *pierres à sable*, à l'état naturel. La terre était remplie de débris d'os friables.

Lesueur a ouvert une de ces caisses de pierres demeurée intacte dans un coin de la sépulture sans y rien trouver de notable; dans l'angle nord-est de la nécropole gisait un squelette sans trace de tombeau.

La charrue met un jour de temps en temps dans les champs qui avoisinent au sud (nos 5, 6) les restes de *mounds* semblables. Lesueur a recueilli de ce côté « une petite pierre qui peut être une diabase taillée » et « une autre globuleuse, percée au centre », d'un usage inconnu. « Un silex taillé ovale, avec une sorte de soie, lui paraît avoir été employé à bêcher la terre et susceptible d'être fixé à un manche. »

Cette dernière pièce venait d'un groupe de *mounds* semblables à ceux de New-Harmony et rencontrés à sept ou huit milles plus haut sur la rivière.

Les graviers du Wabash ont donné deux fois des haches à gorge d'un type très répandu dans toute la vallée de l'Ohio et du Mississippi, et beaucoup plus souvent des têtes de flèches pédiculées en silex, en jaspe, en pétro-silex ou en agate. Les

matières premières de ces instruments préhistoriques ont été fournies par des cailloux provenant du lit supérieur des rivières et qui ont été détachés, par le courant, des calcaires ou des grés, où elles se trouvent actuellement enfermées; les agates en particulier proviennent des calcaires (Lesueur).

Toutes les observations recueillies ainsi dans l'Indiana se rencontrent identiques dans le Missouri où Troost et Lesueur ont rencontré des stations antiques toutes semblables à celle de New-Harmony. On sait combien les recherches des antiquaires américains ont augmenté le nombre de ces gisements depuis un demi-siècle!

---



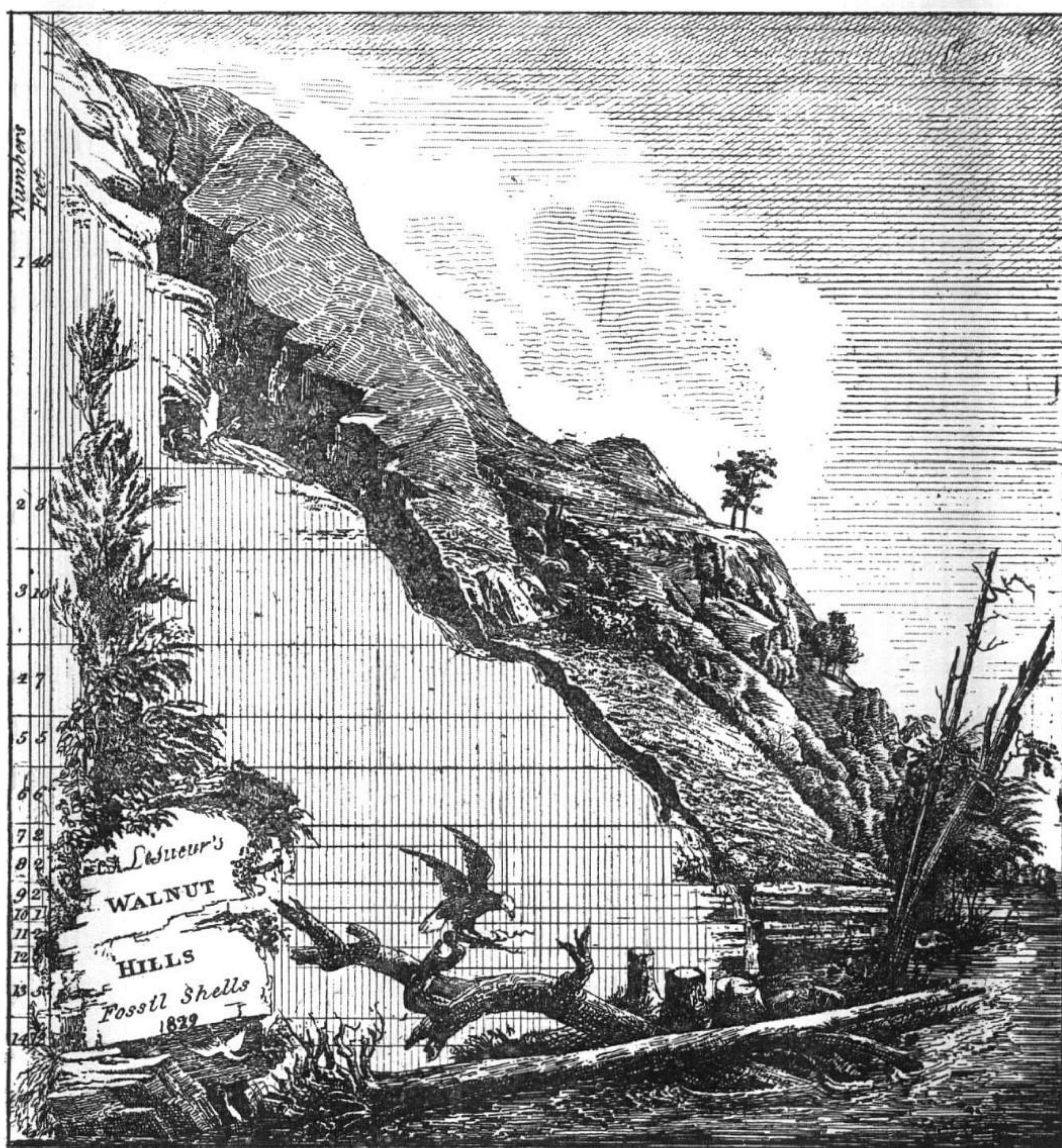


Fig. 9. — Walnut-Hills. — Coupe pittoresque par C.-A. Lesueur.

## VI

DE NEW-HARMONY PAR L'OHIO ET LE MISSISSIPPI JUSQU'A LA  
NOUVELLE-ORLÉANS. — BONE-BANK, WALNUT-HILLS (1828).

Les éléments hétéroclites, rassemblés à grand'peine sur  
les bords du Wabash, *harmonistes* de Rapp restés sur place  
après la cession de l'établissement, *communistes* attirés par



Robert Owen, *philanthropistes* de William Maclure, ne pouvaient pas longtemps demeurer juxtaposés sans conflits et sans violences. Nous ne savons pas bien exactement ce qui s'est alors passé entre les colons de diverses origines, installés tant bien que mal à New-Harmony. Burton s'est abstenu volontairement, dans son éloge de Maclure, d'aborder ce pénible sujet <sup>1</sup>.

Toutefois, certaines allusions de Lesueur autorisent à supposer que ce n'est pas du côté des philanthropistes que sont venues les querelles qui amenaient bientôt, en octobre 1827, ce qu'il appelle *l'écroulement de l'édifice* <sup>2</sup>. « Tout ce que nous avions de personnes intéressantes ici, écrit Lesueur au Muséum, qui pouvaient contribuer au succès par leurs talents, ont été forcés d'aller ailleurs, de sorte que de cette belle réunion... il ne reste plus que M. Say et moi. »

Lesueur n'a d'ailleurs pas un mot de sympathie pour la chute de l'entreprise communiste dont il est le témoin indifférent, il a vécu au milieu de la société nouvelle, sans s'y mêler, sans s'attacher surtout à ses pratiques. C'est pour être agréable à W. Maclure, son bienfaiteur, qui sollicitait son concours ; c'est aussi pour avoir l'occasion d'explorer un pays presque neuf ; c'est enfin, pour se rapprocher de ce golfe du Mexique dont il songea toujours à explorer les bords, que Lesueur est venu sur le Wabash. Jamais, quoiqu'en ait pu dire M. Eugène Marcel <sup>3</sup>, un de ses biographes, il n'a manifesté la moindre *tendresse pour les rêves de New-Harmony*. Rien de ce qu'a dit de très noble d'ailleurs et de très élevé ce

1. *Loc. cit.*, p. 22.

2. *Lettre à MM. les professeurs du Muséum*.

3. *Notice biographique sur M. Charles-Alexandre Lesueur, né au Havre*. Havre, 1858, in-8°, p. 23.

littérateur havrais au sujet des *entraînements* qu'aurait subis la nature méditative de Lesueur vers les doctrines d'Owen et de ses associés ne se trouve justifié par un seul passage de sa correspondance. Lesueur a subi quelques-unes des règles de la société au service de laquelle Maclure l'avait fait entrer : il a arpenté, il a dessiné, il a collectionné pour elle ; il a ainsi gagné son logis, sa nourriture et son vêtement. Mais là s'est bornée sa participation effective. Il n'a regretté vraiment que l'anéantissement des projets d'établissements scientifiques qu'il croyait mener à bon terme et auxquels il avait intéressé ses maîtres et ses amis de Paris <sup>1</sup>.....

De toutes les personnes cultivées, qui quittent alors New-Harmony, celle dont le départ l'afflige le plus, c'est Gerhardt Troost.

Ce bon Hollandais, élève comme Lesueur du Muséum de Paris, où il a travaillé sous Haüy, écrit le français comme sa langue maternelle et Lesueur a compté sur une collaboration qui lui serait bien précieuse. « Le Dr Troost a quitté cette place, écrit-il tristement à Desmarest, ce qui remet à je ne sais quel calendrier la publication de notre petite excursion. Je vous remets cy inclus les planches qui sont déjà gravées <sup>2</sup>.

*L'ami Troost*, comme il l'appelle volontiers, vient de partir pour Nashville (Tennessee); il doit visiter le Mexique avec William Maclure. Lesueur passera l'hiver à New-Harmony ou bien il ira peut-être à la Nouvelle Orléans; on verra pourquoi tout à l'heure. En attendant, il poursuit ses collections de poissons du Wabash et augmente le plus possible son petit musée personnel et celui de New-Harmony. « Peut-être

1. Lettre à MM. les professeurs du Jardin des Plantes.

2. *Lettres à Desmarest* du 20 novembre 1827.

(écrivait-il) que sous les auspices de M. Maclure, cet établissement reprendra quelque crédit, mais je crains qu'au retour de M. Owen tout ne change encore de face. »

Robert Owen et W. Maclure revinrent, en effet, aux beaux jours au *settlement* de Wabash. Mais ce fut pour prendre, l'un et l'autre, chacun de son côté, la résolution d'abandonner l'affaire. Owen trouvait que ses disciples avaient déserté ses principes, Maclure constatait que ses pupilles ne produisaient guère de travail utile et qu'ils étaient vraiment beaucoup trop loin de l'*état de nature*. Le premier qui avait dépensé à New-Harmony 40,000 l. st., c'est-à-dire un million de notre monnaie, abandonna l'établissement à ses deux fils <sup>1</sup>. Le second, dont la santé de plus en plus précaire exigeait un climat plus doux, partit pour Jalapa (nov. 1828) <sup>2</sup> se promettant d'en ramener plus tard, *sous le patronage du gouvernement Mexicain un nombre considérable de jeunes indigènes pour les former dans son école à la connaissance des arts industriels et leur enseigner les mœurs républicaines* <sup>3</sup>. Il n'en est jamais revenu <sup>4</sup> !

Quant à Lesueur, il est encore pour dix longues années dans le bassin du Mississippi, où il étendra ses recherches depuis les confins de l'Illinois jusqu'au delta du grand Fleuve.

1. Il n'a point du reste abandonné pour cela les États-Unis où on le trouve de retour en 1843. « Il y a une réunion de savants par le temps qui court à New-York, écrit le 6 octobre de cette année G. Ord à Lesueur ; il s'agit d'un remède à tous maux, d'une réforme universelle. Quand je vous aurai dit que l'énergumène Robert Owen est à la tête de cette Assemblée . . . . . vous serez tenté de croire qu'il n'y a plus de Petites Maisons chez nous. »

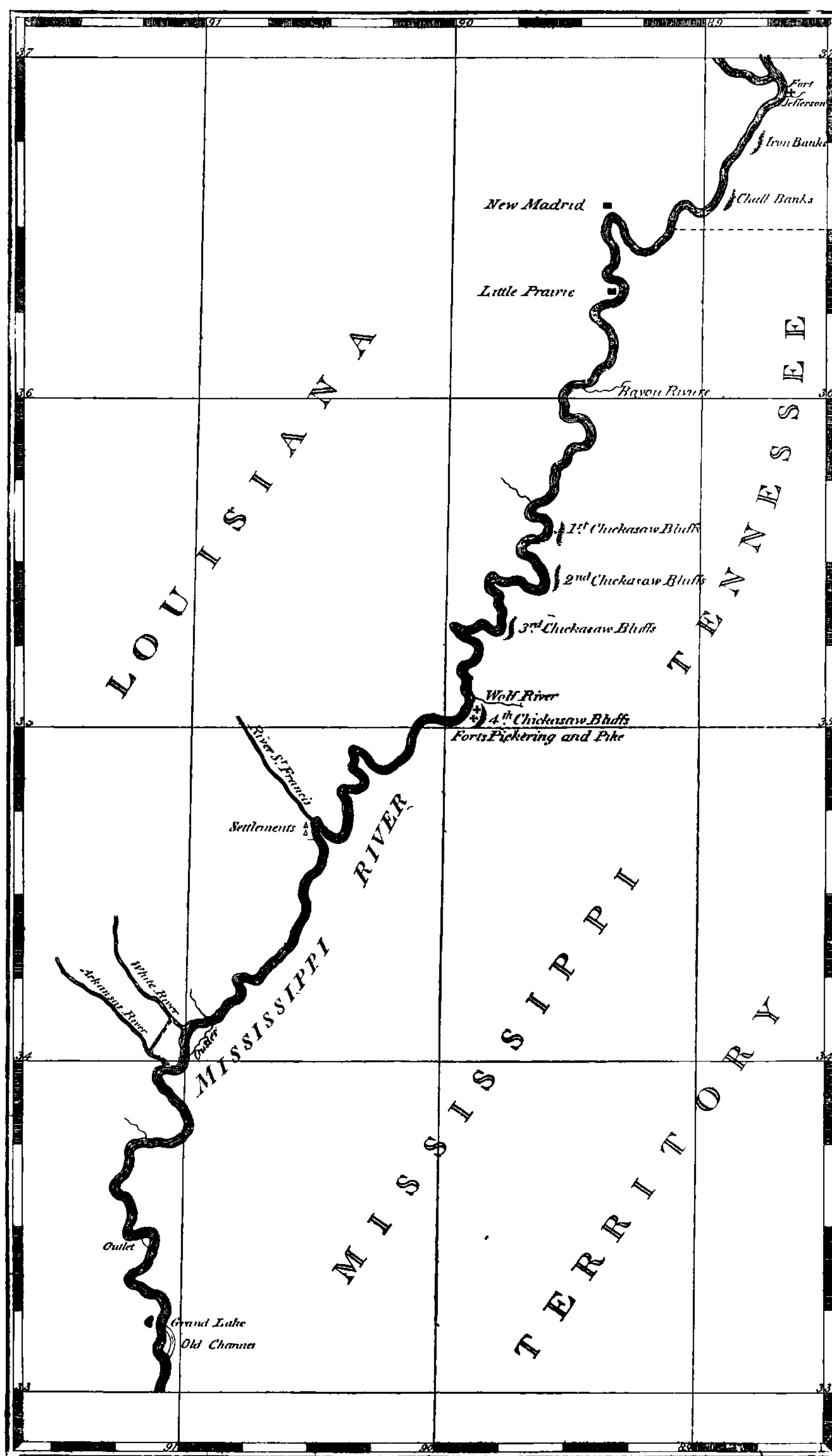
2. *Sillimon's Journal*, vol. XV, pp. 400 et 328, vol. XVI, p. 351, 1829. — Il avait présidé avant de partir le meeting de la Société Américaine de géologie à Newhaven (17 nov. 1828).

3. . . .to be trained in his School of Industry at New-Harmony, to aknowledge of useful art and the habits that may fit them both to rule and obey, in a republican government (*The American Journ. of Sc. and Arts*, vol. XV, p. 400-401, 1828).

4. Maclure a passé la fin de ses jours à San-Angel, au Mexique. Il y est mort le 23 mars 1840, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

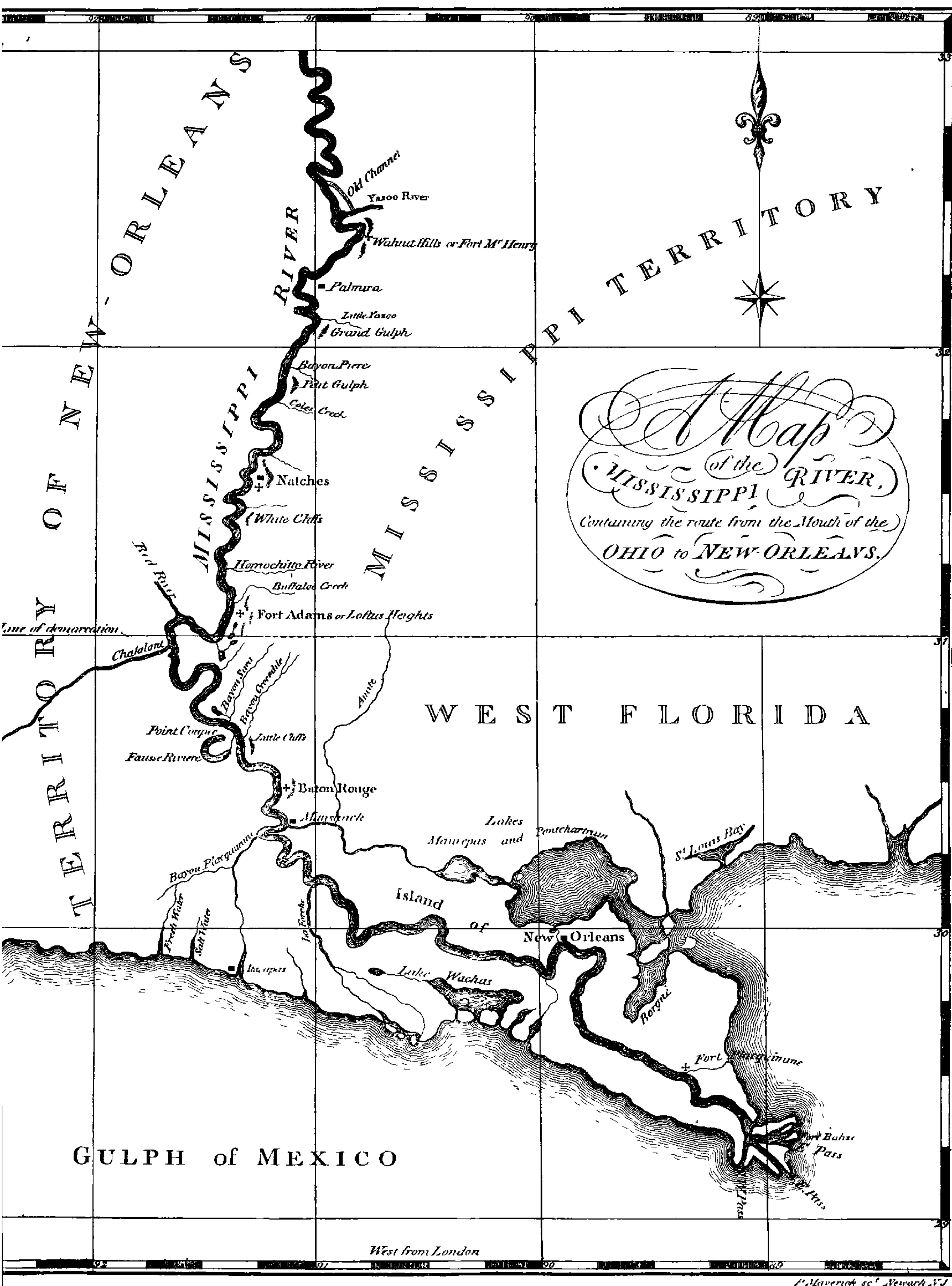


Voyages de C.-A. Lesueur en Amérique.



C. Lesueur del.









Le premier de ces itinéraires, qui conduit de New-Harmony à la Nouvelle-Orléans, s'exécute de mars à décembre 1828. Voici dans quelles conditions notre naturaliste se décide à entreprendre ce voyage, qui aurait marqué dans l'histoire des découvertes américaines par les fouilles de Bone-Bank et de Walnut-Hills, si l'auteur s'était un peu plus pressé d'en faire connaître les résultats au monde savant.

Depuis son arrivée à New-Harmony, Lesueur n'a reçu d'Europe aucun subside, quoiqu'il ait envoyé deux fois à son correspondant de Paris, Willart, les pièces nécessaires pour toucher sa pension et notamment le certificat de vie exigé par les caisses publiques.

Pour obtenir un tel certificat dans l'Indiana, il faut d'abord en expédier la formule à une sorte de juge de paix qui réside à 30 milles de New-Harmony, puis à 30 milles plus loin à un *clerk* qui certifiera la signature du juge de paix, puis à 150 milles, à Indianapolis, où le gouverneur de l'État certifiera la signature du *clerk*, enfin à Washington où la signature du gouverneur de l'Indiana sera certifiée à son tour. Alors seulement la pièce pourra être expédiée en Europe.

Il n'a pas fallu moins de quinze jours pour avoir seulement la réponse du *clerk*, encore son certificat n'était-il pas bien correct. Lesueur a par deux fois envoyé ses pièces à Paris, elles n'y sont pas parvenues, et comme son correspondant lui fait craindre d'être rayé *comme mort* de la liste des pensionnaires de l'État, il se décide à descendre trouver le consul de France à la Nouvelle-Orléans qui fera le nécessaire.

On rencontre des détails fort circonstanciés sur ce voyage dans une lettre écrite de Natchez à Bosc le 17 mai 1828 et dans des fragments de journal conservés au Havre.

Ce fut un colon nommé Graetz, se rendant à la Nouvelle-Orléans avec sa famille, qui lui permit de réaliser facilement son projet. Graetz embarquait avec sa femme et ses trois enfants sur un *flat boat, moving boat* ou *family boat*, comme on nomme ces bâtiments sur le Mississippi. C'était un petit bateau de 24 pieds de long sur 9 de large et 6 de profondeur.

On se munit des provisions nécessaires et de deux tonneaux de farine et l'on partit de New-Harmony le samedi 29 mars 1828.

La première station fut Bone-Bank, le *banc des os*, sur le Wabash, ainsi nommé parce que les éboulements produits par la rivière font apparaître en grand nombre les ossements d'anciennes sépultures indiennes (29-30 mars). C'est une espèce de colline ou de butte, dont le fleuve ne cesse de ronger la base et enlève à chaque crue des portions plus ou moins étendues. Elle mesure environ 1/2 mille sur le bord de la rivière et son épaisseur de l'Est à l'Ouest atteint 200 pieds anglais; une petite crique dont les eaux coulent vers le Sud la délimite en partie. La hauteur moyenne est de 25 à 30 pieds et dépasse de beaucoup toutes les berges du Wabash.

La surface en est presque horizontale; elle est formée d'un terreau noir, dont la profondeur varie de 2 à 3 pieds et qui repose sur un sol argilo-sablonneux de couleur rougeâtre. Les corps sont dans cette couche superficielle, la tête tournée à l'Est et les pieds à l'Ouest. Ils sont rangés sur plusieurs lignes, comme on peut s'en assurer dans la coupe formée par les plus récents éboulis.

Lesueur dans sa première visite put exhumer deux crânes placés sur un même alignement; le premier, profondément décomposé, tomba en pièces quand on voulut le prendre, le



second put être recueilli à peu près intact <sup>1</sup>. C'est un petit crâne, probablement féminin, d'une ossature fine et sèche ; les os d'un blanc jaunâtre, exfoliés par places, happent fortement à la langue. Vu d'en haut, il est irrégulièrement cordiforme et l'on pourrait lui appliquer presque à la lettre tout ce que disait récemment M. Em. Bessels du crâne de l'ancien *pueblo*. S'il eût été décrit au moment où il arrivait au Muséum, ce crâne de Bone-Bank se serait trouvé le *prototype* de cette race si particulière, que l'on trouve dans les *mounds*, dans les *pueblos* et dans les *cliffs* et dont le *Scioto Skull* de Squier et Davis est le plus connu des anthropologistes <sup>2</sup>.

Sous la tête de ces deux sujets se trouvaient des pipes et des débris de poterie qui sont conservés au Muséum du Havre. Les pipes, taillées assez grossièrement dans un calcaire de couleur cendrée, ont la forme d'un bec d'oiseau plus ou moins exactement imité. Leur longueur ne dépasse pas 2 à 3 pouces ; l'une des extrémités est creusée pour le tabac, l'autre, en forme de petite cupule, devait recevoir un manche en roseau <sup>3</sup>.

Les poteries sont le plus souvent d'une teinte grise noirâtre ou rougeâtre et noires à la cassure ; la pâte en est mélangée

1. Il porte dans la collection du Muséum le n° 1255.

2. Le crâne de Bone-Bank est verticalement aplati en arrière, ce qui diminue son diamètre antéro-postérieur jusqu'à le réduire à 0<sup>m</sup> 156, aussi sa brachycéphalie s'élève-t-elle à près de 93. Son expansion en hauteur est par contre fort apparente et ses indices de hauteur-largeur et de hauteur-longueur atteignent 95 et 88. La face courte et large présente un prognathisme alvéolo sous-nasal considérable. — Cf. E. T. Hamy, *Anthropologie du Mexique*, ch. iv.

3. Dans une note que je trouve à la fin du t. VI de la collection du Havre, Lesueur, après avoir parlé de ces pipes anciennes, dit quelques mots des Calumets des Indiens modernes, dont il possédait divers échantillons, qu'il devait au général Twiggs, au Dr Dake, d'Egalité (Illinois) et à M. Badelet. Cette dernière avait été recueillie sur le lieu de combat livré au bord du Mississipi au chef Black-Hawk en 1832.

de coquilles brûlées, plus fine ou plus grossière, lisse ou parfois ornée de décors striés à angles aigus. Un ou deux échantillons montrent nettement l'empreinte du poussage dans un récipient de vannerie, si connu aujourd'hui des ethnographes Américains (*corrugated ware*)<sup>1</sup> et dont font encore usage nombre d'Indiens du Nord-Ouest.

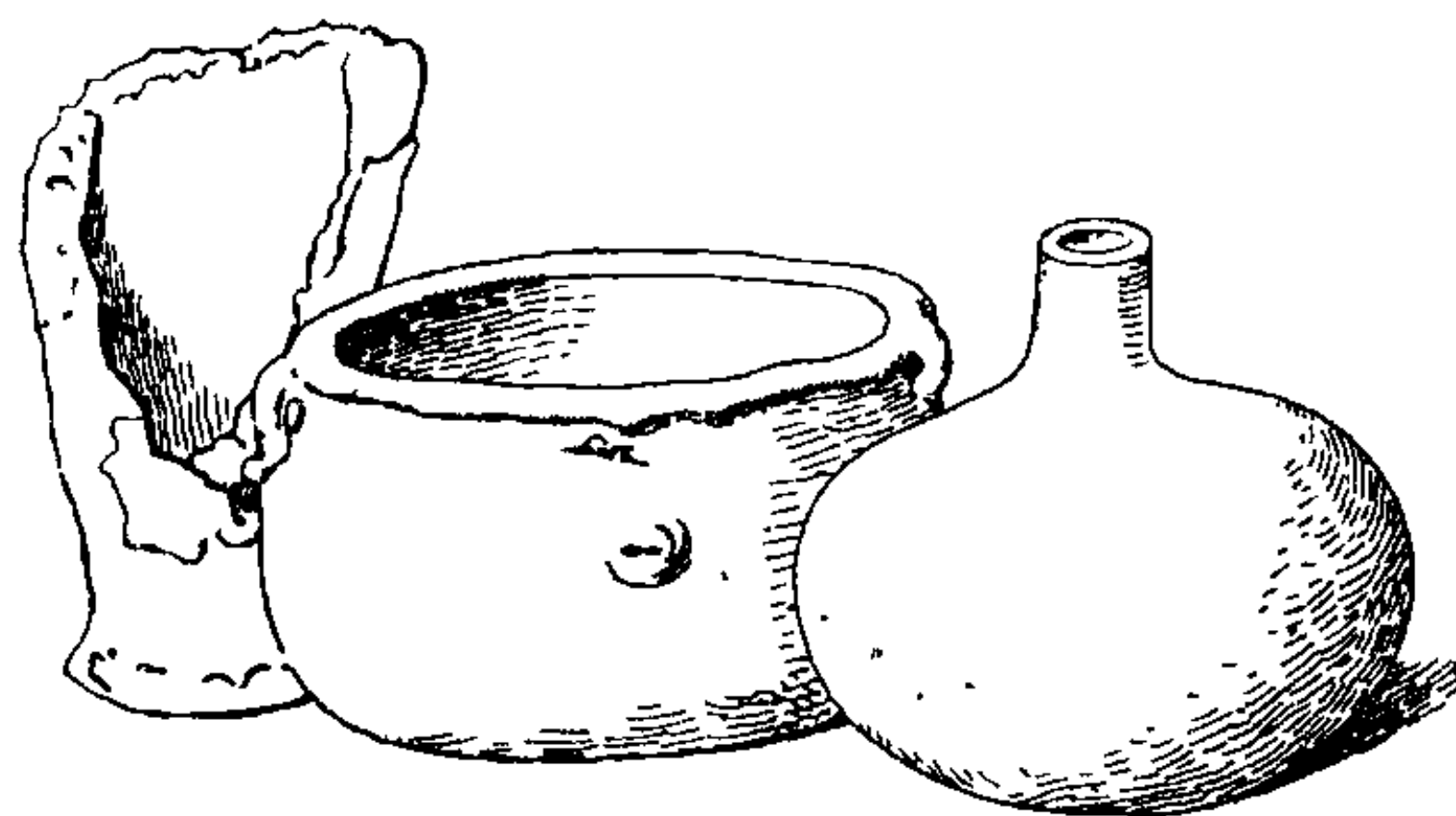


Fig. 10. — Vases de Bone-Bank.  
(D'après les esquisses de Lesueur).

Quelques vases de Bone-Bank étaient suffisamment conservés pour qu'il fût possible d'en préciser la forme et la grandeur. Lesueur a notamment esquissé un vase en forme de cornet, d'une terre épaisse et lourde, un petit cruchon globuleux à

col court et étroit et une espèce de marmite à petites anses arrondies d'un style fort grossier. J'ai reproduit ces croquis

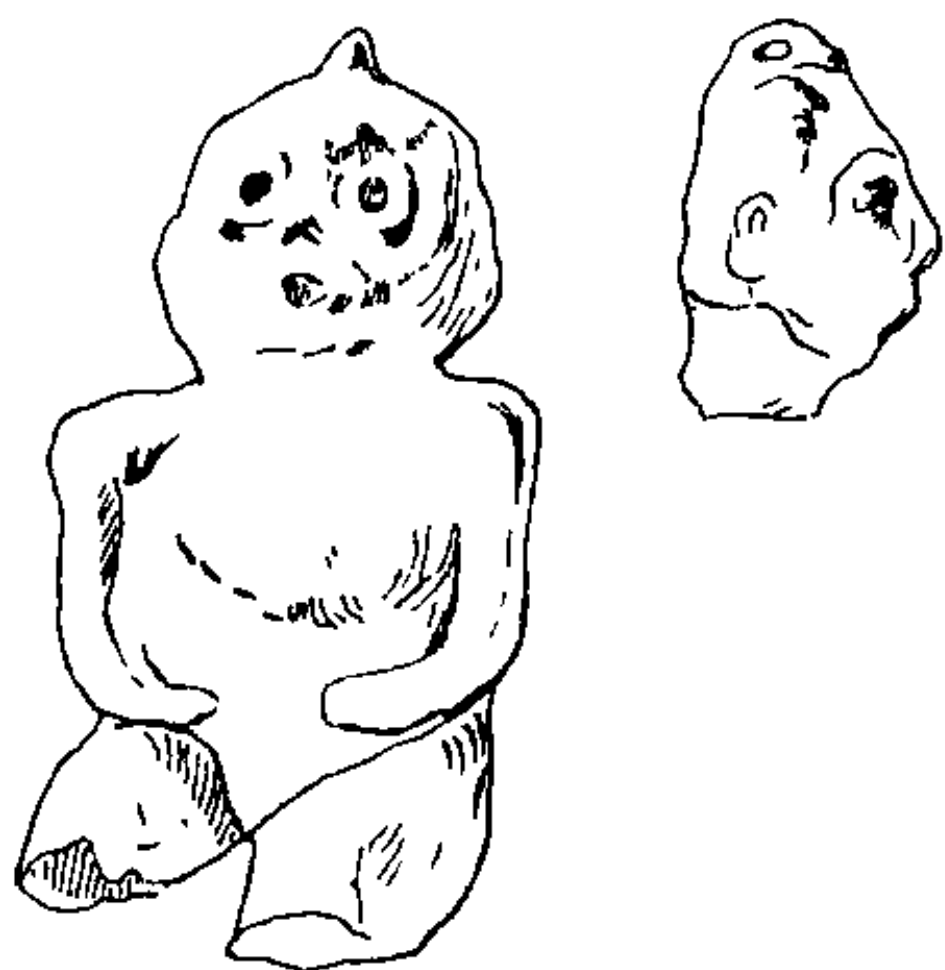


Fig. 11. — Statuette en terre-cuite  
de Bone-Bank.  
(D'après Lesueur).

à petite échelle (fig. 10) ainsi que la statuette communiquée à Lesueur par le juge Conlins. Cette dernière représente une femme assise, les avant-bras sur les genoux (fig. 11) : les cheveux sont relevés en un petit chignon qui forme une anse verticale, les traits sont à peine indiqués et ne sauraient utilement se prêter à des considérations ethnographiques.

1. C'est ce qu'a bien vu le prince de Wied auquel Lesueur a montré ses antiquités indiennes de New-Harmony en 1832. Ces vases, dit le prince, semblaient avoir été moulés dans une toile ou une corbeille, car ils présentaient des impressions ou des figures de ce genre (*Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord*, t. I, p. 192. Paris, 1840, in-8°).

Quelques os d'animaux gisaient dispersés parmi les arbres déracinés, et Lesueur y reconnut entre autres des restes de cervidés bien caractéristiques, une mâchoire inférieure de poisson, des dents d'ours et une tête de chien <sup>1</sup>.

Cave-in-Rock est la deuxième station intéressante où nous ayons à nous arrêter. Lesueur recueille dans cette caverne qui perce d'outre en outre un rocher escarpé <sup>2</sup> des échantillons de roches calcaires contenant des fossiles et étudie de plus près plusieurs vieilles tombes composées de larges tables d'une pierre sablonneuse et recouvertes de même. Détail assez pittoresque, Graetz embarque plusieurs de ces *slabes* pour garnir le fond et les côtés du foyer de son *flat-boat* qui a pris feu et menace d'incendier le petit bâtiment. Cave-in-Rock est déjà couvert d'une multitude d'inscriptions de visiteurs qui croient s'illustrer en gravant dans ces rochers les lettres de leur nom grandes d'un pied et prennent même des échelles pour s'inscrire le plus haut possible en vue du steamer qui passe! Heureusement, comme dit Lesueur, le premier pan de roc qui tombera, entraînera à l'eau toute cette liste de grands hommes!

En plusieurs points les rives de l'Ohio sont calcaires et un *sandstone* à encrinites et à térébratules constitue la masse principale de la formation.

Plusieurs compagnies de *flat-boats* défilent le long de la rivière : ce sont de joyeux charbonniers, et un bugle enragé ne cesse de remplir l'air de ses sons déchirants.

1. Lesueur avait songé à une publication sur Bone-Bank dont il a préparé l'illustration avec un soin particulier. La plupart des pièces archéologiques qu'il signale dans ce manuscrit sont au Muséum du Havre, où elles ont été déposées après sa mort avec le reste de ses collections.

2. Ch. Bodmer a fait au commencement de 1833 une jolie étude de Cave in Rock, qui a été gravée par Lucas Weber pour l'Atlas du prince de Wied (*Vign.*, VII).



Golconda est un pauvre village pour un nom aussi splendide; une rangée de maisons et quelques tavernes constitue un très modeste centre, chef-lieu d'un comté toutefois, où se traitent au passage certains produits du Kentucky. Le Dr Dake a fouillé non loin de Golconda une grotte où reposait un squelette humain, assez bien conservé, tout enveloppé d'écorces.

La Rivière Cumberland charrie violemment de grands arbres arrachés à ses rives ! Et pour éviter les accidents les mariniers atterrissent sur la berge opposée à l'embouchure. C'est en remontant la Cumberland qu'on gagne Nashville où réside Troost, auquel Lesueur envoie en passant un lot d'animaux empaillés.

Le jeudi 3 avril, Lesueur et ses compagnons se trouvent devant l'embouchure du Tennessee et visitent les restes du Fort Massac, petite citadelle élevée jadis par les Français non loin du grand village des Cherokees. C'est un réduit carré de 40 pas environ de côté, dit Lesueur, avec un bastion à chaque angle de 8 pas de côté; on voit encore un puits à l'intérieur de l'enceinte. Un petit bâtiment carré-long, avec un mur assez épais et de fort petites ouvertures, paraît avoir été la poudrière. Les murs sont de briques à la française, c'est-à-dire plus fortes que celles dont se servent les Américains, et portent sur l'une de leurs faces des stries qui correspondent au *passage* à l'aide d'une petite pièce de bois, opération inconnue des briquetiers d'origine anglaise. D'autres ruines du même caractère sortent du banc de gravier ferrugineux; à droite et à gauche du fort, Lesueur a rencontré deux tombeaux sans inscription; il a ramassé un petit boulet de fer, une capucine de fusil français et une brique portant le numéro 100.

On s'est joint à une flottille de quatorze bateaux plats, qui descend le fleuve avec des volailles et des cochons vivants. Le soir chacun prend terre et s'attache à un arbre; quand vient l'aube tout se réveille, et coqs de chanter, matelots de crier, bugles de souffler; les bruits de la terre répondent à ceux de l'escadrille, et bientôt c'est un charivari indescriptible.

On passe devant la Trinité, toute inondée en ce moment, et l'on pénètre le 9 avril dans les eaux boueuses du Mississippi. Lesueur a représenté le confluent dans la première des lithographies de l'album que j'ai fait reproduire ci-après, ce qui me dispense d'insister sur une description si souvent reproduite d'ailleurs dans les récits des voyageurs. La physionomie du grand fleuve, dans cette partie de son cours, a été peinte par les palettes les plus variées, et je me bornerai à emprunter aux prolixes essais de notre voyageur les traits les plus individuels et les plus caractéristiques.

On est au printemps, le fleuve est gonflé, les levées qui le bordent sont couvertes d'un pied et demi d'eau et la végétation est toute noyée; des champs de roseaux infranchissables, des alignements de peupliers uniformes bordent le fleuve, on devine au-delà de vastes terrains submergés. Le courant est rapide et porte vers la rive sableuse du Tennessee, où apparaît, presque aussitôt, la première de ces hauteurs qui dominant de distance en distance la vaste alluvion et que l'on appelle des *bluffs*.

Le *bluff* le plus septentrional garde, dans les notes de notre voyageur le vieux nom français de *Mine de Fer*, qu'il traduit à l'usage des Américains par *Iron-Bank*. Il ne dépasse pas en hauteur 200 pieds, il n'a que peu de largeur, mais se continue à l'intérieur du pays; le terrain qui le compose

est un mélange de graviers rouillés, de sables et d'argiles de colorations diverses, plus ou moins distinctement stratifiés. A environ trois milles d'Iron-Bank, nouveau Bluff moins élevé (125 pieds), que sa coloration claire a fait nommer *Chalk-Bank*; terrain argileux et mou, où l'on enfonce et où l'on glisse. Quelques poteries indiennes sont dispersées à la surface du sol. Plumb-Point apparaît ensuite, avec Fulton-Town et une colline d'argile rouge foncée, dont Lesueur expérimente l'utilisation céramique.

Voici New-Madrid, sur la rive droite, une ancienne hacienda espagnole, où la population est entièrement française en 1828 et désigne cette station sous le nom peu choisi d'*Anse à la Graisse*. Les détails de la construction rurale diffèrent de l'américaine : les concessions françaises sont entourées, en effet, de palissades faites de moitiés de jeune arbres *plantés debout*, tandis que les barrières des *settlements* américains sont formées de poutrelles *horizontales*.....

Voici beaucoup plus bas les bluffs des Chickasaws, qui ont gardé le nom du peuple indien qui occupait jadis ces rives. Le plus septentrional portait sous la domination française le nom de Prudhomme. Au temps de Lesueur, le village de Randolph s'est construit sur les éboulis de la base et c'est sous ce nom qu'on désigne maintenant la localité, devenue un petit entrepôt pour les produits de l'intérieur et une station pour les bateaux à vapeur et pour les chalands. Randolph est sapé à sa base, comme les autres bluffs, par le courant violent qui entraîne argile, sable et gravier. On trouve au sommet les restes d'une enceinte circulaire dont un tiers a disparu dans le fleuve et qui mesure 200 pas de diamètre. Elle est couverte d'un fossé de 8 à 10 pieds de largeur sur 3 ou 4 de profondeur et dont les extrémités se terminent au bord de l'es-



carpement. Les visiteurs y ramassent des débris de poterie indienne.

Le deuxième bluff des Chickasaws était remarquable jadis par l'amoncellement des arbres arrachés aux berges supérieures et qui avaient donné naissance à une véritable île artificielle. Le bois avait formé un réseau serré que recouvraient du sable et de la terre où d'autres bois avaient déjà poussé. Un autre Chikasaw's Bluff borde le fleuve entre Wolf-River au Nord et Fort-Pickering au Sud ; c'est là qu'a pris naissance depuis huit ans seulement la jeune cité qui porte le vieux nom de Memphis. La falaise à pic termine un bluff de même origine que les trois autres (*freshwater origin*. Lyell). Un limon argileux d'un rouge ocreux et d'une pâte fine surmonte, sur une épaisseur de 50 à 60 pieds, plusieurs petites couches sableuses, les unes plus brunes, les autres plus blanches, un banc d'argile bleu, des lignites, enfin, vues par Nuttall aux basses eaux, et que les crues soustraient le plus souvent aux recherches des naturalistes.

La petite expédition séjourne plusieurs jours à Memphis : Lesueur y rencontre deux Choctaws, Bash-tallebé et Innahi, dont il fixe les figures énergiques dans deux bonnes esquisses. La belle situation de la ville nouvelle relativement élevée et assez bien abritée de la violence des eaux semble un gage d'avenir. Pour l'instant la bourgade qui se développe autour du fort Pickering est encore bien peu de chose, mais Lesueur ne s'est pas trompé sur ses destinées. Toutefois il ne pouvait pas prévoir que moins de soixante ans plus tard, il y aurait dans cette solitude une grande cité de 65,000 habitants et qu'un pont hardiment jeté sur le grand fleuve permettrait à dix lignes ferrées de rayonner tout autour de la ville.

On descend lentement entre les rives basses et monotones,

en se laissant aller au courant. On touche à Pointe Chicaut, aussi nommée Villemont en souvenir du dernier gouverneur espagnol de l'Arkansas, et l'on parvient enfin à Wicksburg où la colline du Noyer (Walnut-Hill) le huitième *bluff*, va retenir notre explorateur pendant plusieurs journées, pour occuper ensuite à la fois, pendant bien des semaines, son crayon si fin et si alerte et sa plume si pesante et si embarrassée.

Walnut-Hills est une hauteur d'une lieue de longueur sur le bord du fleuve, haute de 250 à 300 pieds et couronnée par les ruines du vieux fort Mac-Henry. — A la base de la colline se cache un riche dépôt d'ossements, de dents et surtout de coquilles qui a échappé à Nuttall et aux autres naturalistes venus auparavant dans cette région. C'est une faune extrêmement abondante et des plus nouvelles pour la science. Lesueur y recueillera tout ce qu'il est possible de recueillir, il en tirera un merveilleux album de 12 planches, d'une gravure étonnamment délicate, avec un frontispice artistique que j'ai fait reproduire très exactement ci-dessus (fig. 9). Et, au moment de rédiger son texte, il n'aboutira cette fois encore qu'à aligner quelques pénibles pages que l'on ne pourra pas imprimer dans les *Annales du Muséum*.

Ce travail sur Walnut-Hills méritait un meilleur sort ; mis sur pied par un rédacteur suffisamment compétent, il aurait obtenu un très légitime succès. Aujourd'hui encore ses excellentes figures ont gardé toute leur valeur artistique et scientifique et je ne désespère de trouver les moyens de les faire connaître un jour au monde savant. Le gisement de Walnut-Hills rentre dans les couches à *Zeuglodon* de l'époque éocène, étudiées par T. A. Conrad en 1846 <sup>1</sup> et par Ch. Lyell

(1) T. A. Conrad, *Eocene formation of the Walnut-Hills, etc. Mississippi* (Silliman's *Journal* 2<sup>e</sup> sér., vol. II, p. 210, 1846).

en 1847 <sup>1</sup>. Lesueur y a recueilli des spécimens plus ou moins bien conservés de genres nombreux et caractéristiques, dont le Muséum de Paris conserve plusieurs types.

De Wicksburg le *family-boat* continue vers le Sud sa navigation qui n'est pas toujours sans péril. Les *Snags* (on nomme ainsi de grands arbres arrêtés sur les bas-fonds et dont les grosses branches hérissent la surface de l'eau <sup>2</sup>) forment de volumineux écueils; il en est de particulièrement dangereux qui, soulevés, puis abaissés par les flots, exécutent perpétuellement comme un mouvement de scie et qu'on nomme pour cela *Sawyers*. Les bois flottés, charriés par le courant, viennent parfois bousculer la pauvre barque; les *steam-boats* qui la dépassent produisent de pénibles remous. Les moustiques vous dévorent la nuit; le jour la nathe, une insupportable petite mouche, vient se jeter dans vos yeux... Rien de tout cela n'arrête un seul instant notre infatigable naturaliste. Tantôt c'est un *equisetum* de 7 pieds dont il inventorie les habitants; tantôt c'est un *whale-cat fish* qu'il a pris et dans l'estomac duquel il a trouvé du lard fondu, un *sunfish* et un hyodon. Il écorche son poisson pendant que le *boat* glisse comme une épave au gré du courant.

On hèle parfois les passagers de la grève; voici des colons par exemple qui prennent leur barque pour un *store-boat* et veulent acheter des souliers. Il y a, en effet, de petits bateaux de commerce qui apportent aux riverains de Pittsburg ou d'ailleurs des marchandises variées; Lesueur s'est plusieurs

1. Cf. Ch. Lyell, *A second visit to United-States*. Vol. II, p. 257 et 268, fig. 10 et 11. — *Silliman's Journal*, 2<sup>e</sup> sér. Vol. IV, p. 189, 191, 1847 — *Proceed. of the Geolog. Soc. of London*. Vol IV, p. 14, 1847.

2. On trouvera dans l'Atlas du Prince de Wie une curieuse page représentant des *Snags* qu'évite un vapeur. La peinture est de K. Bodmer, la gravure est de Weber et Hartmann (Tab. 6).



fois rencontré dans cette *navigation* avec un de ces marchands qui s'arrêtait dans les lieux habités pour vendre des charrues et d'autres instruments agricoles.

La rive est bordée de grands arbres, mais, de distance en distance, des espaces dénudés signalent des tentatives d'éta-



Fig. 12. — Natchez, esquisse géologique par C.-A. Lesueur.

blissement dont une crue du fleuve a arrêté le succès. Les lieux habités sont rares, *Grand-Gulph* ou Chittaloussa et *Petit Gulph*, sont deux autres bluffs en aval des précédents. Le premier montre une masse de 250 pieds de haut, d'une roche blanche quartzeuse<sup>1</sup> assez dure que Lesueur croit avoir déjà vu à Taywaputi, au Nord de l'embouchure de l'Ohio dans le Mississippi et que surmontent des limons jaunes. Le second est formé de petites collines peu importantes qui rappellent les Chikasaw's-Bluffs. L'un et l'autre sont déjà des centres commerciaux d'une cer-

taine valeur, où le coton se charge pour le bas du fleuve.

Nous voici à Natchez, dont on aperçoit au loin les hautes falaises taillées à pic surmontées d'un phare (fig. 12), Natchez

(1) White quartzose sand (Ch. Lyell).

qui rappelle tout à la fois le petit livre si instructif de Le Page du Pratz et le roman géographique de Châteaubriand. Les graviers et les sables alternés, dont Lesueur a pris la coupe très détaillée, ne renferment d'autres fossiles que des poly-piers arrachés à des roches plus anciennes. Mais dans les couches supérieures, que Lyell a comparées depuis lors au lehm du Rhin, affleurent des coquilles d'espèces actuelles, hélices, etc.

C'est à cinq ou six milles de Natchez qu'ont été trouvés les os de mastodonte et le bassin humain dont on a fait tant de bruit et Lesueur, qui connaît cette découverte, s'enfonce dans le pays, arrêté à chaque instant par des ravins profondément découpés. Il découvre le gisement et en extrait quelques grands os, mais il entre jusqu'à mi-jambe dans l'argile détrempée et revient transi sous un orage de pluie froide et de grêle. Le ravin aux ossements se remplit d'eau qui découle vers le fleuve en une belle cascade.

Ces tornades produisent parfois des effets locaux saisis-

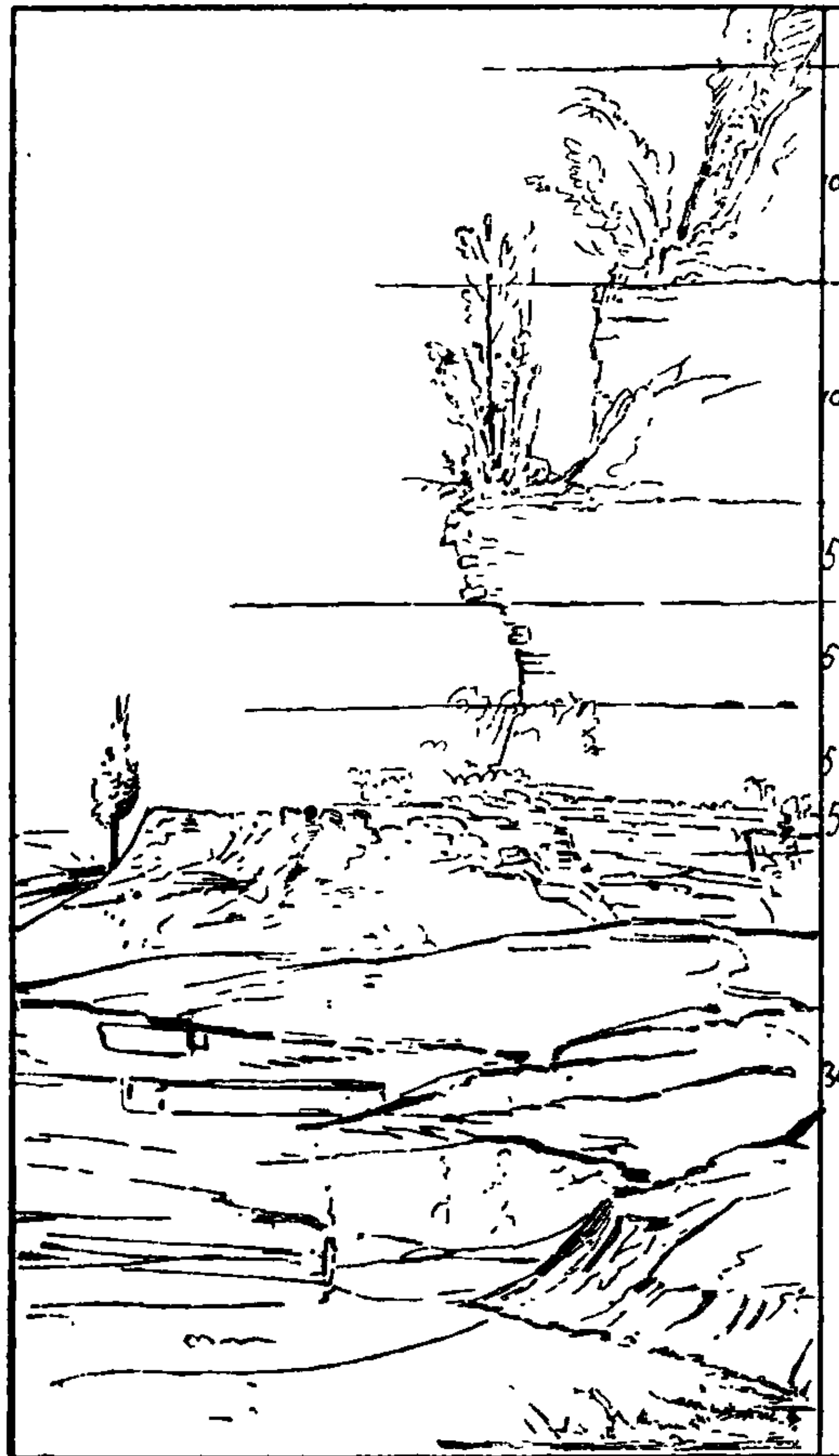


Fig. 13. — Fort-Adams, esquisse géologique par C.-A. Lesueur.

sants : telle ravine que l'on vous montre, la Mammouth-Ravine par exemple, ont été entièrement excavées en quelques heures sous l'influence des éléments déchaînés <sup>1</sup>.

Lesueur insiste, dans sa lettre à Bosc, sur les efforts qu'il fit pour procurer au Muséum des exemplaires d'un fort beau *magnolia* qui tapissait de jolis vallons aux environs de Natchez. L'espèce n'était pas nouvelle, ce fut certainement regrettable. Il eût été piquant de constater que le rude colon du Wabash fût pour quelque chose dans la parure des élégants de nos cercles et de nos boulevards.

Les dernières stations de Graetz et de Lesueur sont Ellis-Cliff, remarquable surtout par son éclatante blancheur. Loftus-Heighs, où était situé l'ancien Fort-Adams et qu'il a toutes deux dessinées (fig. 13); Bayou-Sara, dont nous avons aussi des croquis, Francès-Ville, White-Cliff, Bâton-Rouge, enfin la Nouvelle-Orléans que l'artiste s'est plu à représenter sur tous ses aspects dans une longue série d'esquisses pittoresques et variées. Monuments et habitations, canaux et batellerie, indigènes surtout, mulâtres et nègres, Indiens Chilcotes ou Choc-taws, ont été saisis d'après nature dans des scènes rapidement enlevées à la pointe d'un crayon à la fois très fin et très sûr.

Tout en terminant ses affaires avec rapidité, grâce à la complaisance du Consul de France David, Lesueur s'est mis en relation avec le pharmacien Barrabino, un naturaliste zélé, qui s'occupe surtout d'entomologie, mais dont les installations matérielles sont tout à fait défectueuses, Lesueur aide de ses conseils son nouvel ami, le fournit d'épingles, de plaques de liège, etc., etc. La pharmacie de Barrabino est le rendez-vous de quelques amateurs d'histoire naturelle; elle

<sup>1</sup>. Cf. Ch. Lyell *op. cit.* Vol. II p. 126, etc.



est voisine du marché principal et on y apporte tout ce qui s'est trouvé de curieux aux environs de la ville. Lesueur rêverait d'en faire le centre d'une société analogue à celle de Philadelphie, Barrabino est polyglotte et la correspondance avec l'étranger s'établirait avec facilité.

Lesueur a passé dans ce milieu jeune et vivant quelques mois fort agréables puis est remonté en quelques jours à bord du *Crusador*, un de ces bateaux à vapeur à deux cheminées, tel qu'on en voit dans les albums du temps <sup>1</sup>. Le portefeuille de la collection du Havre nous renseigne sur cet itinéraire de retour où l'on voit croquées au passage un certain nombre de petites stations du bas du fleuve, la Pointe Coupée, Bayou-Sara, New-Mexico, Chicken-Thieves, Huron, le *bluff* de Natchez, couronné par son phare (*light-house bluff*), Helena, etc. La basse ville de Natchez se voit mieux ici pressée entre la berge et les ravins à pic où se dessinent les belles coupes géologiques déjà étudiées au moment de la descente. Wicksburg se montre au pied de Walnut-Hills, etc. Lesueur était de retour de ce long voyage à la fin de décembre 1828 <sup>2</sup>.

1. Voy. en particulier l'atlas de Bodmer dont il sera question plus loin.

2. On a une lettre qu'il écrivait à Desmarest le 20 décembre, en date de New-Harmony. Il est heureux d'être rentré chez lui, car il fait 16 degrés de froid. Say a commencé à faire paraître son grand ouvrage sur les coquilles. On annonce la chose dans le journal du cru « car il est de bon ton en ce pays que chaque village ait sa *Gazette*, une gazette imprimée dans un village !! »



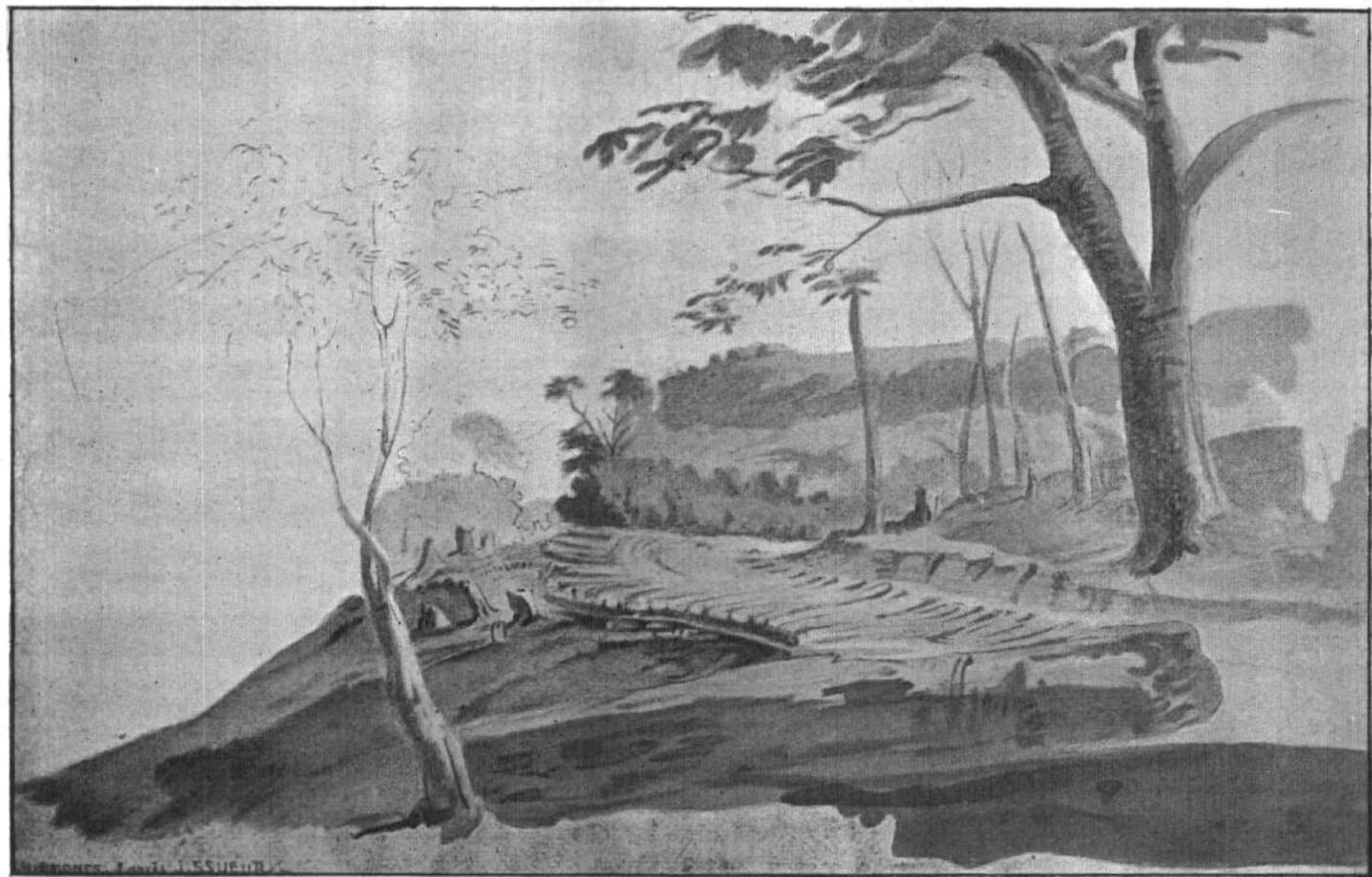


Fig. 14. — Une route dans l'intérieur (d'après une aquarelle de C.-A. Lesueur).

## VII

SUR LE MISSISSIPPI JUSQU'AU LAC PONTCHARTRAIN. — DE NEW-HARMONY A NASHVILLE ET AUX MONTS DE CUMBERLAND. — DANS L'INDIANA. — RETOUR EN FRANCE (1829-1837).

Lesueur a recommencé cinq fois son voyage de 1828; à cinq reprises il est de nouveau descendu de New-Harmony à la Nouvelle-Orléans en 1829, 1830, 1831, 1834 et 1837.

Tourmenté par la *fièvre espagnole* (c'est du moins le nom qu'il donne à son mal) depuis son retour du bas du fleuve, il se décide néanmoins en mars 1829 à aller trouver, comme



l'année précédente, le Consul de France, à la Nouvelle-Orléans. Il y remplira ses papiers et rapportera des provisions de naturaliste qui l'attendent chez Barrabino et dont les capitaines de steamers ne veulent pas se charger. *Times is Money*; ils refusent de s'arrêter pour si peu de chose devant une station où ils n'ont rien d'autre à *traiter*.

Je ne vois guère à signaler parmi les incidents de cette seconde descente qu'une halte à Cedar-Tree-Point, la Pointe du Cèdre, un peu au dessus de la grande chaîne qui barre encore le lit de l'Ohio. Lesueur prend la coupe du *bluff* et l'échantillonne; il y trouve, entre autres, une couche d'argile blanchâtre, légèrement saline, que rongent volontiers les ruminants, bœufs, cerfs, etc., qui y ont marqué, dit le naturaliste, la trace de leurs dents.

Lesueur n'a rien pu faire cette fois sur le Mississippi. La tempête n'a pas cessé de sévir et douze des bateaux plats de 60 à 80 pieds (18 à 24 mètres) de long sur 15 à 18 (4<sup>m</sup>50 à 5<sup>m</sup>40) de large, qui descendaient de conserve, se sont perdus dans la tourmente. Cette flottille était chargée de maïs, de farine, de planches, de peaux et de cornes de cerf, de cire et de lard, de jambons de cerf, de volailles enfin et de cochons vivants.

La traversée a duré cinq semaines jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

La petite vérole règne dans la ville, la fièvre espagnole reparaît, plusieurs cas de fièvre jaune sont signalés de divers côtés et Lesueur, arrivé le 27 mai, ne reste que le temps nécessaire pour régler ses affaires et repart le 1<sup>er</sup> juin par un steam-boat qui ne mettra que 10 à 12 jours pour le ramener chez lui.....

Lesueur a reçu au cœur de l'hiver (1829-1830) la visite du



général Twiggs et de sa femme, avec lesquels il doit descendre de nouveau aux premiers beaux jours l'Ohio et le Mississippi. Réduit à n'offrir à ses hôtes que de la viande salée, il est sorti malgré le mauvais temps. « Le verglas tombe en abondance, écrit-il à Desmarest... Je cours dans la neige sans bas avec une mauvaise paire de souliers comme un vieux Canadien de Mitchilimakinach ». Il a été pris par la neige « ma barbe n'était qu'un glaçon et mes pantalons gelés faisaient autour de mes jambes des bottes de glace ». Mais il a tué vingt canards et il voudrait voir Desmarest auquel il écrit ces détails prendre place à sa table bien pourvue pour cette fois <sup>1</sup>...

Lesueur a laissé l'*American Ichthyology*, pour continuer ses planches de Walnut-Hills. « Je comptais publier cela ici, écrit-il à Desmarest, mais je n'ai pas la perspective que cela puisse avoir lieu. Il en est de même de mes poissons d'Amérique et de beaucoup de mollusques et de petits crustacés phosphoriques observés pendant ma dernière traversée. Il faut que je sois en Europe pour cela... Je voudrais me procurer encore beaucoup d'autres poissons, que je n'ai point, avant d'aller vous rejoindre <sup>2</sup>.

En attendant le voilà reparti pour la troisième fois au printemps de 1830<sup>3</sup> avec Twiggs et sa femme à la Nouvelle-Orléans, mais avant de se mettre en route il a terminé à sa façon une description des coquilles de Walnut et envoyé au Jardin du Roi, avec ce texte informe, ce qu'il a pu trouver de mieux conservé dans la collection qu'il a faite en 1828 dans cette

1. *Lettre à Desmarest*, 16 février 1830 (Coll. Lennier).

2. *Ibid.*

3 Lesueur date une lettre de Mempliis le 6 avril 1830.

localité. « Quoique ce point soit riche, il est difficile de s'y procurer de beaux individus » écrit-il encore à Desmarest.

Les voyageurs mettent cette fois quatre semaines à descendre en *flat-boat*. Ils ont dû s'arrêter souvent, tantôt pour s'abriter contre le mauvais temps et tantôt pour vendre la cargaison qui appartient à un Français de Vincennes, M. Lasalle, qui a embarqué à New-Harmony Lesueur et les deux Twiggs dans son « bateau carré ».

Un incident pénible a marqué la descente. Trois malheureux *flat-boats*, qui allaient de conserve, ont été accablés sous la chute d'un gros sycomore que le vent a renversé et il n'a pas fallu moins que la force et la présence d'esprit du général pour sauver les malheureux, en dépeçant l'arbre à coups de hache et en poussant les débris dans le courant.

Sur le banc de grés qui coupe l'Ohio à Great-Chain, on poursuit le sauvetage du vapeur *Philadelphia* et l'on va faire sauter la banquette pour débarrasser à jamais le fleuve d'un barrage dangereux.

Lesueur a crayonné cette scène et bien d'autres encore; Bone-Bank qu'il a revu en passant avec des arbres renversés et un squelette engagé dans les racines; les ruines du Fort-Massac; un *mound* à New-Madrid; des cabanes indiennes aperçues en passant à Nashoba; etc., etc. Un croquis humoristique montre la manière de *corder le bois* à Iron-Bank. *A Cord of Wood with Air between* : le paquet est lié de telle sorte qu'il y a *autant de vide que de bois*!

C'est pendant son troisième séjour à la Nouvelle-Orléans, c'est-à-dire au mois de mai 1830, que Lesueur visita avec Joseph Barrabino le lac Pontchartrain et dessina la vue lithographiée par lui dans la suite pour le recueil qui accompagne la présente notice.

Ce fut une excursion assez pénible, comme nous l'apprend le voyageur dans une de ses lettres à Desmarest ; le vent du nord agitait le lac et contrariait les opérations des naturalistes. On dut se contenter de jeter les filets dans lesquels on prit quelques petits poissons d'espèces nouvelles qui furent envoyés au Muséum avec plusieurs coquilles de la même origine. Lesueur y gagna un rhume dont il eut bien de mal à se débarrasser <sup>1</sup>.

G. Troost était devenu, en 1828, professeur de chimie, de minéralogie et de géologie à l'Université de Nashville où il venait d'être nommé *geologist* de l'État de Tennessee <sup>2</sup>.

Lesueur alla lui porter lui-même ses félicitations (fin mars 1831), et, après avoir visité Nashville et ses environs, Summerfarm, Spring-Creek, Dodeville, Lebanon, etc., les deux amis remontèrent le cours de Caney-Fork, affluent de gauche de la rivière Cumberland jusqu'à Sparta, village assis au pied de la chaîne et dont Lesueur a dessiné la vue. Quittant la rivière à Sparta, à une centaine de kilomètres de Nashville, ils s'enfoncèrent dans la montagne et l'album de l'artiste s'augmenta de quelques paysages pittoresques, où les criques et les petites chûtes alternent avec les *bluffs*. Ils atteignaient à Cahuga le sommet de la chaîne, redescendaient à Montgomery, suivaient une partie du cours de la rivière Émery, en franchissaient le saut et venaient rejoindre à Kingston le confluent des rivières Clinch et Holston. C'est au cours de

1. *Lettre à MM. les professeurs du Muséum*, 2 juin 1830.

2. Je connais de lui une série de *Geological Reports* dont le cinquième fut présenté à la vingt-troisième assemblée générale du Tennessee en novembre 1839. Ces *Reports* ont été continués, paraît-il, jusqu'en 1848, c'est-à-dire presque jusqu'à la mort de Troost, qui eut lieu le 14 août 1850.



cette exploration rapide que Troost réunit les premiers matériaux de sa carte de 1835<sup>1</sup>. Lesueur dessina, prépara des planches pour une brochure qui ne fut jamais rédigée, et, en arrivant à la Nouvelle-Orléans après ce petit voyage, il eut la satisfaction d'envoyer en Europe quelques polypiers fossiles de la haute Tennessee et divers poissons nouveaux recueillis dans des cours d'eau jusqu'alors inexplorés. Ses trouvailles l'avaient mis d'humeur aimable et il écrivait joyeux à Desmarest : « Vous direz que le diable emporte Lesueur avec ses goujons, il veut encore me faire avaler celui-là... Mon cher, chacun sa folie, pour vous apaiser et faire passer le goujon nous y joindrons quelque insecte délicat, pas de cantharide surtout, cela serait trop violent !<sup>2</sup>.

Il redevenait grave et solennel pour saluer le nouvel état de choses amené par la révolution de juillet. En 1815 il avait conservé *sa vieille cocarde tricolore* comme une « relique de bon augure » ; il aurait bien voulu assister à son triomphe.

Ce changement politique est pour quelque chose sans doute dans la détermination qu'il prend un peu plus tard de rentrer en France. Il a passé tout le commencement de l'année 1832 à emballer et à expédier par le fleuve son *butin scientifique*.

« Je viens d'expédier toutes mes collections et mon butin en France, tout y sera arrivé lorsque vous recevrez la présente. Je n'ai plus que peu de chose à terminer ici ; aller à la Nouvelle-Orléans, de là à Philadelphie pour quelques petites affaires et me rendre en France. Je pense que je ne pourrai partir que dans les mois d'octobre, novembre ou décembre.

1. G. Troost, *Map of the Coal Formation on Tennessee* ap. *Third Geol. Rep.*, etc. Nashville, 1835, in-8.

2. Une petite boîte de coléoptères était jointe pour Desmarest à l'envoi du Muséum.....

Arrangez-vous pour que le choléra-morbus ne vous fasse pas faire un voyage dans l'autre monde, ce qui serait très désagréable et peu accommodant pour vos amis venant du Nouveau-Monde pour jouir du plaisir de vous voir... La voiture qui doit porter ma dernière caisse à la Nouvelle-Orléans arrive et me force de terminer la présente <sup>1</sup> ».

Malgré ces assurances, Lesueur va encore passer quatre longues années à New-Harmony, avant de revenir au pays natal. L'état sanitaire de la Nouvelle-Orléans est des plus médiocres en 1833 ; les épidémies qui ont ravagé la cité continuent à sévir et plusieurs personnes du Wabash sont mortes au retour d'un voyage dans cette malheureuse ville. On conseille à Lesueur d'attendre et il est d'autant plus disposé à prendre ce parti, que Maclure, absent depuis la fin de 1828, vient de faire annoncer son retour et que c'est un devoir et un plaisir pour notre naturaliste de saluer son bienfaiteur et son ami.

Mais Maclure ajourne encore cette visite qu'il ne doit jamais plus faire et Lesueur s'absorbe, en l'attendant, dans l'étude des tortues et des poissons de Wabash. Une nuit qu'il pêchait avec un mauvais filet, nous dit-il, il a du même coup ramené deux belles espèces de brochet, l'une à taches blanches dont il a envoyé la gravure au Muséum sous le nom de *deprandus*, l'autre à taches noires, son *lugubrosus* qu'il n'avait jamais vu que dans la Cumberland River. Quant aux tortues dont deux ou trois sont nouvelles pour Lesueur, tantôt elles se cachent, sous les racines et les troncs d'arbres de la berge, tantôt elles se tiennent sur les bancs de sable au milieu de la rivière. Lesueur en énumère onze espèces, dans une lettre à Des-

1. Lettre à Desmarest de New-Harmony, 15 juin 1832.

marest <sup>1</sup>. Il a dessiné toutes ces espèces par dessus, par dessous et de profil et quand il a pu se procurer plusieurs sujets il en a monté des squelettes. Plus tard, établi au Havre, il préparait une monographie de ces *Trionyx*, pour laquelle il dessinait d'un crayon gras et ferme de grandes planches lithographiques, qui semblent bien avoir été ses dernières œuvres. J'ai retrouvé chez M. Quesnay, dans une caisse qui n'avait pas été ouverte depuis la mort du laborieux vieillard, des épreuves tirées de plusieurs planches et une pierre lithographique, toute piquée, qu'il n'avait pas achevée. Le tout devait former un bel album de dix grandes figures, qu'il voulait consacrer aux tortues molles de Wabash et qui est demeuré inédit, *faute d'une rédaction*, comme tant d'autres travaux importants de ce malheureux voyageur, impuissant jusqu'au bout à commenter à l'aide de la plume ce que son crayon avait su si bien exprimer <sup>2</sup>.

C'est au milieu de tout ce travail, établi presque en pure perte, qu'une visite inattendue vient surprendre et charmer, le 19 octobre 1832, le laborieux solitaire du Wabash.

Le prince Maximilien de Wied-Nemvied, arrivé aux Etats-Unis le 3 juillet de cette même année avec le peintre d'animaux, Karl Bodmer, a voulu venir voir les naturalistes de New-Harmony <sup>3</sup> et il est descendu du vapeur de Louisville au débarcadère de Mount-Vernon (19 octobre 1832). Le prince est

1. *Coll. Lennier*.

2. Tout ce qu'il a dit de ces *Trionyx* se trouve dans une note qui occupe les pp. 257 à 268 du t. XV des *Mémoires du Muséum* de Paris (1827). Elle est intitulée *Note sur deux espèces de tortues du genre Trionyx de M. Geoffroy Saint-Hilaire* et concerne des sujets observés dans le Wabash. On a imprimé à la suite un extrait d'une lettre adressée à MM. les Professeurs du Muséum qui était jointe à cette Note.

3. Cf. Prince Maximilien de Wied-Neuvied. *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord exécuté pendant les années 1832-1834*, etc. Paris, Bertrand, 1840, in-8. T. I, chap. VIII, p. 169 sqq.



un esprit fort distingué, il aime les sciences naturelles avec passion; il a déjà fait paraître un ouvrage estimé sur le Brésil et le huitième chapitre du grand ouvrage sur l'Amérique du Nord qu'il publiera à Paris en 1840, sera tout entier consacré au séjour de quatre mois qu'il fit auprès de Say et de Lesueur (octobre 1832 — mars 1833).

Voici en quels termes excellents le prince Max parle de Lesueur, de ses collections et de ses recherches. « M. Lesueur, dit-il, avait travaillé davantage dans les ordres plus élevés du règne animal <sup>1</sup>. Il avait parcouru le pays dans tous les sens; il en connaissait toutes les curiosités; il en rassemblait et en préparait tous les objets intéressants et en avait déjà envoyé en France des collections considérables. Il était habile dessinateur et ses cartons, tant ceux qui avaient rapport à son voyage autour du monde qu'à son séjour en Amérique, furent pour nous durant l'hiver d'une grande ressource. Il avait surtout observé avec une grande attention les poissons du Wabash, de l'Ohio, du Mississipi et ses fréquents voyages à la Nouvelle-Orléans lui en avaient fourni les occasions les plus favorables. Son ami Barrabino <sup>2</sup>, de cette dernière ville, dont la mort prématurée est fort à regretter et qui prenait un vif intérêt à la science, lui fut sous ce rapport d'un grand secours. « Il est fort à désirer, ajoute l'auteur avec quelque inquiétude, que les importants travaux de M. Lesueur sur l'histoire naturelle soient communiqués de son vivant à la République des Lettres <sup>3</sup> ».

1. Il vient de parler de Say et de ses études de conchyliologie.

2. Voir plus haut, p. 86.

3. Le prince revient sur ce sujet qui lui tient à cœur dans une lettre qu'il écrit à Lesueur rentré depuis longtemps en France et qui n'est guère plus avancé dans sa publication en 1846 qu'en 1832. Je reproduis ici cette lettre que je dois à l'amitié de M. G.

Et le prince de Wied continuait en racontant quelques-unes des excursions le long du Wabash ou dans les forêts de l'Indiana avec Lesueur ou avec Say qui lui avaient laissé « les plus doux souvenirs ». Pendant que le prince se livrait ainsi à ses plaisirs favoris, chassant, pêchant et travaillant, son compagnon Bodmer descendait le fleuve et visitait la Nouvelle-Orléans <sup>1</sup>.

Lennier et qui contient, en outre, sur les relations cordiales du prince et du savant des renseignements vraiment intéressants.

Neu Wied, ce 20<sup>e</sup> juillet 1846.

Monsieur,

J'ai été infiniment charmé de recevoir votre cadeau et votre lettre et j'y aurais répondu depuis longtemps si je n'avais pas été indisposé du pied, ce qui m'empêchait d'écrire. Les intéressantes planches que vous avez bien voulu m'envoyer sont très belles et je plains seulement qu'elles soient en noir et non coloriées. J'espère que vous en publierez bientôt le texte, car je ne puis douter que vous ne trouverez un libraire qui voudrait se charger de votre ouvrage. Sans doute, vous pourriez publier un ouvrage très intéressant sur l'histoire naturelle du Nord de l'Amérique, principalement sur les poissons. Moi j'aurais pu publier aussi quelques observations sur quelques animaux de ce pays, mais je voulais attendre auparavant la fin de l'ouvrage de Holbrook sur l'Expédition Américaine et je n'en ai pas reçu encore le dernier volume. Tachez, Monsieur, je vous prie de trouver un libraire pour votre entreprise, mais ne perdez pas de temps, car moi j'ai déjà 62 ans et je ne verrais pas la fin de votre publication, si vous voulez attendre plus longtemps. Déjà dix ans se sont écoulés depuis mon retour de l'Amérique et l'on oublie déjà les aventures qui se sont passées dans ce temps, mais jamais je n'oublierai l'agréable hiver que j'ai passé avec vous à New-Harmony où nous avons tant de fois chassé ensemble dans les grands bois ! Je n'oublierai pas vos bontés pour moi et comme vous étiez plein d'attention, de soins pour le malade, auquel vous avez fait passer les soirées d'une si agréable et intéressante manière. Recevez encore mes plus sincères remerciements, Monsieur.

Je serai charmé de vous revoir un jour, Monsieur, mais il paraît que vous n'aimez plus à voyager, étant trop occupé de vos travaux scientifiques et artistiques. Pour cette année-ci je ne pourrai pas voyager non plus, car la meilleure saison pour cet effet est presque passée et mon pied n'est pas entièrement guéri jusqu'à présent.

Ayez la bonté, Monsieur, de me donner quelquefois de vos nouvelles, s'il vous plaît et soyez assuré des sentiments de parfaite considération et de reconnaissance avec lesquels je ne cesse d'être

Votre dévoué MAX PRINCE DE WIED.

A Monsieur — Monsieur C.-A. Lesueur, à Paris, rue d'Orléans Saint-Marcel, 3.

1. *Ibid*, p. 208. — Un préparateur qui portait le nom prédestiné de Driedapple s'occupait des collections.

Les deux voyageurs prirent congé de leurs hôtes le 16 mars 1833, et se rembarquèrent sur l'Ohio pour gagner le Missouri. Avant de partir, Bodmer avait fait du Robinson du Wabash un portrait humoristique et saisissant, qui fut gravé sur bois plus tard et dont j'ai donné une reproduction phototypique en tête de ce travail d'après une épreuve de choix du *Cabinet des Estampes* et de la Bibliothèque Nationale. L'explorateur, coiffé d'un vieux chapeau de paille, les cheveux longs, la barbe hirsute, rasée sur les lèvres à l'Américaine <sup>1</sup>, pipe au bec et lorgnon à l'œil, s'avance appuyé sur son *rifle* : une ample redingote aux vastes poches, une vareuse, un large pantalon complètent son costume. Trois chiens de chasse se lèvent devant ses pas.

Ce portrait, gravé sur bois et tiré à petit nombre, n'est pas le seul souvenir iconographique rapporté par Bodmer de son séjour sur le Wabash. Le somptueux album qui accompagne la relation du prince de Wied contient un magnifique passage de ce peintre, gravé par Lucas Weber et qui représente New-Harmony vu de l'une des collines boisées qui dominant le village <sup>2</sup>. Une vignette du même artiste nous montre le bras du Wabash, distingué sous le nom de *Cut-off* <sup>3</sup>.....

Lesueur, retombé dans une solitude qui commence à lui peser, va circuler à travers l'Indiana. Nous le suivons à plusieurs reprises toute cette année à Princeton, à 50 kilom. en aval de New-Harmony sur la White-River : un petit lac, qui communique avec le Wabash nourrit une espèce curieuse de

1. J'ai reproduit ce curieux portrait (pl. I) en tête de cette notice, d'après un superbe exemplaire du Cabinet des Estampes.

2. *Ibid.* Atlas par Bodmer, pl. II et vign. VIII.

3. On a déjà mentionné plus haut deux autres planches du même atlas, représentant l'une Cave-on-Rock, sur l'Ohio, l'autre un groupe de *Snaggs*.



platyrostre, qu'il a découverte et décrite, mais que l'on ne peut prendre qu'en jetant la seine dans les eaux les plus basses.

Nous visitons avec lui à Vincennes un vétéran des guerres de l'Indépendance, le colonel Vico. Vincennes est le plus ancien établissement qu'aient fondé les Français dans l'Ouest; c'était jadis le pays des Kaskaskia, une tribu d'Illinois, Lesueur s'y est procuré plusieurs antiquités indiennes.

Il a poussé jusqu'à Terre-Haute, il a séjourné à Indianapolis, etc., etc.

L'année suivante il se décide à se rendre pour la quatrième fois à la Nouvelle-Orléans. Le 20 avril 1834 il écrivait de cette ville à Desmarest annonçant son arrivée qui datait de quelques jours et son prochain retour en France par New-Harmony, Philadelphie et New-York où il s'embarquerait avec le reste de ses collections et ses nombreux papiers <sup>1</sup>. C'était encore pour obtenir un certificat de vie qu'il avait fait ce quatrième voyage sur le fleuve; il lui fallait aussi un peu d'argent, mais le change montait de 15 à 18 0/0 et pour comble de malheur dans les premiers jours de mai il perdait sa petite fortune du moment consistant en 225 piastres en billets. On avait apporté un soir au marché une centaine de tortues franches et Lesueur ne sut pas résister à la curiosité de voir de près comment les lourdes bêtes arrivaient à se retourner; il se pencha si bien que le portefeuille tomba par terre et il dut rentrer la poche plate dans son cottage, non sans avoir rendu visite à Barrabino, son ami, qu'il trouva bien malade dans son officine <sup>2</sup>.

1. Il avait emporté, en effet, en Amérique tous les papiers de Péron avec les siens.

2. Barrabino avait contracté son mal en allant recueillir pour Bory Saint-Vincent des cryptogames sur les plantes des marais de La Louisiane.

Il avait expédié en France, avant de remonter le Mississippi, un exemplaire de race pure du dindon sauvage pris vivant dans les bois de New-Harmony, une poule des prairies (*prairie-fowl*) qui mourut en route <sup>1</sup> et quelques poissons (pomotis, amia, belone, polyodon, etc.), parmi lesquels Duméril et Bibron reconnurent (24 juillet) la présence d'un esturgeon d'espèce nouvelle.

Lesueur était de retour dans son hermitage, lorsqu'il apprit le décès de son collaborateur de la Nouvelle-Orléans. Ce fut un grand chagrin pour lui ; c'en fut un autre plus cruel encore que la mort de Thomas Say survenue quelques mois plus tard. Le savant conchyliologiste traînait depuis longtemps une maladie de foie qui s'aggrava brusquement et rendit bientôt inutiles les soins dévoués dont l'entouraient sa femme et son ami. Il succombait le 10 octobre 1834, âgé seulement de 47 ans <sup>2</sup>.

La solitude se faisait de plus en plus complète ! Partis Troost et Phiquepal et presque tous les autres philanthropes ! Mort Barrabino, mort Thomas Say !

Madame Say se hâte de quitter New-Harmony, emportant à New-York les collections et la bibliothèque du défunt.

Et voici que Lesueur apprend un peu plus tard que Maclure lui-même, le fondateur de New-Harmony, n'y reviendra plus et que Pickering, le *librarian*, est chargé d'enlever la splendide collection de 2259 ouvrages <sup>3</sup>, offerts à l'Académie des Sciences Naturelles de Philadelphie par son président d'honneur, fixé définitivement au Mexique.

Abandonné à ses propres ressources, Lesueur sera contraint

1. Ces oiseaux si délicats lui étaient procurés par un de ses amis, un certain J. Tribe, de Wanborough.

2. Cf. Silliman's Journal, vol. XXVII, p. 393.

3. *Ibid.*, vol. XXX, p. 187.

de repasser enfin en France. En attendant le moment favorable, il vit de la vie active des colons de l'Ouest, cherchant dans les rudes travaux des champs et des bois un exercice salutaire et l'oubli de son isolement. Il fait même par un rude hiver des besognes qu'on n'a trouvé à donner à personne, allant par le froid et la neige abattre des arbres, les fendre, les scier, et rencontrant de temps en temps sur son chemin, en manière de dédommagement, une observation qui lui paraît intéressante ou nouvelle.

Descendu une dernière fois par le fleuve à la Nouvelle-Orléans le 20 mars 1837, il en part enfin pour la France le 8 juin suivant et, après une traversée de cinquante jours, il rentre au Havre le 27 juillet, *après une absence de 22 années.*

Lesueur a passé l'été en famille à Sainte-Adresse dans une petite maison de campagne où il a été élevé, faisant des croquis et ramassant des fossiles au Cap La Hève, tandis qu'arrivaient lentement les caisses qui contenaient toutes les notes et tous les dessins relatifs à ses collections.

Il vint s'établir au commencement d'octobre, à Paris, dans le voisinage du Muséum, dont il fut pendant sept ou huit ans l'un des hôtes les plus assidus. Lesueur n'avait pas gardé rancune aux professeurs de l'accueil sévère qu'ils avaient fait à diverses reprises à ses essais d'articles, il leur était reconnaissant, par contre, du concours pécuniaire, si modeste qu'il fut, qu'ils lui avaient accordé pendant nombre d'années.

Il partageait son temps entre ses collections et la bibliothèque du Muséum où il cherchait les éléments comparatifs des descriptions qu'il devait toujours faire. Il fréquentait, en outre, l'atelier de Jacob, où il apprenait l'art de la *lithographie*. Ce mode de reproduction l'avait toujours vivement



intéressé; déjà de Philadelphie, il s'informait sans cesse auprès de Desmarest des progrès du dessin sur pierre et il voulait maintenant en connaître la technique et les applications.

Il était arrivé assez vite à manier adroitement le crayon noir, mais ses dessins sur pierre, quoique d'un bel accent, sont toujours restés un peu lourds; je leur préfère de beaucoup les originaux à la mine de plomb dont il a parfois exécuté des copies lithographiques. Il existe de lui plusieurs suites de lithographies, toutes inédites : la plus nombreuse est celle du Mississippi que j'ai fait reporter sur cuivre pour illustrer ce mémoire. Qu'on compare ces épreuves au charmant dessin, *Lesueur's House at New-Harmony* dont la plume subtile de Noury a tiré la figure 7 de cet ouvrage; qu'on les rapproche, ce qui est mieux indiqué encore, des esquisses imitées par M. Ch. Emonts de ses compositions originales. Et l'on verra combien le lithographe est resté en arrière du dessinateur. Je ne dirai rien des gouaches dont j'ai donné aussi une copie; elles sont pesantes et comme empâtées.

Tous ces travaux n'ont jamais été pour le grand artiste que des préparations, des accessoires. Ses véritables œuvres, ce furent les *aquarelles* qui excitaient l'enthousiasme de Quatrefages, un bien habile aquarelliste lui-même, et qui lui faisaient proclamer Lesueur, *le premier des peintres d'histoire naturelle anciens ou modernes..... !*

Appelé au Havre, où d'ailleurs il passait ses étés depuis son retour d'Amérique, pour y prendre la direction du Muséum d'histoire naturelle que la municipalité venait d'établir, Lesueur y vécut les deux dernières années de sa laborieuse existence. Il est mort dans sa ville natale le 12 décembre 1846, âgé de près de 68 ans, laissant de larges collections,

des notes, des dessins en grand nombre, que se sont partagés plus tard le Muséum de Paris et celui du Havre, enfin un petit nombre de publications, presque toutes en anglais dont j'ai donné plus haut la liste <sup>1</sup>.

Le lecteur qui m'aura suivi jusqu'au bout dans cet exposé des travaux de C. A. Lesueur sera, je l'espère, en mesure de se rendre un compte fidèle de la part vraiment considérable qui fut prise au dernier siècle par ce voyageur français un peu oublié aujourd'hui, à la conquête scientifique d'une bonne partie de la Nouvelle-Angleterre et du Mississippi. Ses explorations, qui n'ont pas duré moins de *vingt-deux ans*, se sont étendues de la frontière canadienne au Nord au lac Pontchartrain au Sud, et depuis le Cap Ann à l'Orient jusqu'à Wyaconda à l'Occident. Il a fixé par d'habiles dessins la physiologie exacte de ces vastes contrées, *il y a trois quarts de siècle*, et la zoologie et la paléontologie des États de l'Est et du Centre lui doivent, malgré ses défaillances littéraires, de notables progrès. C'est plus qu'il n'en faut pour justifier l'étude détaillée que je viens de faire ici de sa vie et de son œuvre.

*Paris-Muséum, 23 novembre 1903.*

1. C'est seulement douze ans après la mort de Lesueur que ses neveux ont fait don à la ville du Havre des quarante caisses qui contenaient les récoltes particulières de leur oncle, et c'est en 1874, qu'envoyé au Havre par le Muséum d'histoire naturelle de Paris, j'ai pu recueillir chez M. Quesnay une quarantaine de portefeuilles contenant la plupart des notes zoologiques recueillies par ce voyageur en Amérique. M. Lennier, directeur du Muséum du Havre a fort heureusement sauvé, depuis lors, de la dispersion le reste de l'œuvre de son laborieux prédécesseur, et notamment les recueils des vues d'Amérique. C'est grâce à son concours affectueusement dévoué que j'ai pu mener à bon terme mon entreprise.

---

# DOUZE VUES DU MISSISSIPI

DESSINÉES PAR LESUEUR DE 1828 A 1830

ET LITHOGRAPHIÉES PLUS TARD A PARIS

PAR CET ARTISTE

---

- |   |                                  |
|---|----------------------------------|
| I. Confluent du Mississippi et de l'Ohio. | VII. Grand Gulf.                 |
| II. Iron-Bank.                            | VIII. Petit Gulf.                |
| III. Chalk-Banks.                         | IX. Natchez.                     |
| IV. Randolph.                             | X. Ellis's Cliffs.               |
| V. Memphis.                               | XI. Loftus-Herght et Fort-Adams. |
| VI. Walnut-Hills.                         | XII. Lake Pontchartrain.         |
-



# BIBLIOGRAPHIE

## DES ŒUVRES DE C.-A. LESUEUR

PUBLIÉES PENDANT SON SÉJOUR EN AMÉRIQUE

---

Description of six Species of the Genus *Firola*, observed by Messrs. Lesueur and Péron in the Mediterranean Sea, on the Months of March and April 1809 withx Plate (*Journ. of the Acad. of Natural Sciences of Philadelphia*. Vol. I, p. 3-8, pl. I, mai 1817).

Description de six nouvelles espèces de Firoles observées par MM. Péron et Lesueur dans la mer Méditerranée en 1809 et établissement du nouveau genre Firoloïde (*Bull. des Sc. de la Soc. Philomat. de Paris*, 1817, p. 157-160, in-4°).

Character of a new Genus (*Firoloïda*) and descriptions of three new species upon which it is formed; discovered in the Atlantic ocean, in the months of March and April 1816, lat. 22°9. — Read April 15 th. 1817 (*Journ. of the Acad. of Natural Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 37-41, pl. II, July 1817).

Tome V. — N° 1

Description of three New Species of the Genus *Raja*. — Read July 1 st. 1817 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 41-45, pl. July 1817).

Les trois planches marquées II\*, II\*\*, II\*\*\*, gravées par Lesueur, ont été ajoutées à l'exemplaire du Muséum de Paris. Elles ne figurent pas dans les exemplaires ordinaires.

A short description of five (supposed) new Species of the Genus *Muroena*, discovered by Mr Le Sueur in the year 1816. — Read August 19 th. 1817 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*. Vol. I, p. 81-83, 1817).

Description of two new species of the genus *Gadus*. — Read August 26. 1817 (*Journ. of the Acad. of Natural Sciences of Philadelphia*, vol. I, p. 83-85, 1817).

Description of a new Species of the genus *Cyprinus*. — Read August 19 th.

14

- 1817 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 85-86).
- A new Genus of Fishs, of the order Abdominales, proposed under the Name of *Catostomus*; and the characters of this Genus, with those of its Species. — Read Sept. 16 th., 1817 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 88-96; 102-111, 10 pl., 1817).
- Ces dix planches de Catostomes, dessinées et gravées par l'auteur, ne figurent pas dans les exemplaires ordinaires; ils portent dans celui du Muséum les numéros V\*, V\*\*, etc.
- An account of an American Species of Tortoise, not noticed on the Systems. — Read Sept. 23 th. 1817 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 86-88, pl. V).
- Description of four new Species and two varieties of the Genus *Hydrargira*. — Read october, 1817 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 126-134, 1817).
- Observations on several Species of the Genus *Actinia* illustrated by figures. — Read novembre 18th., 1817 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc.*, vol. I, p. 149-154; 169-187, pl. VII, VIII, 1817).
- Description of several new Species of North American Fishes. — Read March, 3-1818 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 222-235, 359-368, pl. X, XI, XI\* et XIV, 1818).
- Une de ces planches a été ajoutée à l'exemplaire du Muséum.
- Observations on a new Genus of Fossil Shells. — Read June 30, 1818 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 310-313, pl. XIII, 1818).
- Description of several new Species of the Genus *Esox*. — Read March 3, 1818 (*Journ. of th. Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. I, p. 413-417, 1818).
- Description of several Species of Chondropterigious Fishes, of North America, with their varieties. — Read Oct, 17 th. 1817 (*Transact. of the American Philosophical Society. N. Ser.*, vol. I, p. 383-394, pl. XII, 1818, in-4°).
- Il y a des exemplaires de la planche en couleur.
- Notice de quelques poissons découverts dans les lacs du Haut Canada durant l'été de 1816 (*Mém. du Mus. d'Hist. Nat.* T. V, p.-148-159, et pl. XVI-XVII, 1819, in-4°).
- Description de plusieurs animaux appartenant aux polypiers lamellifères de M. le chevalier de Lamarck (*Mém. du Mus. d'Hist. Nat.*, t. VI, p. 271-299, pl. XV-XVII, 1820, in-4°).
- Description of a new Genus and several new Species of fresh-water Fishes indigenous to the United States. — Read Dec. 19 th 1820 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. II, p. 2-8 et pl. I, II, III, 1821).
- Description of two new Species of *Exocetus*. — Read Dec. 19th., 1820 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. II, p. 8-11, pl. IV, 1821).

- Descriptions of several new species of Cuttle-fish. — Read March 20, 1821 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. II, p. 86-101 et pl. VI, VII, VIII, VIII bis, VIII ter, IX, 1821).
- Observations on several Genera and Species of Fish belonging to the Natural Family of the Esoces (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. II, p. 124-138).
- Descriptions of five new Species of genus *Cichla*. — Read June 11, 1822 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. II, p. 214-221, et pl. XII).
- Description of three new species of the Genus *Sciaena*. — Read July 26, 1822 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. II, p. 251-256 et pl. XIII, 1823).
- On the *Onychia angulata*. — Read Sept. 10 1822 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. II, p. 296-299 et pl. XV, 1822).
- Description of a Squalus of very large size, which was taken on the coast of New-Jersey. — Read Nov. 5, 1822 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc.*, vol. II, p. 343-352 et pl. XVIII, 1822).
- Descriptions of several new Species of *Ascidia*. — Read March 25, 1823 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. III, p. 2-8, et pl. I-III, 1823).
- Description of a new Species of the genus *Loligo*. — Read Febr 3, 1824 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. III, p. 282-284 et pl. X, 1824).
- On three new Species of Parasitic Vermes belonging to the Linnean Genus *Lernæa*. — Read February 17, 1824 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. III, p. 286-293 et pl. XI, 1824).
- Descriptions of two new Species of the genus *Batrachoid* of Lacepede. — Read March 16, 1824 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. III, p. 395-403, 1824).
- Description of several Species of the Linnean Genus *Raja*, of North-America. — Read August 17, 1824. (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, p. 100-121 et pl. V, VI, 1824).
- Description of several new Species of Holothuria. — Read April 6, 1824 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. IV, p. 155-163, 1824).
- Description of two new Species of the Linnæan Genus *Blennius*. — Read December 21, 1824 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. IV, p. 361-364, 1825).
- Description of a new Fish of the genus *Salmo*. — Read January II, 1825 (*Journ. of the Acad. of Nat. sc. of Philadelphia*, vol. V, p. 48-51, et pl. III, 1825).
- Description of four new species of *Muraenophis*. — Read July 19, 1825 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc. of Philadelphia*, vol. V, p. 107-109 et pl. IV, 1825).



Description of a new species of the Genus *Saurus* (Cuvier). — Read July 26, 1825 (*Journ. of the Acad. of Nat. Sc.*, vol. V, p. 118-119, et pl. V, 1825).

Notes sur deux espèces de tortues du genre *Trionyx* de M. Geoffroy Saint-Hilaire (*Mém. du Mus. d'Hist. Nat.* T. XV, p. 257-266, pl. VI, VII, 1827, in-4°, suivie d'un « *Extrait d'une*

*lettre adressée à MM. les Professeurs du Muséum et qui était jointe au Mémoire précédent* (*Ibid.*, p. 266-268).

American Ichthyology or Natural History of the Fishes of North America, With coloured figures executed from Nature. New-Harmony. Ind. 1827, 6 feuilles non pag., 5 pl.

C'est tout ce qui a paru de cet ouvrage.

## TABLE DES CHAPITRES

---

	Pages.
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Barbados, Saint-Vincent, Dominique, Martinique, Guadeloupe, Nevis, Montserrat, Saint-Eustache, Saba, Saint-Barthélemy, Saint-Thomas et Sainte-Croix (1815-1816).....	12
CHAPITRE II. — Des Antilles à New-York. — Les Alleghany, les lacs Érié et Ontario. — Du Niagara à l'Hudson et au Connecticut, puis à Boston et Newbury-Port, par le littoral. — De Newbury à New-York et Philadelphie (1816).....	23
CHAPITRE III. — Autour de Philadelphie. — Dans le New-Jersey et sur la frontière Canadienne. — Kentucky et Hudson (1816-1825).....	37
CHAPITRE IV. — De Philadelphie à New-Harmony, par Pittsburg et l'Ohio (1825-1826).....	47
CHAPITRE V. — De New-Harmony à Wyaconda. — Wabash et Bas-Ohio (1826-1827).	54
CHAPITRE VI. — De New-Harmony par l'Ohio et le Mississippi à la Nouvelle-Orléans. — Bone-Bank et Walnut-Hills (1828).....	69
CHAPITRE VII. — Sur le Mississippi jusqu'au lac Pontchartrain. — De New-Harmony à Nashville et aux monts de Cumberland. — Dans l'Indiana. — Retour en France (1829-1837).....	88

---

# TABLE DES PLANCHES

ET

## DES FIGURES DANS LE TEXTE

	Pages.
Planche I. — Portrait de C.-A. Lesueur, par Ch. Bodmer.....	Frontispice.
Pl. II. — Carte de l'Hudson, etc., avec la route de New-York à Pittsburg (Schultz, 1820).....	2
Pl. III. — Carte de l'Ohio et du Mississipi, de Pittsburg à Saint-Louis (Schultz, 1820).....	49
Pl. IV. — Fig. 1. Lesueur et Troost visitant un <i>Sugar-Camp</i> . — — Fig. 2. Intérieur d'un <i>family-boat</i> sur le Mississipi. (Gravure sur cuivre de C.-A. Lesueur).....	64
Pl. V. — Carte du Cours du Mississipi, depuis le confluent de l'Ohio jusqu'à l'embouchure (Schultz, 1820).....	73
Pl. VI à XVII. — Douze vues du Mississipi, lithographiées par C.-A. Lesueur.....	104

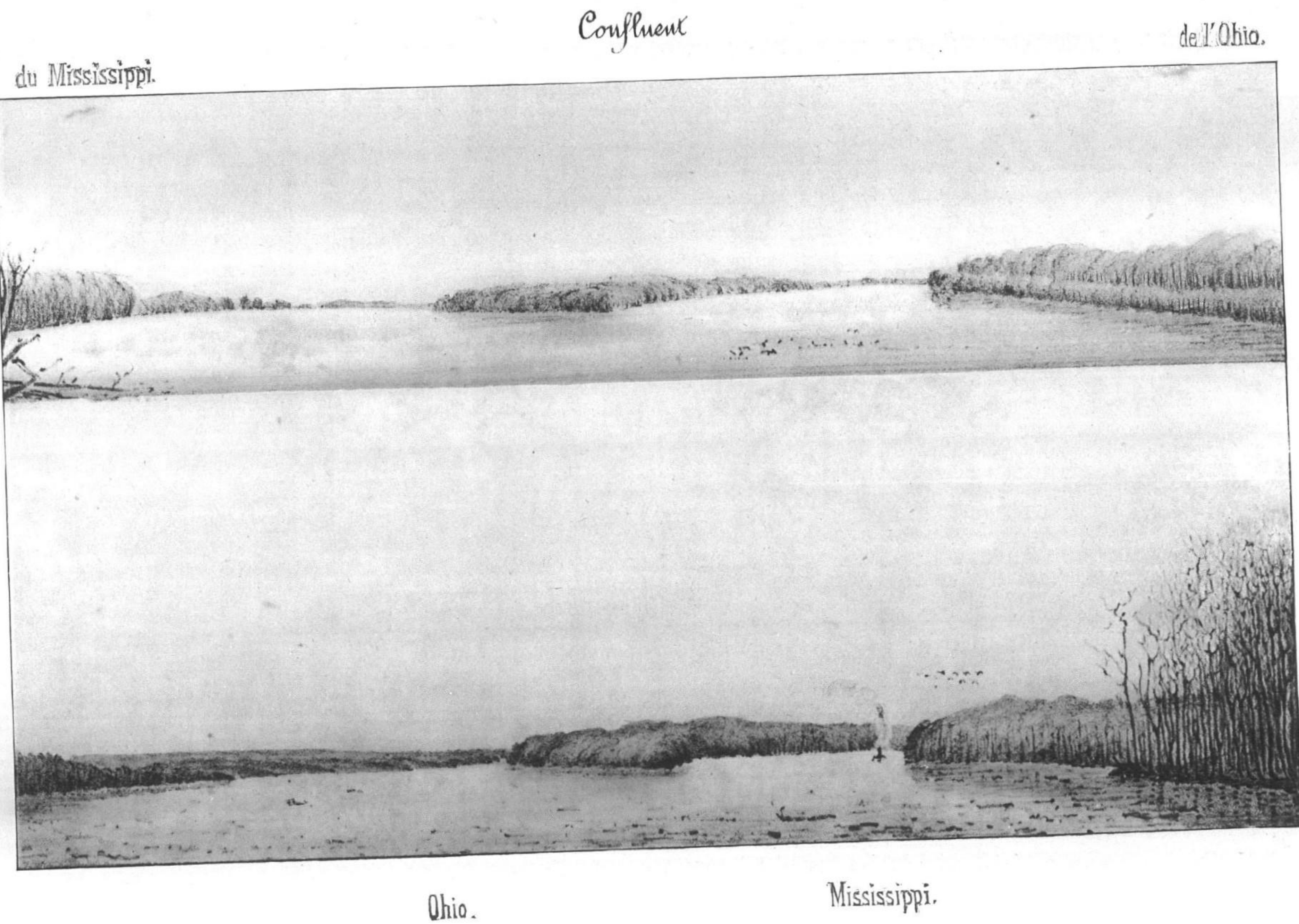
Figure 1. — Péron et Lesueur pêchant dans la rade de Nice (d'après un dessin à la mine de plomb de C.-A. Lesueur).....	1
Fig. 2. — Itinéraire de Maclure et Lesueur dans les Petites Antilles.....	12
Fig. 3. — Au bord de l'Hudson, groupe d'Oxyrhirques (d'après une gravure coloriée de C.-A. Lesueur).....	23
Fig. 4. — Une route dans l'intérieur de la Pensylvanie (1816) d'après une aquarelle de C.-A. Lesueur.....	37
Fig. 5. — Sur l'Ohio, en arrivant à Pittsburg (d'après une aquarelle de C.-A. Lesueur).....	47



## VOYAGES DE C.-A. LESUEUR EN AMÉRIQUE 111

Fig. 6. — Plan de New-Harmony, par C.-A. Lesueur.....	54
Fig. 7. — La maison de Lesueur à New-Harmony (d'après la copie d'un dessin de C.-A. Lesueur, par A. Noury).....	56
Fig. 8. — <i>Mounds</i> du cimetière des Souabes à New-Harmony.....	65
Fig. 9. — Walnut-Hills, coupe pittoresque.....	69
Fig. 10. — Vases de Bone-Bank.....	76
Fig. 11. — Statuette en terre cuite, <i>id.</i> .....	76
Fig. 12. — Natchez, esquisse géologique.....	84
Fig. 13. — Fort-Adams, esquisse géologique.....	85
Fig. 14. — Une route dans l'intérieur (d'après une aquarelle de C.-A. Lesueur)..	88

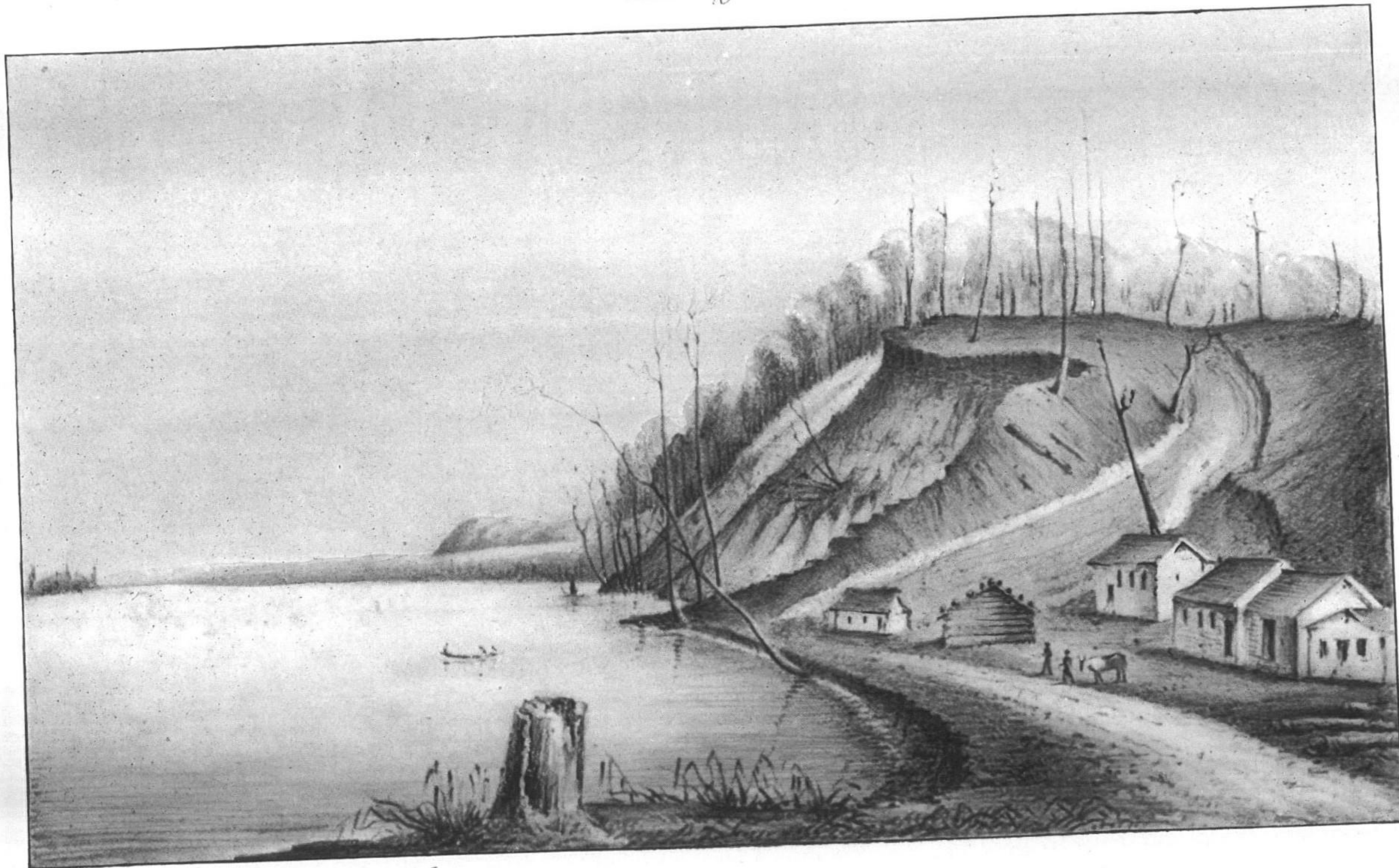








Mississippi.

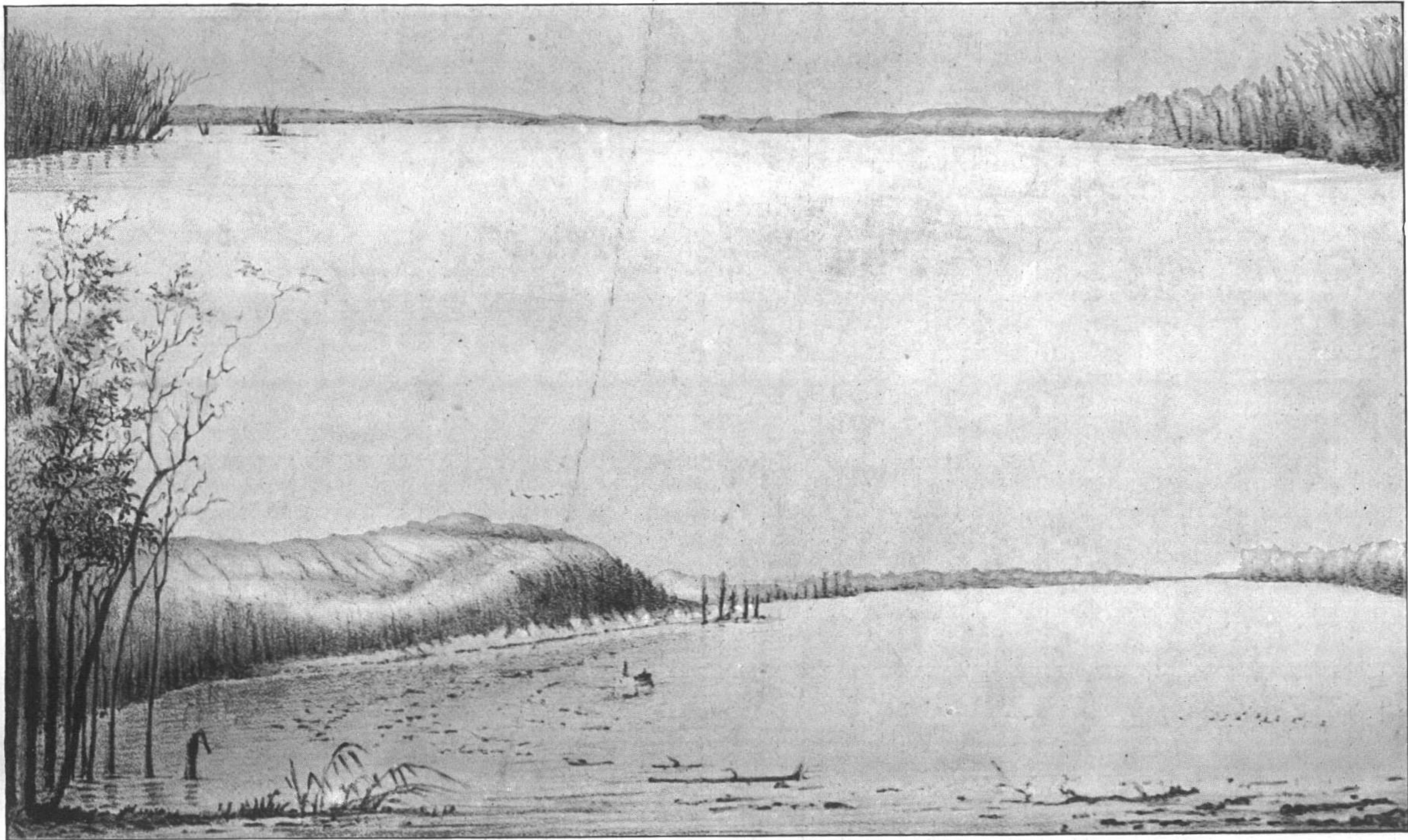


Iron Bank.





Mississippi.

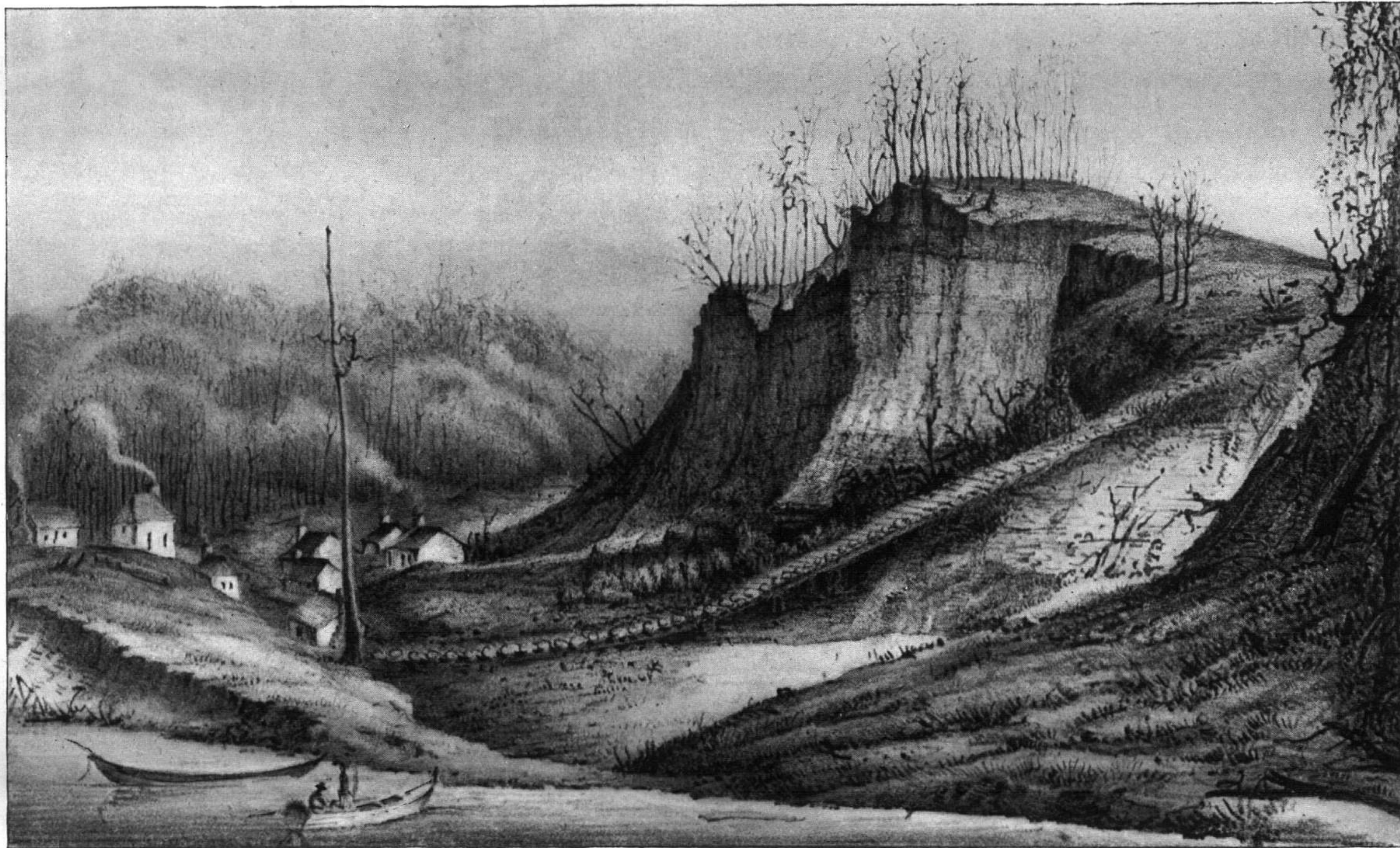


Chalk Banks.





Mississippi.

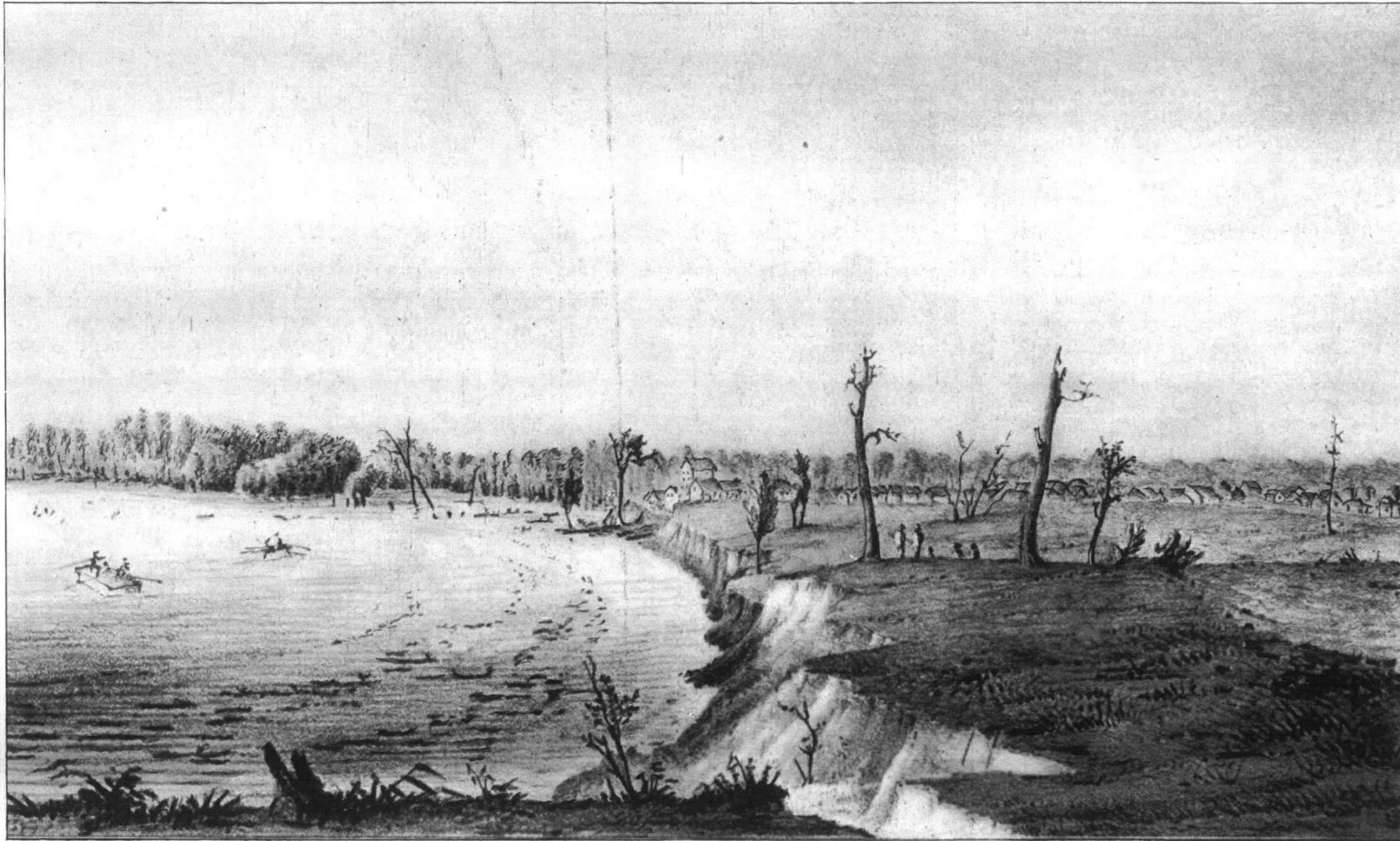


Randolph.





Mississippi



Memphis.





Mississippi.

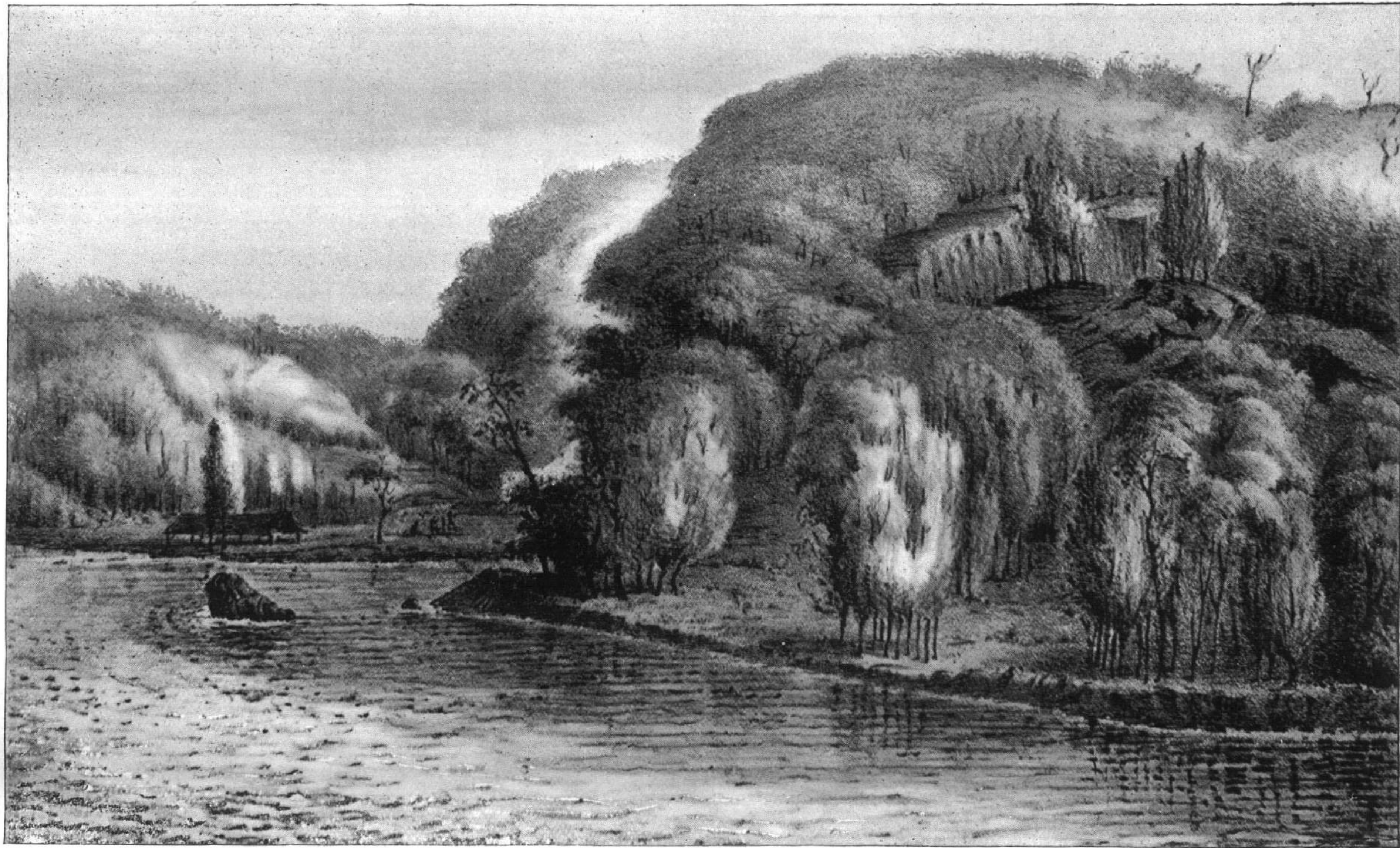


Walnut Hills .





Mississippi.



Grand Gulf.





Mississippi

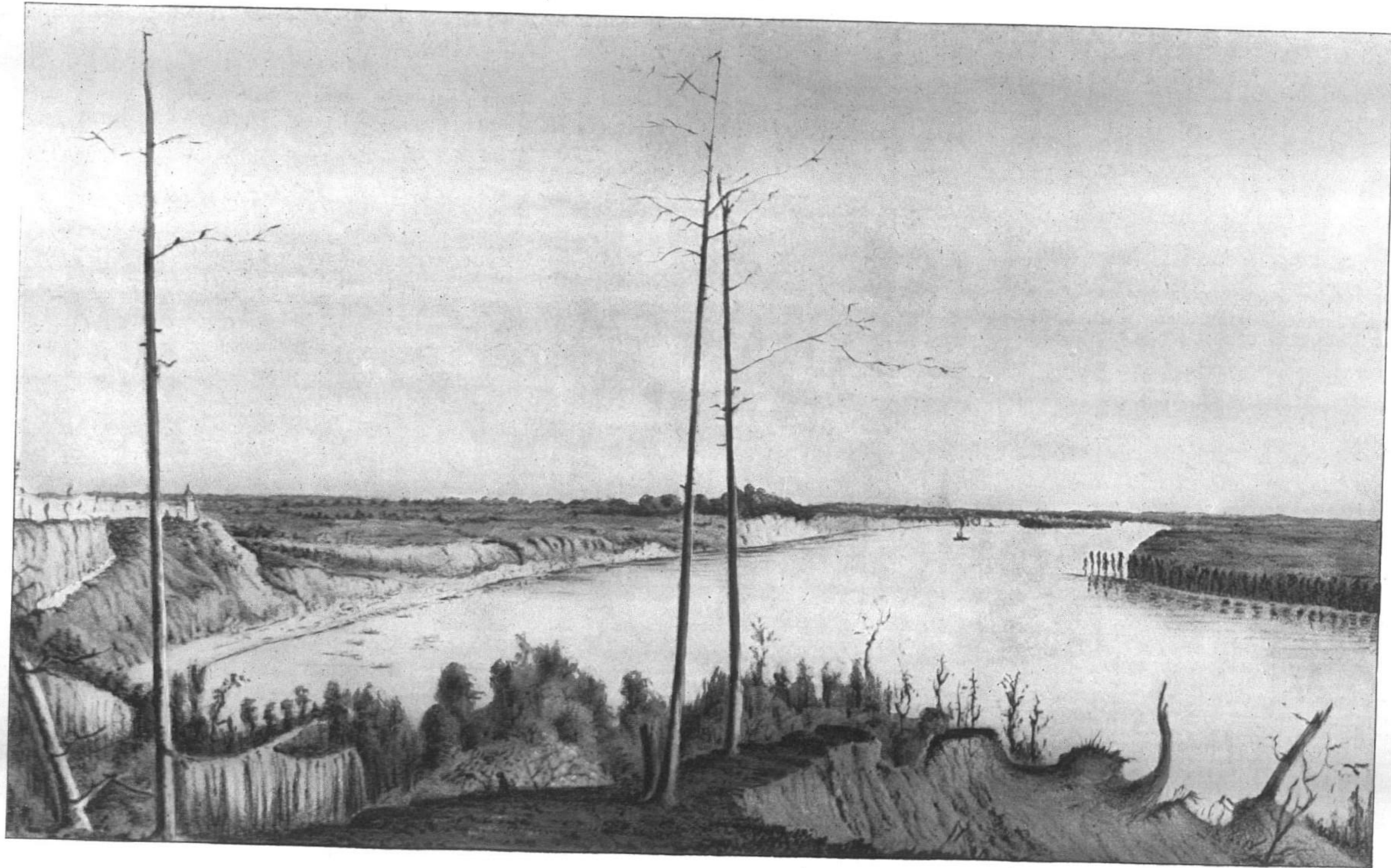


Petit Gulf





Mississippi.

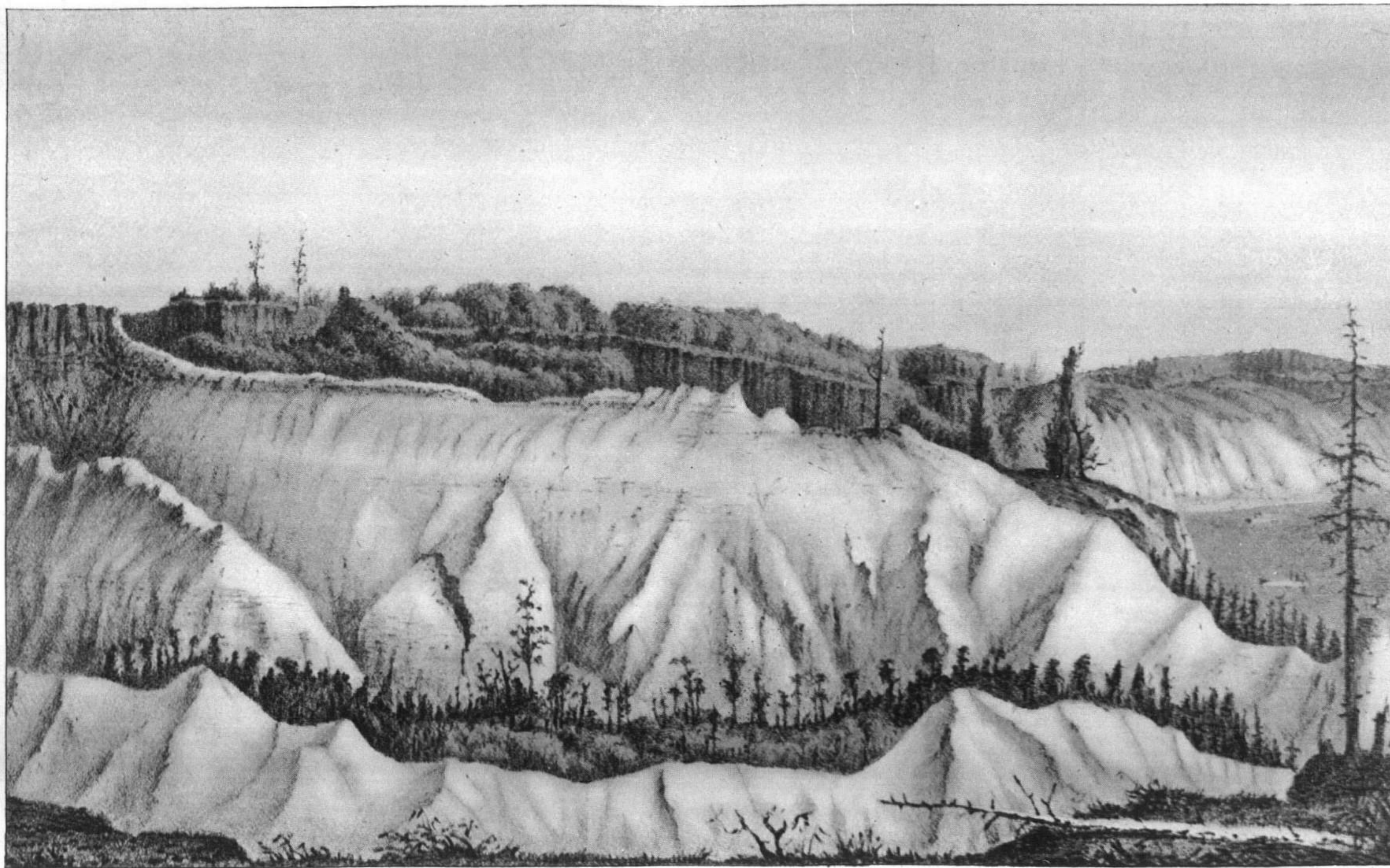


Natchez.





Mississippi.

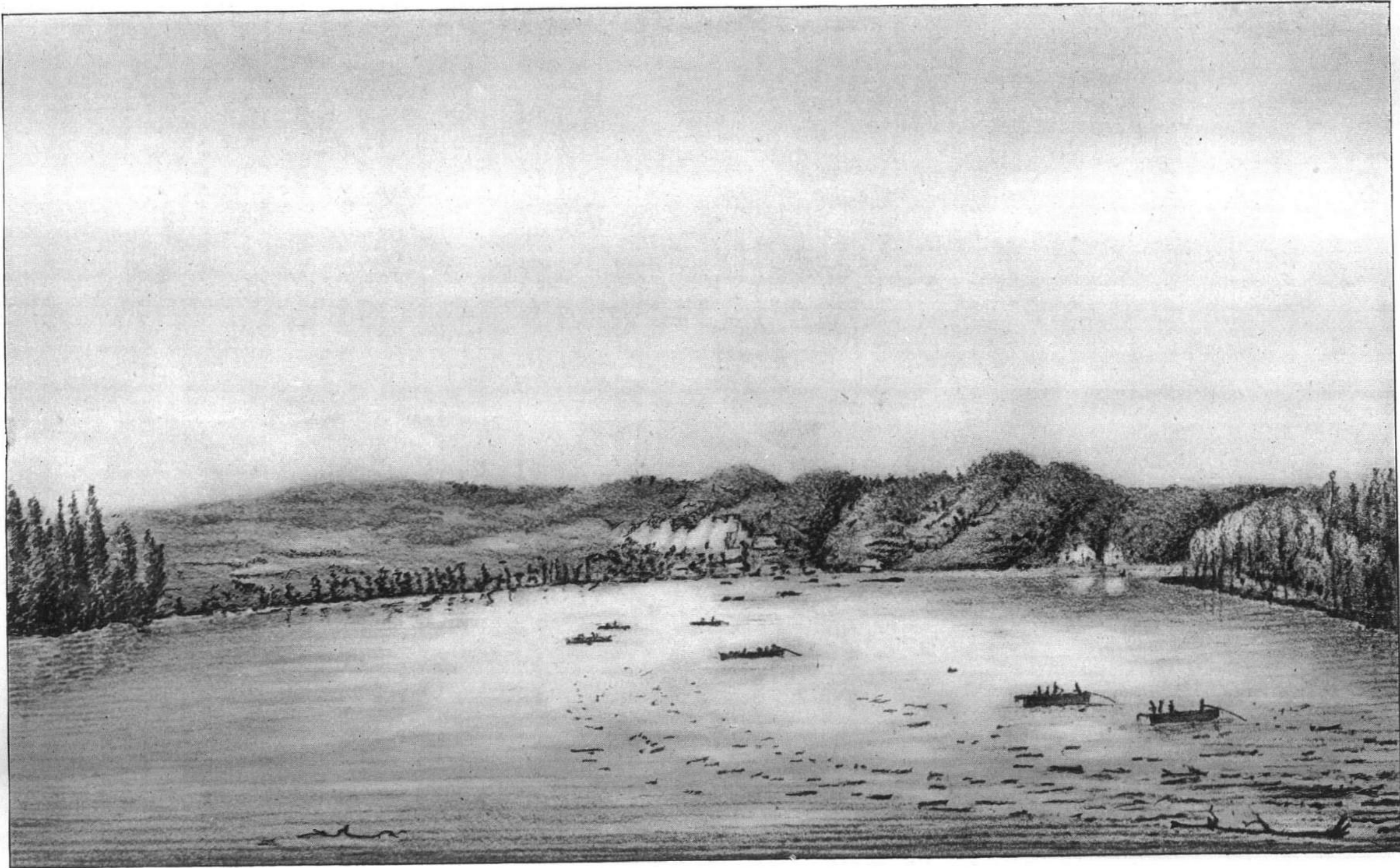


Ellis's cliffs.





Mississippi.



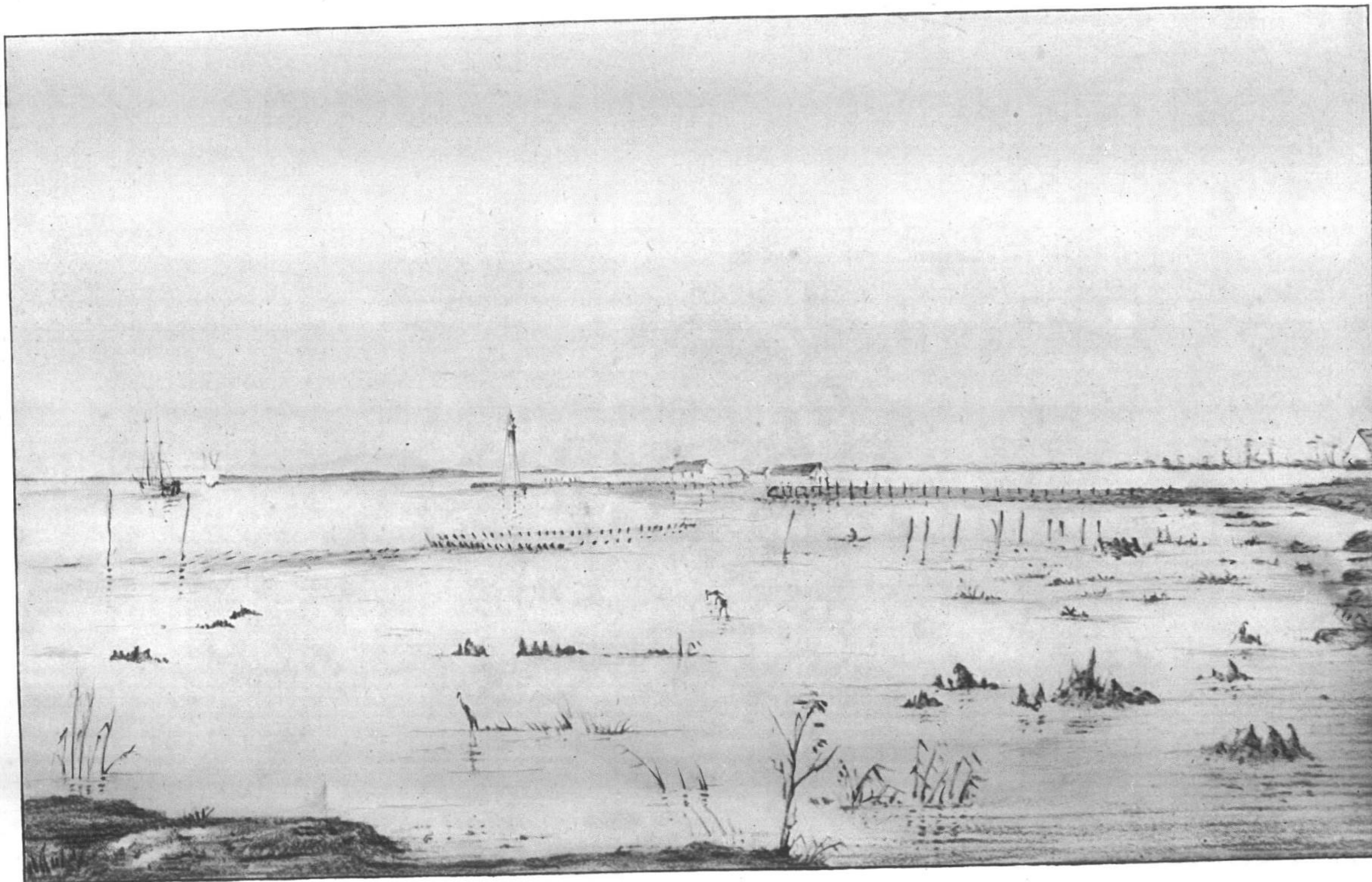
Loftus heights et fort Adams.







Mississippi.



Lake Pont-Chartrain.







